LA REVUE DE
TEHERAN
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 25, Décembre 2007, 3e ANNEE
PRIX 500 TOMANS



Téhéran et son trafic: les déboires d'une urbanisation incontrôlée

www.larevuedeteheran.com

La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Rédaction
Esfandiar Esfandi
Amélie Neuve-Eglise
Arefeh Hedjazi
Farzâneh Pourmazâheri
Afsâneh Pourmazâheri

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Site Internet
Mortéza Johari

Correction française
Béatrice Tréhard

Correction persane
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@larevuedeteheran.com

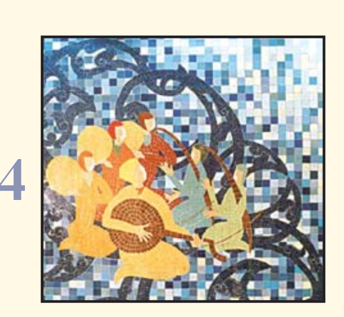
Imprimé par Iran-Tchap

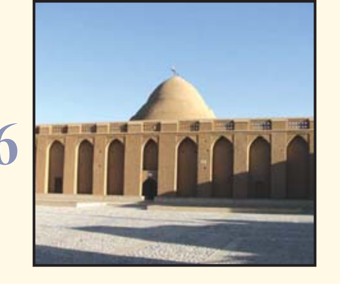
Recto de la couverture:
L'autoroute Modarres, Téhéran

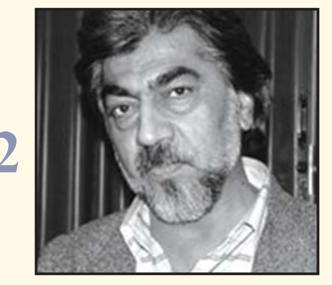


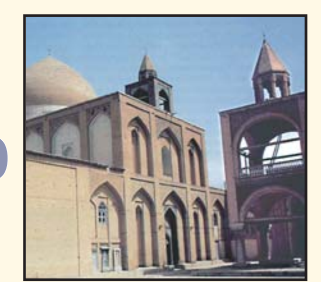
Premier mensuel iranien en langue française
N°25 - Azar 1386 / Décembre 2007
Troisième année
Prix 500 Tomans

Sommaire

04


16


42


70


96


CAHIER DU MOIS


Station de Mosalla, *Au nom de Dieu*, M. Shoghî Haqq Doust

Téhéran et son métro

Sarah MIRDAMADI

La croissance urbaine, l'accroissement considérable du parc automobile et l'augmentation de la pollution qu'ils ont engendré ont fait de la mise en place d'un réseau de transport public étendu et fiable à Téhéran une véritable priorité gouvernementale afin de répondre aux problèmes croissants posés par le trafic et les questions de santé publique qui lui sont liées. Dès le début des années 1970, la construction d'un métro sur le modèle de ceux existant au sein des grandes capitales européennes fut également considérée comme faisant partie intégrante du processus de modernisation du pays. Aujourd'hui, le métro et l'extension du nombre de ses lignes fait désormais partie d'un plan de réduction globale des difficultés liées aux déplacements interurbains, à côté de la mise en place de voies réservées aux autobus ou encore de la restriction de la circulation des camions en journée. Malgré les avancées importantes réalisées dans ce domaine, notamment avec l'ouverture de trois lignes reliant également Téhéran à certaines de ses banlieues comme Karaj, le réseau demeure très insuffisamment développé au regard de l'immensité de la ville, et les autobus et taxis collectifs jouent un rôle de complément indispensable pour pallier ces lacunes.

Historique

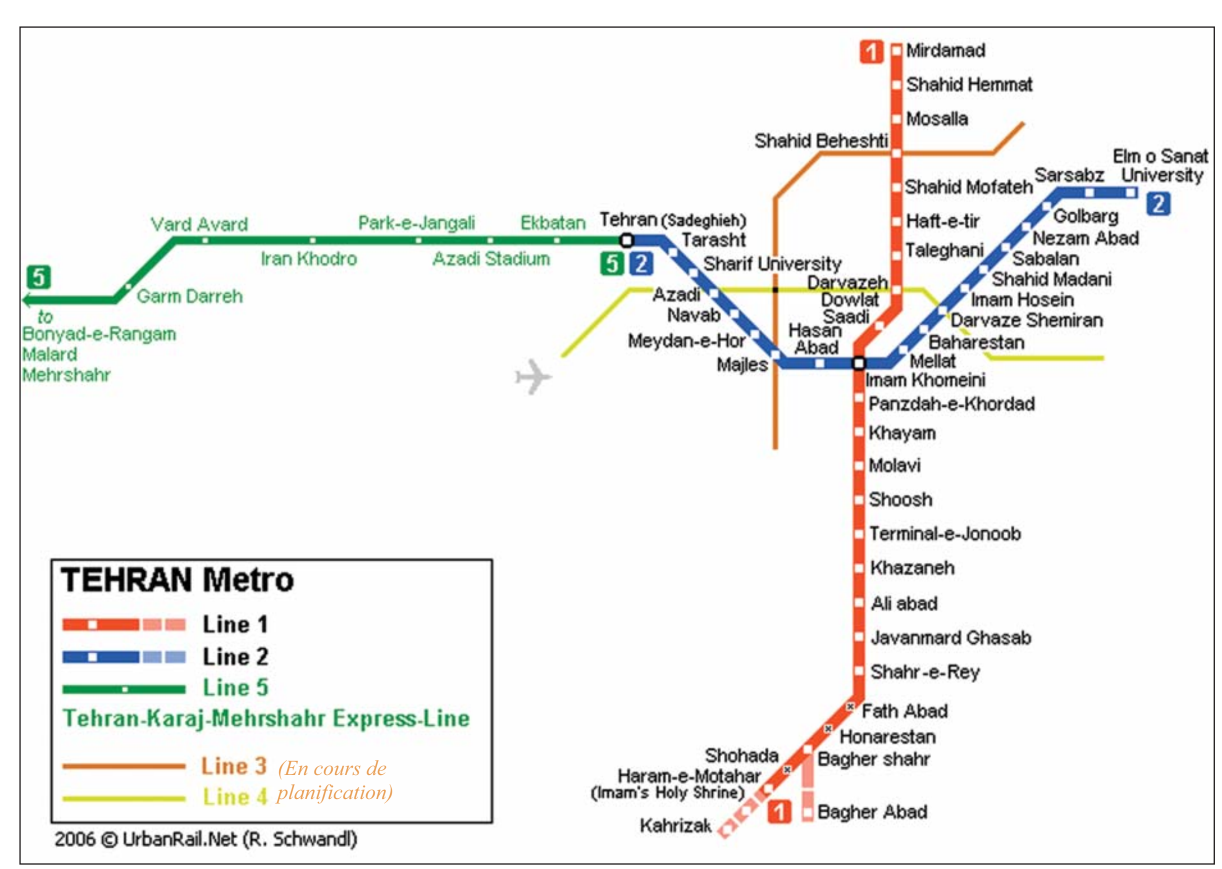
Les premiers projets et plans prévoyant la construction d'un métro à Téhéran datent des années 1960 et se concrétisèrent davantage au début des années 1970, lorsque l'Organisation du Plan et du Budget de l'époque et la Municipalité de Téhéran annoncèrent un appel à partenariat en vue de construire

un métro au sein de la ville qui fut conclu avec l'entreprise française SOFRETU, elle-même affiliée à la RATP. Un rapport condensant les premières études préliminaires et prévoyant la construction de sept lignes de métro fut publié en 1974, pour être ensuite complété par différentes études géologiques appréhendant la faisabilité du projet. Le projet final fut ratifié en 1975 sous forme d'une loi annonçant "l'établissement de la Compagnie des Trains et Transports de Téhéran" devant gérer la construction du métro, tout en prévoyant la réalisation d'études complémentaires sur la nature et la qualité des sols.

La construction de la première ligne de métro commença en 1978 au nord de Téhéran, mais fut interrompue à la suite de la Révolution islamique et du début de la guerre Iran-Iraq qui entraina la fin du partenariat franco-iranien (qui ne fut cependant annoncée officiellement qu'en 1982). Cependant, dès 1985, la mise en place d'un second plan d'exécution fut approuvée par l'assemblée iranienne (*majles*). Ce plan ne prévoyait en réalité que la reprise du projet initial dont l'exécution avait été considérablement ralentie et entravée par le contexte de guerre.

Cependant, l'augmentation rapide de la population ainsi que l'urbanisation accélérée touchant particulièrement la capitale et sa banlieue - notamment Karaj, cité-dortoir en pleine expansion et lieu de résidence de milliers de personnes venant chaque jour travailler à Téhéran - convertit la mise en place d'un réseau de transports urbains de qualité en une

Dès le début des années 1970, la construction d'un métro sur le modèle de ceux existant au sein des grandes capitales européennes fut également considérée comme faisant partie intégrante du processus de modernisation du pays.



Les lignes actuelles (1,2,5) et futures (3,4) du métro de Téhéran


La station Mirdâmâd (ligne 1)

véritable nécessité.

La Compagnie des transports ferroviaires de la ville de Téhéran fut également créée afin de décider de la mise en place de futures lignes et de leur extension. Elle fut dirigée durant près de 11 ans par Asghar Ebrâhîmî Asl puis par Mohsen Hâshemî, président de l'organisation jusqu'à aujourd'hui. Afin de soutenir le financement de la construction de ces lignes, l'Etat iranien octroya à cet organisme des concessions gouvernementales pour l'exploitation des mines de fer situées près de Bandar 'Abbâs et en Azerbaïdjan, ou encore pour l'exportation du fioul de la raffinerie d'Ispahan.

Afin de soutenir le financement de la construction de ces lignes, l'Etat iranien octroya à cet organisme des concessions gouvernementales pour l'exploitation des mines de fer situées près de Bandar 'Abbâs et en Azerbaïdjan, ou encore pour l'exportation du fioul de la raffinerie d'Ispahan.

En outre, les banques Mellî, Sepâh, Mellat et Tejârat ont mis près de 700 milliards de rials à la disposition de la Compagnie afin de financer les projets de construction. Les dépenses liées à l'achat de pièces détachées produites par des entreprises étrangères été ont quant à elles été prises en charge par la Banque Centrale d'Iran. Depuis 1998, les dépenses de financement du métro ont été estimées à près de 1 500 milliards de rials auxquels viennent s'ajouter 700 millions de dollars d'importation réglées en devise étrangère.

La mise en place de nouveaux partenariats étrangers

Après l'échec de l'accord franco-iranien, de nouveaux partenariats internationaux furent mis en place, notamment avec les entreprises chinoises NORINCO qui participa à la construction de la ligne 5 reliant Téhéran à Karaj, et la CNTIC qui fut responsable de la fabrication des wagons des lignes 1 et 2. L'entreprise autrichienne Voest Alpine fournit également des voies ferrées pour les lignes 1 et 2. Une partie non négligeable de l'équipement est néanmoins produit par des entreprises locales.

Les premières inaugurations

La première ligne reliant Téhéran à Karaj (ligne 5) fut inaugurée en mars 1999 (avec l'ouverture progressive de l'ensemble de ses stations jusqu'en 2006), et fut rapidement suivie de l'inauguration de segments de la ligne 1 de 2001 à 2003, ainsi que de la ligne 2 de 2004 à 2006. La ligne 1 s'étend sur près de 28 kilomètres (dont 14,8 km sous terrain) et relie l'autoroute Shahîd Haqqânî au

cimetière Behesht-e Zahrâ. Elle a la capacité de transporter près de 640 000 passagers par jour. Chaque métro est constitué de sept wagons et se déplace à une vitesse maximum de 80 km/h et à une vitesse moyenne de 37 km/h, si l'on prend en compte les arrêts marqués à chaque station.

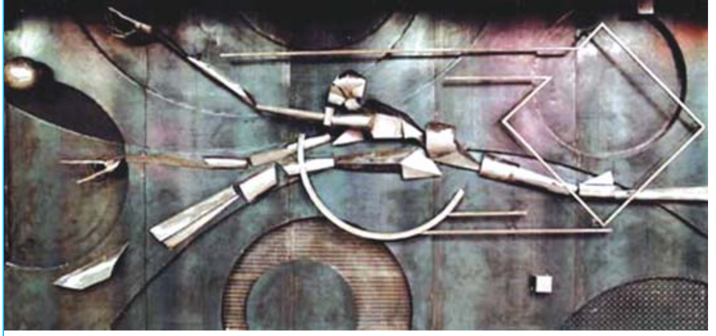
Problèmes occasionnés

Peu d'incidents sont survenus; cependant, la mort des passagers d'une voiture provoquée par l'effondrement du mur d'un des tunnels près du terminal central du métro au sud de Téhéran, a marqué les consciences. Hormis cet incident majeur, on ne peut recenser qu'un glissement de terrain près de la station de Toupkhâneh en juillet 2006 qui ne causa aucune victime et entraîna la mise en place de nombreux travaux visant à renforcer la sécurité de cette station. Les incidents strictement techniques sont également restés rares. Cependant, la construction du métro et le creusement des tunnels a, à de nombreuses reprises, perturbé le fonctionnement des systèmes de communication ainsi que des réseaux d'alimentation en eau et en énergie et a parfois entraîné des effondrements de terrain.

Cependant, l'ampleur des sommes dépensées, le manque d'informations précises concernant les coûts et les modalités de financement ainsi que les retards dans les exécutions et inaugurations des lignes ont été à la source d'importantes critiques, formulées notamment par un ancien maire de Téhéran Morteză Alvîrî. De façon générale, les informations précises sur le processus de construction et les avancements des différents projets demeurent largement insuffisants, tout comme la communication officielle.



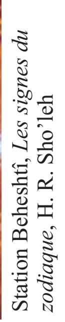
Station Tâleghânî, *Amoureux*, N. M. Afshârî





Station de la faculté de l'Imam 'Alî, *L'envol*, M. Sâlâriyân,





Station Beheshtî, *Les signes du zodiaque*, H. R. Sho'leh



Station Mofatteh, *La mort de Sohrâb*, H.A. Asgarî



Station Azâdî, *Hiver*, Heydarî



Station Terminal-e djonoub, *Berger*, N. Pârsîvand



Station Mirdâmâd, *Chevaux et poissons*, N. Ramezânî

Les informations précises sur le processus de construction et les avancements des différents projets demeurent largement insuffisants, tout comme la communication officielle.

En outre, l'Organisation de l'Héritage Culturel iranien s'est plainte à de nombreuses reprises de l'effet néfaste des vibrations sur des monuments historiques tels que le Palace de Masoudîeh dans le quartier de Bahârestân, ou encore du palais du Golestân et du Musée National d'Iran. Cependant, des ingénieurs et experts ont soutenu que le bruit du métro tend à produire l'impression de la présence d'un certain niveau de vibration, qui n'a en lui-même aucune incidence sur ces bâtiments.

Projets futurs

La planification de la construction des lignes 3 et 4 se poursuit actuellement. La première devrait relier le Nord-Est au Sud-Ouest de la ville (de Madjîdîeh à Javâdîeh) sur 16 km pour ensuite être étendue, d'ici quelques années, jusqu'à l'aéroport international Imam Khomeiny, ce qui ferait d'elle la ligne couvrant la plus longue distance: 37 km avec près de 32 stations. La ligne 4 devrait s'étendre sur 20 kilomètres de l'Est à l'Ouest de la ville (de la station Tehran No à la place Azâdî), tout en partageant deux stations communes avec la ligne 2.

De nombreux projets d'extension sont actuellement à l'étude où en cours de réalisation. Le plus important d'entre eux est l'extension de la ligne 1 jusqu'à la place Tajrîsh, située au nord de la ville, qui implique un rallongement de 8,1 km. Prévue initialement pour mars 2007, l'inauguration de cette nouvelle ligne a été retardée par de nombreux problèmes techniques, notamment du fait de la présence de canalisations, ou encore au manque de solidité de la roche ayant à plusieurs reprises conduit à l'effondrement des sols. La nouvelle station devrait cependant être inaugurée d'ici fin mars 2008, peu avant le nouvel an iranien.

A plus long terme, la création de la ligne 6 (reliant Bokharâ'î au Sud-Est et Sâdeghîeh au Nord-Ouest) ainsi que la ligne 7 (s'étendant de Youssef Abâd au Nord à Takhtî Stadium au Sud-Est) sont prévues, mais n'en sont actuellement qu'au stade de projet. Enfin, la création des lignes 8 et 9 reliant les banlieues de Téhéran de façon circulaire a été maintes fois évoquée, mais ne semble pas pour l'instant constituer une priorité. Cependant, à l'heure actuelle, des sociétés telles que le groupe français SYSTRA réalisent des études portant sur les modalités d'extension du réseau de métro d'ici 2030, avec pour problématique centrale l'intégration et la desserte de l'ensemble de la province de Téhéran.

La mise en place d'un monorail a également été proposée à plusieurs reprises, notamment en 2002 à la suite d'une déclaration du maire de l'époque Mahmoud Ahmadînejâd. De nombreux experts ont néanmoins souligné qu'un tel projet entraînerait des dépenses de près de 135 millions d'euros pour une ligne s'étendant seulement sur 12 km et ne comportant que 3 stations, sur un itinéraire relativement moins fréquenté que d'autres et une capacité d'accueil des passagers près de dix fois moindre que le métro - ce qui aurait un impact faible sur la réduction du trafic. Malgré les fortes critiques ayant accompagné ce projet, la première étape de son application consistant en l'ouverture d'un premier tronçon de 6 km reliant la place Sâdeghîeh à l'aéroport Mehrâbâd fut lancée en mars 2004. Cependant, ce projet ne reçut pas l'approbation du haut comité en charge du trafic, privant le projet de toute aide étatique. A la suite de son accession à la présidence, Mahmoud Ahmadînejâd est parvenu à débloquer une somme de 82 milliards de rials pour financer le projet mais n'en continue pas moins à se heurter à l'opposition de Mohammad Bâqer Qâlîbâf, actuel maire de Téhéran, et de Mohsen Hâshemî, responsable du métro de Téhéran, qui ont à plusieurs reprises exigé la réallocation de cette somme au financement d'autres projets de transports publics, et notamment l'extension des différentes lignes de métro. Le monorail de Téhéran devrait pourtant être opérationnel d'ici 2011. La Chine aurait également accepté d'octroyer un prêt de 100 millions de dollars afin de financer l'extension d'une ligne jusqu'à la région de Ghazvîn, à l'ouest de Téhéran, et un autre prêt de 29 millions en vue de compléter une autre ligne reliant Téhéran aux banlieues situées à l'ouest de la ville.

Hors de Téhéran, Mashad, seconde ville d'Iran, compte aussi une ligne de métro, avec de nombreux projets d'extension. Des projets de constructions sont également à l'étude ou en cours de réalisation dans d'autres villes iraniennes, et notamment à Shiraz. La construction de trois lignes de métro a commencé en 2001 pour remédier aux problèmes croissants de trafic que doit désormais affronter la plus grande ville du sud de l'Iran.

Art et métro

Le métro téhéranais se distingue notamment par les nombreuses fresques réalisées en céramique, cuivre, et autres matériaux où se côtoient art moderne et traditionnel à chaque station. Réalisées pour la plupart par des artistes iraniens contemporains, elles illustrent des coutumes iraniennes importantes telles que Norouz, ou des personnages ou scènes de la mythologie tels que Siâvash ou le Sîmorgh. L'islam est également très présent, avec de nombreuses calligraphies des noms de Dieu ou des versets du Coran. Enfin, la guerre Iran-Iraq et la thématique de la défense sacrée ne sont pas absents. Les stations de métro sont donc également à elles seules un lieu permettant de revisiter les grandes thématiques de l'histoire iranienne ancienne ou contemporaine, ainsi que de redécouvrir un imaginaire revisité par les artistes de la nouvelle génération. ■



Station Hassan Abâd, *Locomotive*, H. Sho'leh

Téhéran et le phénomène des embouteillages "apocalyptiques"

Arefeh HEDJAZI

Une scène qui depuis quelques années se répète à tous les carrefours de l'immense capitale iranienne: derrière les feux rouges, les conducteurs impatients de Téhéran attendent dans un état d'esprit proche de l'hystérie le passage au vert qui leur permettra de déverser une nouvelle fois, après quelques secondes -très très longues il est vrai - le flot interminable des voitures sur les larges chaussées de cette ville dont les embouteillages monstrueux sont aussi bien connus que mal vécus par les habitants.

Selon les statistiques disponibles, chaque trajet à Téhéran se fait avec 40 minutes de retard en comparaison avec la durée moyenne estimée et avec les quatorze millions de déplacements quotidiens des Téhéranais, près de 200 milliards de minutes par an sont ainsi "perdues". Beaucoup plus important que ce retard est la pollution monstrueuse qui plane depuis des années maintenant sur Téhéran, obligeant parfois les autorités à interdire la circulation et à fermer les écoles pour quelques jours.

Des facteurs très importants liés à l'urbanisation massive et non planifiée de la ville de Téhéran sont à l'origine de ce trafic, et, paradoxalement, on peut dire que les embouteillages "apocalyptiques" de Téhéran sont devenus le symbole des conséquences de cette urbanisation effrénée. L'immigration massive de 70% de la population rurale vers la ville a induit une transformation brutale du tissu social, alors que l'agencement urbain n'a pas pu suivre ce mouvement lors des deux premières décennies de migration. La mise en place rapide de plans et programmes auraient cependant pu permettre une certaine maîtrise de la situation, cependant, aucune planification dans ce domaine ne fut mise en place. D'une part, la carence des responsables et le sous développement des infrastructures publiques, et d'autre part, l'ignorance des règles de conduite et des règles de civisme causa l'augmentation non maitrisée du nombre des voitures en circulation. Ce processus a été d'autant plus violent que le prix de l'essence a toujours été des plus dérisoires en Iran. Selon les chiffres de la Société Nationale de Raffinerie et de Distribution des Produits Pétroliers, la consommation annuelle d'énergie est en Iran équivalente à 8,4 barils de brut, ce qui représente le double de la consommation de l'Egypte avec une population de 75 millions d'habitants; cinq fois celle de l'Indonésie avec une population de 225 millions d'habitants, le double de la consommation de la Chine avec un 1311 millions d'habitants, et quatre fois celle de l'Inde avec une population de 1122 millions d'habitants. De plus, le niveau des subventions étatiques en matière d'importation d'essence est plus élevé que dans tous les autres pays du monde, cela même en comparaison des autres pays membres de l'OPEC, qui accordent également de lourdes subventions à ce secteur. En effet, selon



Le tunnel Resâlat, inauguré en 2006, a permis la décongestion de l'autoroute Hemmat

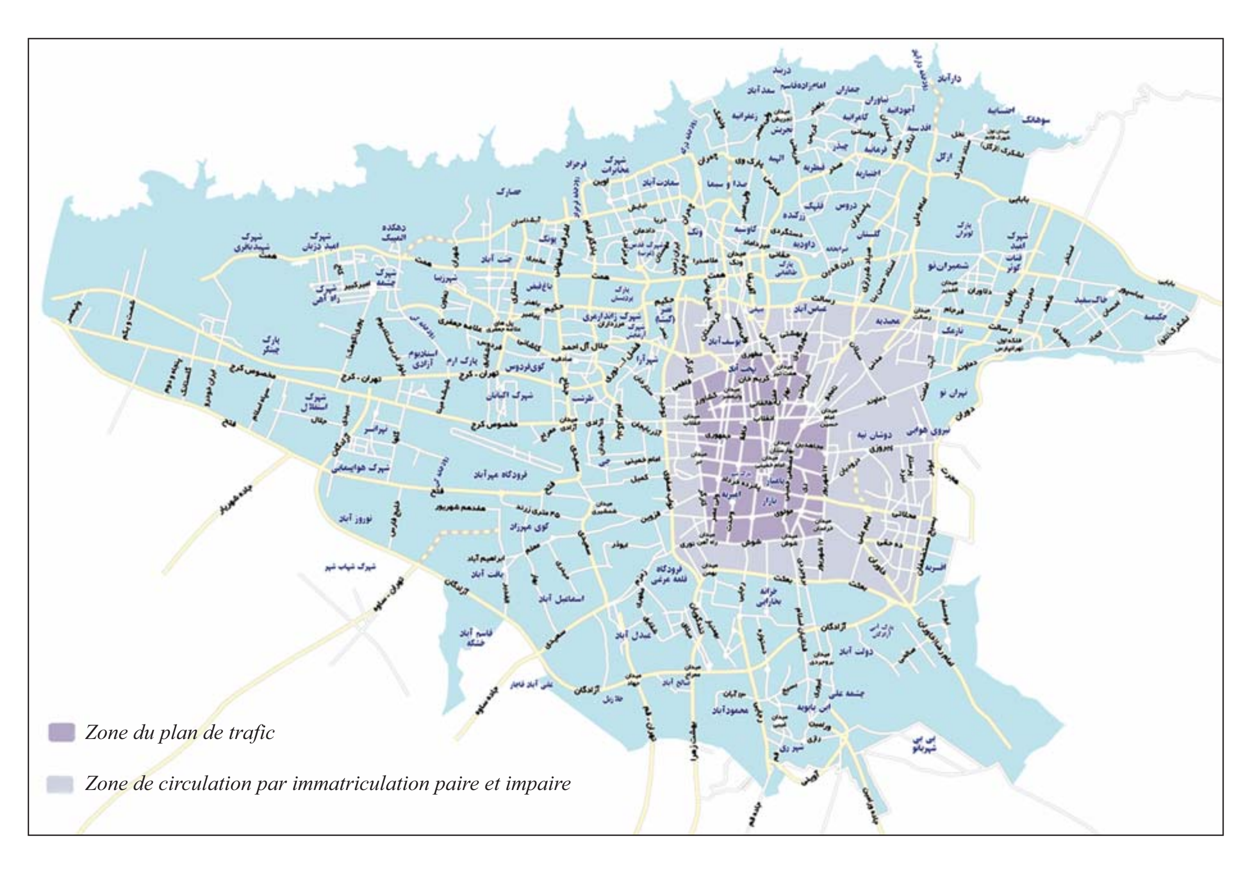
les chiffres, les subsides destinés à l'importation du carburant comprennent en moyenne 3,27% de leurs PIB, alors que ce chiffre est de 0,60% pour les pays non-producteurs de pétrole et que la moyenne mondiale oscille à 0,90%. Parmi les pays producteurs de l'OPEC, les subsides réservés à l'achat du carburant équivalent à 5,36% du PIB en Iran, ce qui est le chiffre le plus élevé parmi les pays producteurs. Après l'Iran viennent le Niger, l'Indonésie, le Venezuela, l'Arabie Saoudite et le Koweït.

Cela dit, le plus important projet de lutte contre la pollution et la diminution du trafic est celui du rationnement de l'essence. Appliqué depuis sept mois et malgré les nombreuses protestations qu'il a occasionné, il a jusqu'à ce jour permis une économie équivalente au prix de 10% de l'ensemble du carburant importé annuellement.

Selon les standards mondiaux, chaque voiture a besoin de 40 mètres de voie lors de ses déplacements, en prenant en compte les distances de sécurité. Ceci alors qu'à Téhéran chaque année, 400 000 nouvelles voitures sortent des usines. Ainsi, plus de trois millions d'automobiles circulent aujourd'hui rien que dans Téhéran, ce qui représente un manque de près de cinquante millions de mètres carrés de voies pour les voitures.

D'une part, l'indifférence des citadins aux règles de conduite et même de civisme et la négligence profonde des responsables en matière de développement des transports publics, dont la carence se ressent fortement, a fait que 75% des Téhéranais utilisent leur voiture personnelle dans leurs déplacements quotidiens professionnels. En 2006, 14 millions de déplacements quotidiens avaient eu lieu à Téhéran dont à peine 58% grâce aux transports publics, avec 22% par les bus, 20% par les taxis, et 16% par l'ensemble des autres services

L'immigration massive de 70% de la population rurale vers la ville a induit une transformation brutale du tissu social, alors que l'agencement urbain n'a pas pu suivre ce mouvement lors des deux premières décennies de migration.



de transports publics (métro, etc.).

Outre la lenteur phénoménale et les dommages provoqués par ces retards, les embouteillages proverbiaux de Téhéran causent d'autres problèmes sociaux et psychologiques résultant de la pression subie lors de ces attentes sans fin. Aujourd'hui, le problème du trafic urbain de Téhéran a pris tant de place qu'il n'est plus possible d'ajourner l'adoption de mesures drastiques.

Il y a quelques décennies, les problèmes d'embouteillage étaient inexistants à Téhéran et cette ville ne présentait que le spectacle étrange de vieilles avenues bordées de platanes avoisinant les nouvelles routes. Mais depuis une quinzaine d'années, toutes les routes de cette capitale sont engorgées de voitures faisant du sur place et cette situation a fortement contribué à la dégradation du cadre de vie urbain et à la qualité de vie globale.

Cependant, il serait faux de dire qu'aucune décision n'a été prise pour éviter un tel problème. Cependant, les différents plans ont trop souvent été adoptés dans l'urgence et n'ont pas permis de réduite l'ampleur du problème même si le dernier plan du gouvernement prévoyant de rationner l'essence, laisse entrevoir une légère modification du paysage routier de la ville.

Parmi les importantes décisions prises pour remédier aux embouteillages, celui du développement des autoroutes et des voies très larges, à tel point qu'aujourd'hui Téhéran est truffé d'autoroutes qui parcourent la ville dans tous les sens. Pour les nouveaux venus, il est d'ailleurs

intéressant de comprendre que ces autoroutes ont remplacé les simples rues et qu'il faut souvent engager toute une odyssée autoroutière pour pouvoir atteindre l'épicerie du coin. D'autres solutions ont également été adoptées, notamment celle prévoyant des plans spéciaux d'interdiction de circulation pour le centre ville (*tarh-e trafic*), ou le plan qui restreignant la circulation des voitures immatriculées paires ou impaires selon les jours pairs ou impairs dans les zones très fréquentées.

Ces solutions ont toutes été mises à exécution depuis quelques temps avec plus ou moins de succès. Mais le plus ancien de ces programmes reste le développement des voies rapides mis en place dans le cadre du programme d'embellissement de la ville, qui fut suivi par le plan du Trafic, toujours en vigueur, qui interdit l'entrée des voitures ne possédant pas une autorisation spéciale dans le périmètre du centre ville. Il est à signaler que ce plan est en vigueur depuis près de 12 ans. Cela dit, ces programmes ont également eu certaines répercussions sociales et économiques inévitables.

Depuis quelque deux ans, un nouveau projet, qui pourrait s'avérer être efficace à long terme, a été appliqué avec dès à présent des résultats positifs. Ce projet consiste en la diffusion de clips télévisés courts humoristiques qui soulignent les manques graves au code de conduite propre aux conducteurs iraniens. Parmi les projets mis en place, on peut également citer celui d'enseigner aux enfants de 5 à 8 ans le code de conduite et de leur donner pour tâche de distribuer des cartes de couleur aux conducteurs afin de leur signaler leurs infractions. Mais cela ne suffit pas et l'ensemble des médias doit contribuer à la sensibilisation des conducteurs au respect du code.

La conduite laxiste de la police des routes et de la circulation a également joué un rôle non négligeable dans l'indifférence au code de conduite. Mais suite à certaines réformes internes dans la police ainsi qu'à l'émergence d'une nouvelle optique professionnelle, ce laxisme a un peu diminué.

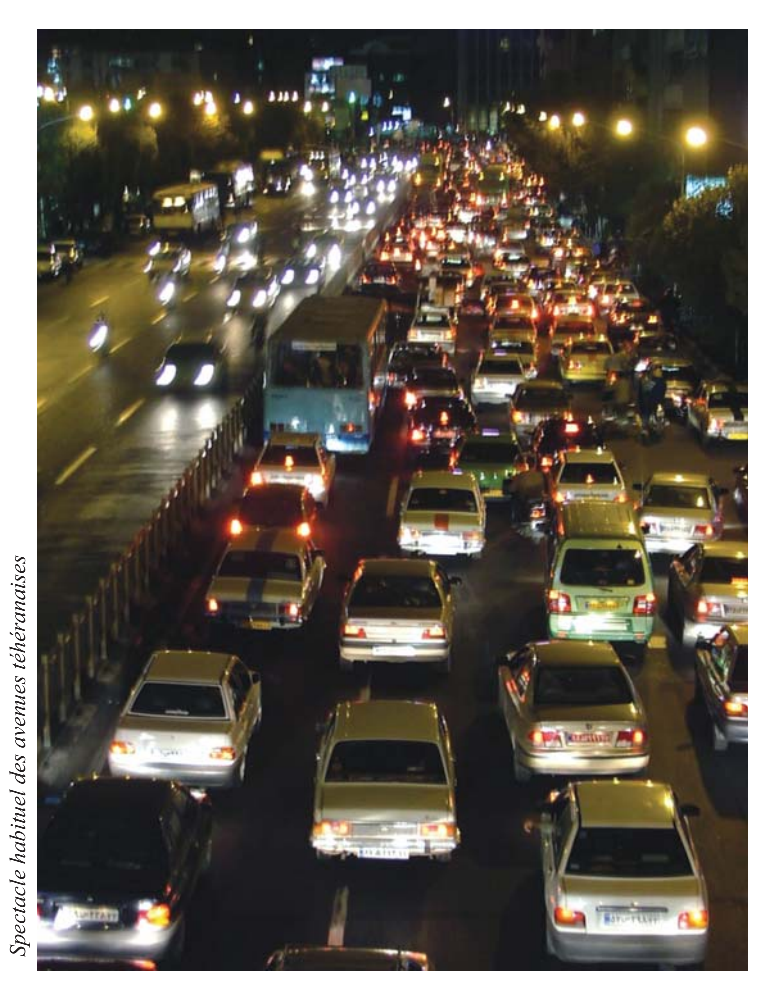
Pour les experts, le règlement de ce problème exige la mise en œuvre de politiques sur deux plans: le premier consiste en une réforme fondamentale et une amélioration profonde du système des transports publics, l'ouverture de parkings publics et le développement de réseaux de transport urbains; le second mise sur le développement du système de transport intelligent (STI). Ce second plan comprend la gestion intelligente du trafic routier grâce à l'utilisation des technologies de l'information, allant des systèmes de gestion de base, telles que la gestion des feux, la navigation automobile, les systèmes de gestion des conteneurs ou encore les radars, à la vidéo surveillance et aux panneaux à messages dynamiques.

Bien que ce second volet soit depuis peu sérieusement pris en compte par les responsables politiques, il faut néanmoins souligner que les infrastructures de base ne sont pas encore suffisamment développées en Iran, c'est pourquoi la priorité est donnée à la construction des routes et surtout, au développement urgent des transports publics.

Cela dit, une simple étude des programmes mise en œuvre pour lutter contre la congestion et les embouteillages dans les grandes métropoles du monde montre clairement que le développement

D'autres solutions ont également été adoptées, notamment celle prévoyant des plans spéciaux d'interdiction de circulation pour le centre ville (tarh-e trafic), ou le plan qui restreignant la circulation des voitures immatriculées paires ou impaires selon les jours pairs ou impairs dans les zones très fréquentées.

La conduite laxiste de la police des routes et de la circulation a également joué un rôle non négligeable dans l'indifférence au code de conduite. Mais suite à certaines réformes internes dans la police ainsi qu'à l'émergence d'une nouvelle optique professionnelle, ce laxisme a un peu diminué.



Spectacle habituel des avenues téhéranaises

Depuis l'inauguration de plusieurs lignes de bus rapides, les BRT, les indices de pollution sont en baisse dans les régions où ces lignes sont en service.

du réseau de la voirie urbaine et des autoroutes ne constitue par une solution fiable à long terme car d'une part, de lourds investissements en temps et en argent sont nécessaires, et d'autre part, avec la croissance de la production du secteur automobile, le problème restera le même dans de plus grandes dimensions. Ainsi, le développement du secteur des transports publics et la privatisation d'une partie de ce secteur constitue une réponse qui a prouvé son efficacité dans plusieurs grandes capitales mondiales.

Ces deux dernières années ont été, pour l'Organisme du Contrôle et de la Régulation du Trafic Routier, celles de l'investissement dans le domaine du transport public, avec le transfert d'une partie de la gestion de ce domaine au secteur privé, l'achat de plusieurs milliers de bus pour le réseau urbain, ainsi que la construction et l'achat de wagons de métro et la remise de plusieurs milliers de nouveaux permis d'exercer pour les taxis. Ceci dit, l'importance de la mise en œuvre de politiques très simples visant uniquement à réglementer et à permettre une adéquation entre la demande et les prestations, possibles grâce à l'utilisation des nouvelles technologies de l'information qui permettraient de détecter les zones fréquentées, les heures de pointe, etc., n'est pas pour autant négligée. Dans ce but, des études préparatoires sont en cours de réalisation et les responsables ont mis d'ores et déjà l'accent sur l'exécution de projets de régulation des véhicules de transport public, tel que par exemple le projet de la diffusion des horaires grâce au télétex ou aux panneaux digitaux dans les arrêts de bus. Cela permettrait aux habitants de perdre beaucoup moins leur temps à attendre les bus téhéranais dont les retards peuvent atteindre trois quart d'heure. Ces retards sont causés par la lenteur des déplacements. En effet, chaque bus se déplace à une vitesse moyenne de 15 km/h, alors que le minimum acceptable est de 27 km/h. L'ironie est que malgré le kilométrage étendu des autoroutes de Téhéran, la moyenne de vitesse des automobiles particulières est de 27 km/h. Il faudrait donc envisager des voies de circulation spéciales pour les véhicules de transport en commun.

Il est en outre intéressant de signaler que depuis l'inauguration de plusieurs lignes de bus rapides, les BRT, les indices de pollution sont en baisse dans les régions où ces lignes sont en service, à

tel point que selon les résultats des recherches, la seule ligne Azâdî-Tehrânpârs a permis la diminution d'exactement cinquante mille tonnes par jour de rejets toxiques.

L'état du réseau ferroviaire urbain

Evoquer les moyens de transports publics à Téhéran revient pour l'essentiel à parler des bus et des taxis. Malgré l'existence du métro pouvant assurer le transport de plusieurs milliers de personnes par mois, ils restent des compléments indispensables.

Selon le PDG de l'Organisme de la Régulation du Trafic de Téhéran, le métro représente une bonne option mais étant donné la lourdeur des investissements à réaliser dans ce secteur, un partenaire français, la société Sysra, a été engagé pour poursuivre des prospections qui devront durer près d'un an. En tout cas, l'ajout de vingt kilomètres de rail est d'ores et déjà prévu. Un autre projet en cours vise à la réduction des distances existantes entre les stations et à l'augmentation des prix des parkings publics qui pousseraient les gens à moins utiliser leur voiture personnelle. Les parkings constituent également un des sujets de mécontentement perpétuel des Téhéranais. Quand, effectivement, après des minutes interminables d'attente, on réussit à passer le feu rouge et à approcher du but, l'épreuve suivante est de trouver une place pour se garer. En effet, selon les statistiques, un Téhéranais doit parcourir plus de deux kilomètres avant de trouver une place.

En conclusion, tous ces projets ne pourront être efficaces qu'à condition d'être appliqués ensemble de manière cohérente et ordonnée. Espérons que le vœu des Téhéranais qui est de retrouver un jour le calme du paisible village de montagne qu'était auparavant Téhéran sera un jour exaucé. ■

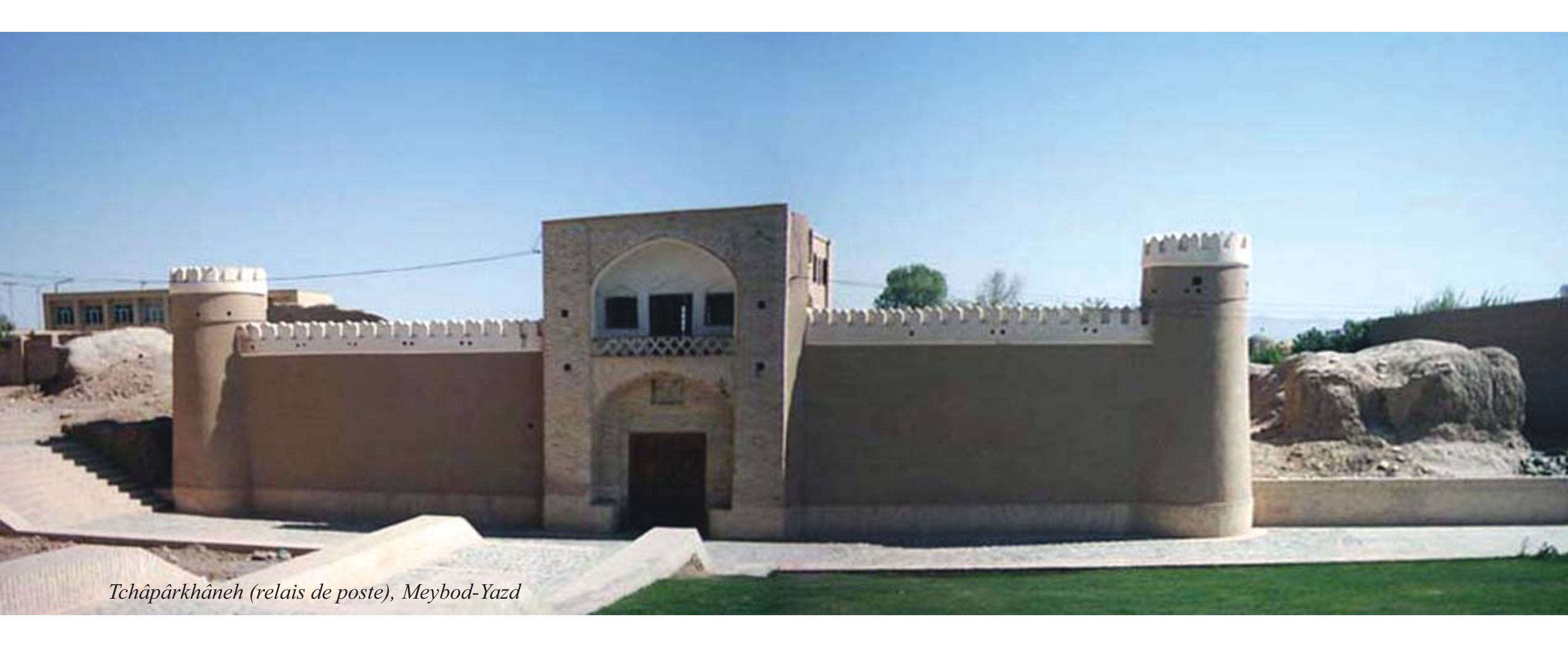
Ces deux dernières années ont été, pour l'Organisme du Contrôle et de la Régulation du Trafic Routier, celles de l'investissement dans le domaine du transport public, avec le transfert d'une partie de la gestion de ce domaine au secteur privé, l'achat de plusieurs milliers de bus pour le réseau urbain, ainsi que la construction et l'achat de wagons de métro et la remise de plusieurs milliers de nouveaux permis d'exercer pour les taxis.



L'autoroute n'est pas une solution efficace à long terme

L'histoire des caravansérails et des relais de poste en Iran

Babak ERSHADI



Tchâpârkhâneh (relais de poste), Meybod-Yazd

Introduction

L'histoire des caravansérails - grandes auberges routières - remonte à des époques très lointaines : les historiens grecs citent les caravansérails de l'époque des Achéménides construits sur les routes principales de l'Empire, à intervalles plus ou moins réguliers par rapport à la distance parcourue chaque jour par une caravane de voyageurs ou de marchands.

Le climat rude et l'aridité d'une grande partie du plateau iranien où les précipitations sont relativement faibles, impliquaient comme conséquence l'existence des lieux de repos sur les routes où les voyageurs pouvaient s'approvisionner en eau et en nourriture. Etant donné la longue distance qui sépare souvent les agglomérations rurales et urbaines, la traversée du pays serait quasi-impossible sans l'existence de ces auberges routières, et les différentes régions resteraient naturellement isolées les unes des autres.

Il est vrai que les caravansérails se sont surtout développés après l'entrée de l'islam en Iran, mais il faut savoir que dès le règne de la dynastie achéménide, des historiens grecs comme Hérodote et Xénophon soulignaient l'existence d'un vaste réseau routier et des lieux de repos sûrs dans les différentes régions de l'Empire. Hérodote écrit : "*Les routes de l'Empire sont mesurées par parsang. A tous les quatre parsangs, il y a des emplacements où sont aménagées de bonnes auberges.*"[1]

Sous les Arsacides et les Sassanides, la sécurité des routes et l'existence des caravansérails étaient impératives pour le contrôle du vaste empire perse. Par ailleurs, l'Iran se trouvait sur les routes du commerce international qui reliaient l'Occident, le monde Méditerranéen et l'Extrême-Orient. Les itinéraires principaux de la Route de la soie traversaient les régions du nord de l'Empire. Outre l'importance stratégique des routes pour l'Empire perse, la sécurité routière et le confort des voyageurs et des marchands qui parcouraient ces longues routes assuraient une source de revenus très importante pour le trésor

royal.

Les caravansérails achéménides et arsacides ont, hélas, tous disparu, mais les vestiges de rares caravansérails sassanides qui ont été découverts par les archéologues montrent que les grands caravansérails de la période islamique ont pris pour modèle le plan général de leur prototype préislamique. Le caravansérail de Darvazeh Gatche (Figure 1), sur la route qui relie Chiraz à Firouzâbâd, est l'un des plus anciens édifices de ce genre. Les fondations de pierre et de mortier et quelques murs de ce caravansérail ont été préservés jusqu'à ce jour. L'édifice est composé d'une cour centrale entourée de plusieurs galeries.

Dans son ouvrage intitulé *Les Caravansérails d'Iran*, Maxime Siroux[2] écrit : "*Il existait deux types de caravansérails vers la fin de l'ère sassanide : D'abord les caravansérails qui, à l'instar du caravansérail de Darvâzeh Gatche, étaient composés d'une cour centrale entourée d'une large écurie pour loger les animaux. Viennent ensuite les caravansérails dotés de la même cour centrale, entourée cette fois-ci par une série de pièces rectangulaires destinées à loger les voyageurs. Dans le premier type, l'hébergement des voyageurs était exclu, tandis que le deuxième plan se développe pendant la période islamique.*"[3]

En effet, pendant la période islamique, les plans de ces deux types de caravansérails anciens ont été rationnellement superposés pour assurer l'extension du fonctionnement du caravansérail. Le nouveau plan comporte une cour centrale, entourée de pièces servant à loger les voyageurs, et derrière ces pièces se développent les galeries où se trouvent les écuries pour loger les animaux. Dans la plupart des caravansérails de l'époque islamique, la cour centrale est également entourée, comme dans les palais arsacides et sassanides, de deux ou de quatre terrasses. Au Pakistan, en Afghanistan, en Inde et en Asie centrale, de nombreux caravansérails ont été édifiés d'après ce nouveau plan iranien.

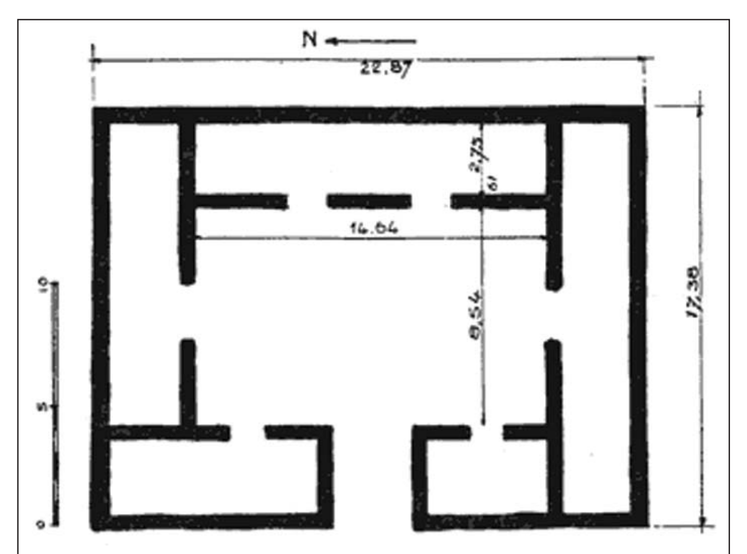


Figure1: Plan du caravansérail de Darvâzeh Gatche, datant de l'époque des Sassanides. Ce plan basé sur l'organisation des bâtiments autour d'une cour centrale devient le modèle des caravansérails de la période islamique.

Outre l'importance stratégique des routes pour l'Empire perse, la sécurité routière et le confort des voyageurs et des marchands qui parcouraient ces longues routes assuraient une source de revenus très importante pour le trésor royal.

Adaptation d'un plan principal pour l'ensemble des différentes zones climatiques

La structure du caravansérail iranien est caractérisée par l'organisation des bâtiments autour d'une cour centrale ouverte. Cependant, ce plan se soumet aux modifications nécessitées par la situation climatique des différentes régions iraniennes. Cette adaptation porte tant sur la configuration et la structure externe que sur l'usage des matériaux de construction.

1- Les caravansérails de la zone littorale de la mer Caspienne

Dans la zone littorale du sud de la mer

Figure 2: Plan du caravansérail Lat, à 28 km au sud de Rasht, datant de l'époque des Qâdjârs, avec quatre iwâns.

Caspienne, les caravansérails sont peu nombreux par rapport aux autres zones climatiques de l'Iran. En effet, contrairement aux régions centrales du plateau iranien, dans les zones littorales, le taux de pluviosité est important, l'eau est abondante, le climat est tempéré, et la densité de population est telle que les villes et les villages se rapprochent. Voilà autant de raisons pour expliquer la rareté des caravansérails. Les vestiges des caravansérails de cette zone climatique viennent confirmer d'ailleurs qu'ils étaient concentrés sur les routes reliant le plateau central aux zones littorales, et que leur dispersion le long de la ligne littorale était faible. Les caravansérails du sud de la mer Caspienne se soumettent au plan général des caravansérails des régions arides : l'édifice se développe donc autour d'une cour centrale, ce qui réduit l'aération et la circulation de l'air à l'intérieur des pièces et des écuries. Certes, ce plan s'adaptait mal à la situation climatique de cette région très humide, mais cet espace clos se justifiait par un souci de sécurité face aux assauts des bandits de grands chemins.

Les caravansérails du sud de la mer Caspienne se soumettent au plan général des caravansérails des régions arides : l'édifice se développe donc autour d'une cour centrale, ce qui réduit l'aération et la circulation de l'air à l'intérieur des pièces et des écuries.

Le caravansérail possédait ainsi un espace entièrement clos, mais les logements des voyageurs se trouvaient sur les terrasses, ce qui leur assurait la meilleure ventilation possible(Figures 2).

Il paraît que la plupart des caravansérails du littoral caspien avaient été construits par les architectes et les maçons venant des villes du plateau central, car ils ne sont pas construits avec les matériaux locaux (bois et chaume) mais avec les matériaux durs des régions centrales de l'Iran : brique, pierre, mortier, etc.

2- Les caravansérails de la zone littorale du Golfe Persique et de la mer d'Oman

Dans les régions littorales du sud de l'Iran, le commerce maritime était prospère. Les hangars des ports iraniens du Golfe Persique et de la mer d'Oman étaient toujours bondés de marchandises qui devaient être transportées vers les villes centrales du pays. Il y avait donc de nombreux caravansérails sur les routes reliant les ports aux régions centrales. Sous les Safavides, les caravansérails construits dans ces régions avaient une structure différente du plan général des caravansérails iraniens. Les bâtiments devaient être protégés du soleil et aérés au maximum (Figures 3). La cour centrale a donc disparu pour céder la place à une pièce en forme de croix autour de laquelle s'organisent les pièces. Contrairement au plan général des caravansérails iraniens où les pièces donnent sur la cour centrale, ici toutes les pièces donnent sur l'extérieur pour assurer l'aération. Dans leur ouvrage "*L'inventaire des caravansérails d'Iran*", Wolfram Kleiss et Mohammad Youssef

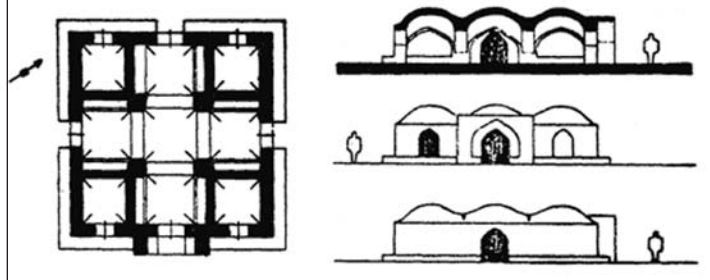


Figure3: Plan et profil du caravansérail Mokh Ahmad, près de Bandar Abbâs, datant de l'époque des Safavides.

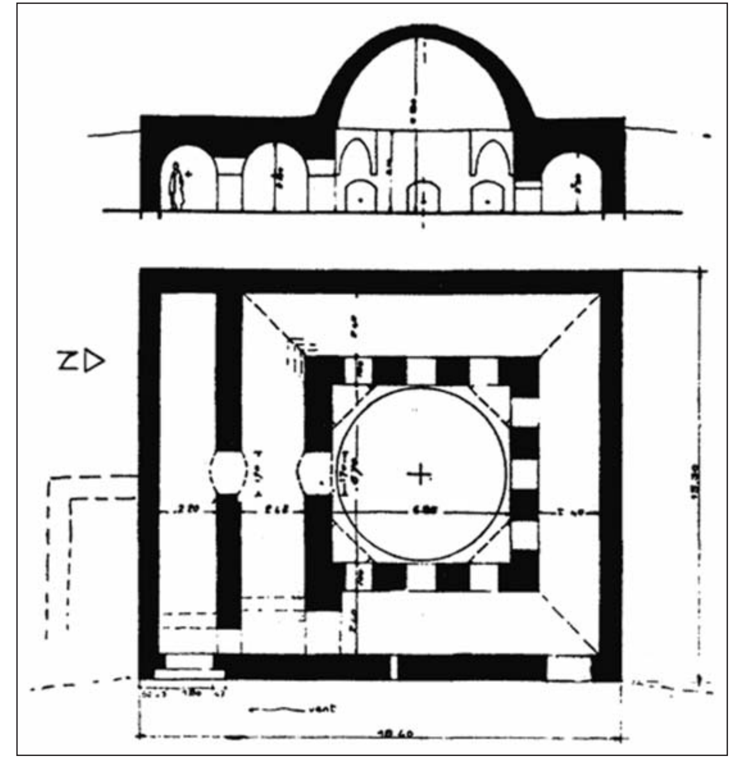


Figure 4: Plan et profil du caravansérail Gambosh, sur la route reliant Téhéran à Amol. Pour réduire la perte de la chaleur à l'intérieur de l'édifice, la moitié du bâtiment se trouve pratiquement sous la terre.

Kiani nous expliquent qu'après le déclin et la chute de l'Empire safavide, le climat d'insécurité qui régnait dans une grande partie du pays a entraîné "*la modification structurelle des caravansérails du sud de l'Iran, de sorte que des tours défensives ont été ajoutées aux quatre coins de l'édifice et les passages entre les galeries et l'espace extérieur ont été fermés.*"[4] La citerne était située souvent à l'extérieur du caravansérail pour recueillir et conserver les eaux de pluie.

3- Les caravansérails des régions montagneuses

Dans les régions montagneuses, les caravansérails devaient être protégés contre le froid et les intempéries : ils étaient donc souvent dépourvus de cour centrale, compensée par une grande salle pour loger les voyageurs. Autour de cette salle s'organisaient des galeries utilisées en guise d'écuries. La configuration de ces caravansérails avait pour objectif principal de garder la chaleur à l'intérieur du bâtiment :

- La hauteur sous plafond, c'est-à-dire la dimension comprise entre le sol et le plafond des pièces, était réduite par rapport à la longueur et la largeur. Les écuries se situaient entre l'espace extérieur, les chambres et la salle centrale, et cela conservait au maximum la chaleur produite à l'intérieur du caravansérail.

- Les fondations et les murs des caravansérails des régions montagneuses étaient souvent de pierre. Dans certains caravansérails, comme celui de Shebli, les voûtes sont en briques, tandis que dans d'autres caravansérails comme les caravansérails d'Emâmzâdeh Hâshem et Gambosh, les voûtes sont en pierre. (Figure 4) Les voûtes qu'elles soient en briques ou en pierre, étaient très lourdes, et pour que les fondations de l'édifice puissent supporter leur poids, les maçons devaient épaissir les murs. Or, dans les régions montagneuses, l'épaisseur des murs permet également de réduire les changements drastiques de température.

- Pour assurer la sécurité du caravansérail face aux assauts des bandits, les caravansérails des régions montagneuses formaient un carré complètement clos sans le moindre contact avec l'espace extérieur.

- Certains caravansérails, comme le caravansérail de Gambosh (Figure 4) était



La cour centrale et les chambres du caravansérail Bâgh-e Sheikh.

à moitié sous terre, de manière à réduire le contact de l'édifice avec son environnement surtout pendant la saison froide.

- L'entrée du caravansérail était petite et derrière la porte, une pièce spécialement disposée empêchait l'air froid d'entrer directement à l'intérieur.

Certains caravansérails, comme le caravansérail de Sharaf sur la route reliant Sarakhs à Mashhad, datant de l'époque des Seljoukides, étaient pratiquement dotés de deux cours séparées, l'une réservée aux personnalités importantes, et l'autre destinée aux simples voyageurs.

2- Les caravansérails des plaines du plateau central

Les caravansérails sont beaucoup plus nombreux dans les plaines du plateau central de l'Iran. En effet, les caravansérails les plus grands, les plus beaux et les plus somptueux du pays se trouvent dans ces immenses plaines iraniennes. Dans ces caravansérails, on retrouve de nouveau le plan principal de ces édifices : une cour centrale entourée de deux ou de quatre portiques. Les pièces des voyageurs donnent toutes sur la cour centrale, tandis que les écuries sont aménagées derrière les chambres.

Les chambres qui entourent la cour centrale se trouvent sur une plate-forme, avec une terrasse large de près de deux mètres. Les chambres mesuraient souvent de 10 à 12 m². L'aération des chambres était assurée par la porte et parfois par de petites fenêtres. Selon Mohammad Karim Pirnia, les chambres disposaient rarement de portes et fermaient par des rideaux.[5] Les chambres les plus spacieuses et luxueuses se trouvaient derrière le portique principal ou aux quatre coins de la cour centrale. Certains caravansérails, comme le caravansérail de Sharaf sur la route reliant Sarakhs à Mashad, datant de l'époque des Seljoukides, étaient pratiquement dotés de deux cours séparées, l'une réservée aux personnalités importantes, et l'autre destinée aux simples voyageurs (Figure5).

Les caravansérails offraient parfois des services différents aux voyageurs. Le caravansérail de Mahyar (à 52 Km au sud d'Ispahan, datant de l'époque des Safavides) était équipé d'un moulin, d'une salle de prière, d'une boulangerie, d'une maison de thé et d'un petit commerce. Le caravansérail de Meybod (située près de

la ville de Meybod, sur une route reliant Yazd à Ispahan, datant de l'époque des Safavides) était également équipé d'un commerce et d'une citerne. Il y avait aussi un Tchâpârkhâneh (relais de poste) à côté de ce caravansérail. Le caravansérail d'Aliâbâd (sur la route reliant Rey à Qom, datant de l'époque des Qâdjârs) était doté d'un bain public.

Dans les plaines du plateau central de l'Iran, la sécurité des caravansérails était renforcée avec la fortification des murs extérieurs. De plus, des tours défensives étaient érigées aux quatre coins de l'édifice. La structure close du caravansérail le protégeait parfaitement des vents chauds, de son environnement désertique et des intempéries. Dans la cour centrale, les matériaux utilisés, dont la terre cuite, les briques et la pierre, fonctionnaient comme un réservoir de chaleur pendant la nuit.

Dans les caravansérails situés aux confins du " Kavir " (désert intérieur), comme le caravansérail d'Ardakân (dans la province de Yazd, datant de l'époque des Qâdjârs), le caravansérail de Zeyn al-Abedin (sur la route reliant Yazd à Kermân, datant de l'époque des Safavides) et le caravansérail de Jokâr (près de la ville de Tabas, dans la province de Yazd), existaient des tours en guise de soupirail (Bâdgîr) pour aérer l'intérieur du bâtiment pendant la saison chaude.

Il est à noter que les caravansérails n'étaient pas construits uniquement sur les routes, mais aussi à l'intérieur des villes pour loger les voyageurs et les marchands. Pour faciliter le commerce, les caravansérails urbains étaient souvent construits à proximité du bazar, ce qui donnait au caravansérail un aspect commercial. Dans les grandes villes, plusieurs caravansérails avaient été construits. Les caravansérails situés dans les villes, comme le Caravansérail de

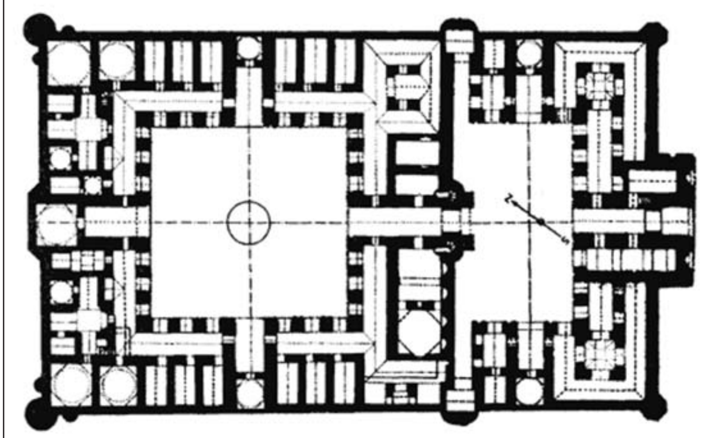


Figure 5: Plan du caravansérail Sharaf sur la route reliant Sarakhs à Mashad, datant de l'époque des Seljoukides. La cour du Nord est plus somptueuse que celle du Sud.



Figure 6: La cour centrale du caravansérail de Shâh 'Abbâs Ier à Ispahan. L'eau, l'humidité et la végétation sont des facteurs importants pour tempérer le climat dans les régions arides.

Mâdar-e Shâh (Mère du Roi) à Ispahan (Figures 6) ou le grand caravansérail de Shâh Abbâs à Kâchân étaient différents de forme et de fonction des caravansérails situés à l'extérieur des villes et sur les routes.

Les caravansérails routiers étaient dotés de fortifications pour défendre les voyageurs et les marchandises face aux assauts des bandits de grands chemins, d'où la structure isolée et close de ces édifices. Mais à l'intérieur des villes, où le souci de sécurité était moins important, le caravansérail faisait partie du tissu urbain et s'intégrait entièrement à son

Il est à noter que les caravansérails n'étaient pas construits uniquement sur les routes, mais aussi à l'intérieur des villes pour loger les voyageurs et les marchands.

entourage.

Par ailleurs, les caravansérails routiers s'étendaient souvent sur un vaste terrain, étant donné que la terre ne coûtait pas cher ou elle était parfois gratuitement offerte par l'Etat. Mais dans les villes, surtout dans les quartiers à proximité du bazar, la terre coûtait très cher, et les caravansérails étaient construits à plusieurs étages sur des terrains moins vastes. Par ailleurs, contrairement aux caravansérails routiers où une grande partie de l'édifice était consacré aux écuries pour loger les animaux, les caravansérails situés dans les villes étaient souvent dépourvus d'écuries ou ils disposaient d'un très petit espace pour garder les animaux.

Mais dans les villes, surtout dans les quartiers à proximité du bazar, la terre coûtait très cher, et les caravansérails étaient construits à plusieurs étages sur des terrains moins vastes.

Après l'apparition de l'automobile en Iran vers le début du XXe siècle et la démocratisation du voyage, les caravansérails ont perdu leur importance d'antan ; ils ont été abandonnés. Certains caravansérails routiers ont été confiés à la gendarmerie nationale. Certains autres sont devenus des écoles. Mais les caravansérails éloignés des lieux de concentration de population ont été complètement abandonnés et il n'en reste aujourd'hui que des ruines. A Ispahan, l'ancien caravansérail de la ville datant de l'époque de Shâh 'Abbâs Ier (Figures 13 & 14) a été conservé, il est en très bon état, et compte aujourd'hui pour l'un des meilleurs hôtels de la ville.

Tchâpârkhâneh (relais de poste)

A l'instar des caravansérails, l'histoire des Tchâpârkhâneh ou relais de poste routiers en Iran remonte à la période préislamique. Hérodote et Xénophon citent dans leurs ouvrages l'existence, sous les Achéménides, d'un système de poste royal doté de nombreux relais routiers, dans toutes les régions du vaste empire des Achéménides. Les avant-courriers transportaient les dépêches, les lettres et les décrets, etc. sur les routes. Arrivés aux relais de poste sur leur chemin, ils empruntaient les chevaux frais postés pour remplacer les chevaux



Tchâpârkhâneh (relais de poste), à l'époque qâdjâre

fatigués, et reprenaient aussitôt leur chemin. Les tchâpârs (avant-courriers) se remplaçaient les uns les autres, et le transport du courrier était ainsi assuré 24 heures sur 24. Xénophon attribue l'établissement de ce service de poste royal à Cyrus le Grand.

Les relais de poste routiers ont gardé leur importance sous les Arsacides et les Sassanides, mais aussi pendant la période islamique jusqu'à une époque récente, avant la modernisation des routes et l'apparition de l'automobile en Iran.

Tandis que les ruines de nombreux caravansérails ont été découvertes dans diverses régions, il en reste très peu des Tchâpârkhâneh. Selon Maxime Siroux, la disparition d'un grand nombre de relais de poste anciens s'explique par le fait qu'ils avaient été souvent construits avec des matériaux peu résistants comme la terre cuite ou le torchis, d'autant plus que dans de nombreux cas, les relais de poste routier était rattachés aux caravansérails et qu'il est difficile aujourd'hui de les distinguer dans les ruines qui en restent.[6] Cependant, un relais de poste ancien reste plus ou moins intact près du caravansérail de Meybod. L'édifice était fortifié, à l'instar de la plupart des caravansérails du plateau central iranien. Ce Tchâpârkhâneh a une cour centrale entourée d'écuries couvertes pour loger les animaux. Près de la porte d'entrée, il y avait plusieurs petites chambres pour loger les avant-courriers et parfois les voyageurs.

Après la modernisation du réseau routier et du système du poste national, les anciens relais de poste routiers sont tombés en désuétude, et la plupart d'entre eux ont disparu. ■



Caravansérail de Kermân à l'époque qâdjâre



Voiture de poste à l'époque qâdjâre

---

1. *Dictionnaire Dehkhoda*, Tchâpârkhaneh
2. Maxime Siroux, architecte et chercheur français, a longtemps étudié les caravansérails iraniens. Il a enseigné également à la faculté des Beaux Arts de l'Université de Téhéran
3. SIROUX, Maxime : *Les Caravansérails d'Iran*, traduit en persan par Issa Behnam, éd. De l'Organisation nationale de la protection du patrimoine, Téhéran, 1944, p. 179.
4. KLEISS, Wolfram & KIANI, Mohammad Youssef : *L'Inventaire des caravansérails d'Iran*, vol. 1, éd. de l'Organisation nationale de la protection du patrimoine, Téhéran, 1362 (1983), p. 11.
5. PIRNIA, Mohammad Karim : *Les discours au bureau de l'Organisation nationale de la protection du patrimoine*, Téhéran, 1365 (1986).
6. SIROUX, Maxime : *Les Caravansérails d'Iran*, traduit en persan par Issa Behnam, éd. De l'Organisation nationale de la protection du patrimoine, Téhéran, 1944, p. 201.

Les décorations de l'architecture safavide
Jolfâ d'Ispahan

Mohammad Karim MOTTAGHI
Traduit par
Babak ERSHADI

A l'époque des Safavides, Jolfâ était une cité rattachée à Ispahan; de nos jours, elle est un quartier de la ville, perdant progressivement son identité d'antan et ses précieuses particularités architecturales. Le quartier est surtout menacé de destruction par la mauvaise gestion urbaine, l'offre démesurée de permis de construire et l'absence de programmes appropriés pour protéger ou restaurer les monuments historiques. Jolfâ compte aujourd'hui quinze églises, une trentaine de maisons anciennes et plusieurs autres monuments historiques datant de la période safavide et qâdjâre, d'où la nécessité de la prise des mesures urgentes pour sauver ces objets du patrimoine historique et culturel de notre pays.

Les décorations de l'architecture de la "Nouvelle Jolfâ" d'Ispahan témoignent de l'art et du talent des anciens maîtres et artistes traditionnels, reflétant des aspects différents des croyances et des traditions de nos compatriotes arméniens (chrétiens de culte grégorien).

Une étude appliquée des décorations et des ornements architecturaux de Jolfâ (décorations en briques, en plâtre, en mosaïques, en bois et les peintures murales) permettra une meilleure connaissance de l'histoire de l'art et de l'architecture d'Ispahan de l'époque safavide, et la protection efficace de son identité culturelle et historique.

La "Nouvelle Jolfâ" d'Ispahan

Alors qu'Ispahan venait d'être choisie comme "capitale", une grande guerre éclata en 1587 (1013 de l'Hégire) entre l'empire ottoman et l'empire perse des Safavides.[1] Une grande partie de la population iranienne des régions situées à l'ouest de la mer Caspienne, dont un grand nombre d'Arméniens, durent quitter Chaldorân, Ararat et Jolfâ pour des raisons politiques et sociales, mais aussi en raison des tactiques de guerre de Shâh 'Abbâs Ier et de ses généraux. Les villes et les villages du Sud-Caucase et de l'Azerbaïdjan se dépeuplèrent, et les réfugiés s'installèrent dans les autres parties du pays.

L'historien Arakel divise en trois étapes l'exode forcé des Arméniens:

Etape I : chasser les étrangers,
Etape II : déporter les habitants de la plaine d'Ararat,
Etape III : déporter les habitants de la ville de Jolfâ, dès 1603, à l'époque où l'armée de Shâh 'Abbâs

I[er] avait encerclé la forteresse d'Erevân.[2] Un groupe de ces réfugiés arméniens arriva à Ispahan et s'installa sur la rive sud du Zâyanderoud. La cité des Arméniens fut nommée aussitôt la "Nouvelle Jolfâ", en souvenir de leur ville d'origine.

Les décorations architecturales de Jolfâ

Les styles et les motifs décoratifs de la "Nouvelle Jolfâ" à Ispahan font partie intégrante des styles et des traditions de l'architecture iranienne de la même période historique. De nombreux facteurs sont alors à l'origine des décorations architecturales de Jolfâ d'Ispahan: le patrimoine commun de différents groupes ethniques, l'histoire commune de l'architecture des régions situées à l'ouest de la mer Caspienne, la culture dominante de l'époque, la situation géographique, la religion et les croyances des habitants, ainsi que la situation sociale, économique et culturelle de l'Iran des Safavides. L'usage de la pierre dans les villes arméniennes et iraniennes - comme Erevan, Nakhjavân, Takab et Marâgheh - remonte à l'époque de l'empire sassanide.

A la période islamique, l'usage plus abondant de la terre cuite, de briques et de bois créa une grande évolution dans l'architecture iranienne. Nous pouvons comparer la technique, la forme et les motifs des décorations en briques, dans des anciens monuments de Jolfâ, avec les meilleurs exemples de l'école architecturale de Rey: des Seljoukides jusqu'à l'époque des Safavides, en passant par les Ilkhanides et les Timourides. Par ailleurs, Shâh 'Abbâs Ier encourageait la coopération de maîtres et d'artistes musulmans et chrétiens à Jolfâ d'Ispahan, pour que le tissu urbain de la cité des Arméniens bénéficie d'un échange de vue

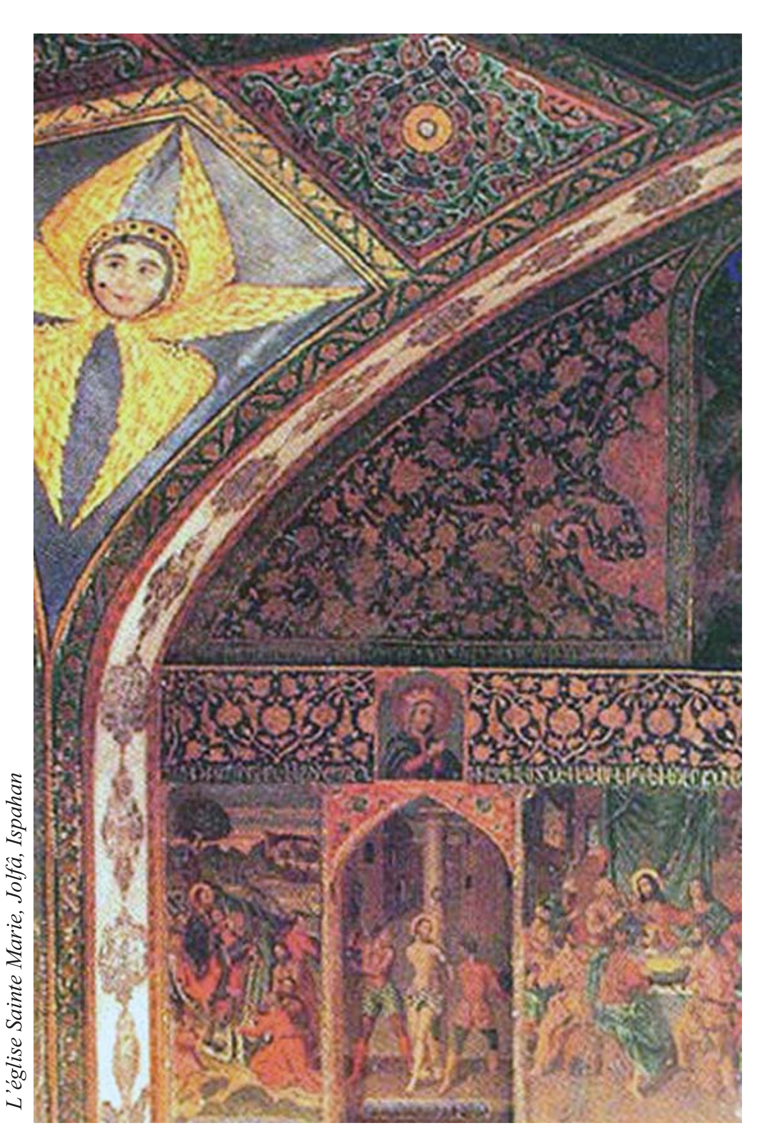


Eglise de Vank, Jolfâ, Ispahan

et de savoir-faire culturel et architectural enrichissant. Parmi les réfugiés arméniens de Jolfâ émergèrent plusieurs familles d'architectes et de maçons :

- Les familles d'architectes: *Khatchatouriân, Dâvidiân, Simoniân, Georgien, Gustanî, Vaskanî, Hârotoniân.*
- Les familles de maçons: *Avâkî, Elias, Gregor, Margus, Hartonî, Huakîm, Hakup Jân, Nazar, Sarkis.*[3]

Les différents quartiers de la cité Jolfâ d'Ispahan prirent forme au rythme de l'immigration des Arméniens. La cité se trouvait en dehors des remparts entourant Ispahan. La partie ancienne de la cité ("Ancienne Jolfâ") comprenait des


L'église Sainte Marie, Jolfâ, Ispahan

quartiers créés à l'époque de Shâh 'Abbâs Ier, et la "Nouvelle Jolfâ" comptait des quartiers plus récents datant de l'époque de Shâh 'Abbâs II. Le voyageur français Jean Chardin, qui avait visité Ispahan à l'époque de Shâh Soleymân, écrit dans son récit de voyage que la cité Jolfâ d'Ispahan comptait "*deux caravansérails, onze églises, deux écoles, deux bains publics, une place centrale et quelques 3500 maisons*".[4] Dans ces quartiers, les décorations en briques, en pierre, en bois, en plâtre, en miroir et en peinture diffèrent sensiblement, de par leurs formes et leurs thèmes, des autres monuments d'Ispahan datant de la même période.

Les décorations en briques

Les particularités physiques de la brique ont favorisé son usage abondant, par rapport à la pierre, dans l'architecture iranienne. Des vestiges des fours de briques ont été découverts à Suse et à Sialk, ce qui fait remonter l'usage de ce matériel de construction au IVe millénaire avant J.-C.[5] La malléabilité et l'harmonie avec la terre cuite, le torchis et le plâtre étaient autant de raisons pour l'usage de la brique, sur une très vaste échelle depuis l'époque des Seldjoukides jusqu'aux Safavides. En même temps, l'interdiction des images humaines et la difficulté d'application des motifs "eslîmî"[6] sur la brique a favorisé l'application des décorations géométriques - techniquement et esthétiquement plus conformes aux constructions en briques. Pendant cette période historique, les décorations géométriques ont connu un développement considérable dans l'architecture iranienne.

A Jolfâ d'Ispahan, la brique couvrait souvent la façade principale des bâtiments et jouait un rôle important dans la décoration de l'édifice, mais servait également à protéger les couches de torchis. La façade de brique contribuait ainsi à la protection du bâtiment.

Les peintures murales

Outre les motifs décoratifs en brique, les églises de Jolfâ sont largement décorées de peintures, notamment à la Cathédrale Vank (connue aussi sous le nom de Cathédrale Saint-Sauveur d'Ispahan) et à l'Eglise de Bethléem et à l'Eglise Minas. Contrairement à l'islam qui interdit la reproduction des images

humaines, les Arméniens grégoriens d'Ispahan ont utilisé la peinture pour reproduire sur les murs intérieurs et extérieurs de leurs églises les scènes différentes de la vie de Jésus-Christ.

Certaines peintures murales des églises de Jolfâ ont été appliquées sur des couches de plâtre, tandis que certaines autres ont été dessinées sur les toiles, placées plus tard sur les murs. Les peintres qui ont créé ces tableaux étaient souvent soutenus par des mécènes arméniens dont les plus célèbres furent probablement Khâjeh Petros et Khâjeh Odik.[7] Lorsque l'artiste était présent à Ispahan, il dessinait directement les tableaux sur des couches de plâtre à l'intérieur de l'église; sinon l'artiste dessinait son œuvre sur des toiles de tissu, qui étaient transportées à Ispahan une fois l'œuvre terminée. La plupart de ces œuvres sont des peintures à l'huile créées par des artistes des XVIIe et XVIIIe siècles. Dans les églises de Jolfâ d'Ispahan, il y a également plusieurs tableaux, œuvres de peintres inconnus iraniens ou étrangers; d'autant plus que la plupart des tableaux de Jolfâ ont été restaurés ou réparés par ces mêmes artistes inconnus.

Les peintures murales des églises s'inspirent largement des thèmes différents de l'Ancien et du Nouveau Testaments et des Evangiles, des scènes différentes de la vie de Jésus-Christ, ainsi que des thèmes relatifs à la vie des propriétaires des bâtiments et autres sujets profanes. Dans la Cathédrale Vank, "L'Œil sans sommeil" et les autres peintures murales montrent la scène de la crucifixion et les autres épisodes de la vie de Jésus-Christ, des apôtres et des anges (Michel et le Saint-Esprit). D'autres tableaux représentent la Vierge Marie et les scènes du paradis et de l'enfer. Les frises et les décorations en "eslîmî" indiquent cependant l'influence de la tradition décorative de l'architecture islamique dans les églises de Jolfâ d'Ispahan. Dans les anciennes maisons des familles aisées de Jolfâ, il y a aussi des peintures murales aux thèmes différents de ce que l'on trouve dans les églises. La plupart de ces œuvres sont caractérisées par l'influence de la peinture classique européenne, mais l'usage assez fréquent des éléments décoratifs tels que les motifs "eslîmî", les formes géométriques, etc., rappelle aussi des œuvres du célèbre peintre de l'époque des Safavides, Rézâ 'Abbâssî. La combinaison des techniques et des thèmes de la peinture iranienne, arménienne, espagnole et néerlandaise témoigne, en quelque sorte, des relations sociales, économiques et politiques établies sous les Safavides, entre Jolfâ d'Ispahan et le reste du monde.

Les frises et les décorations en "eslîmî" indiquent cependant l'influence de la tradition décorative de l'architecture islamique dans les églises de Jolfâ d'Ispahan.

Les décorations en plâtre

Les décorations en plâtre, dans la maison de "l'Horloger suisse"[8], datent de l'époque qâdjâre et celles de la maison de David constituent de bons exemples de ce type de décoration dans les maisons arméniennes de Jolfâ d'Ispahan. Les artistes qui ont créé ces œuvres se sont inspirés à la fois de l'art européen et des monuments historiques d'Ispahan. Les décorations en plâtre les plus remarquables de Jolfâ datent de l'époque safavide et se trouvent dans les maisons de David et de Sarkis.

La combinaison des techniques et des thèmes de la peinture iranienne, arménienne, espagnole et néerlandaise témoigne, en quelque sorte, des relations sociales, économiques et politiques établies sous les Safavides, entre Jolfâ d'Ispahan et le reste du monde.

Les décorations en pierre

L'Arménie est un pays montagneux où la pierre constituait le matériau principal de construction des églises et des monuments historiques, en raison de son abondance et de sa diversité. En effet, les Arméniens étaient d'excellents tailleurs de pierre et lorsqu'ils vinrent s'installer à

Jolfâ d'Ispahan, ils y ouvrirent leurs ateliers dans un quartier qui est devenu aussitôt celui des tailleurs de pierre venant de Jolfâ d'Arménie. Mais à Ispahan, les briques et les mosaïques constituaient les principaux matériaux de construction d'où l'usage modéré mais de grande qualité de la pierre dans les bâtiments construits par les architectes arméniens. Les décorations de pierre de la façade de la maison d'Abkar sont les meilleurs exemples de l'art des tailleurs de pierre des Arméniens de Jolfâ, qui cherchaient leur matière première dans les mines de pierre de Lashotor près de la ville.[9]

Les décorations de pierre de la façade de la maison d'Abkar sont les meilleurs exemples de l'art des tailleurs de pierre des Arméniens de Jolfâ, qui cherchaient leur matière première dans les mines de pierre de Lashotor près de la ville.

Les décorations en mosaïques

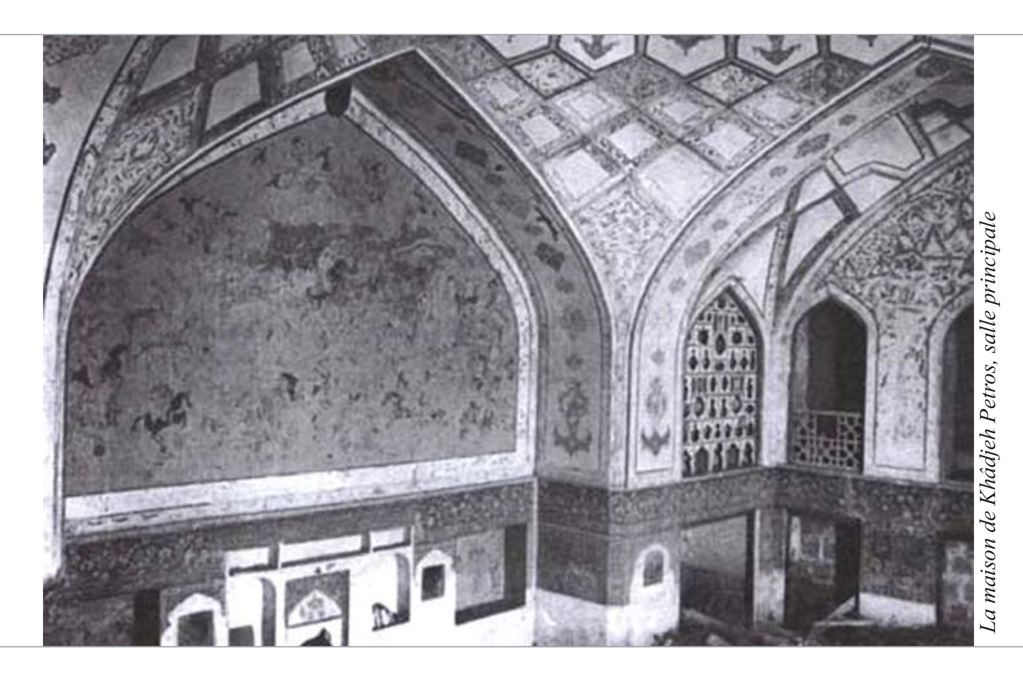
Il est évident que l'architecture de Jolfâ n'est pas restée totalement imperméable à l'influence de la perfection artistique et technique de l'architecture islamique, notamment les chefs-d'œuvre historiques et religieux d'Ispahan. Cependant, les architectes arméniens de Jolfâ ont préféré ne pas décorer les dômes et les façades de leurs églises par des mosaïques turquoise des grandes mosquées de l'époque des Safavide ou des Qâdjârs. Mais à l'intérieur de leurs monuments, surtout dans la Cathédrale Vank et l'église de Bethléem, on retrouve des décorations en mosaïques de toutes couleurs avec des motifs végétaux et animaux. Sur la façade de la Cathédrale Vank, de l'église de Bethléem et de presque toutes les autres églises de Jolfâ d'Ispahan, des mosaïques ont été utilisées, pour créer des formes géométriques, des croix et des frises entourant les épigraphes.

Les décorations en bois

A l'instar de l'ensemble des monuments d'Ispahan, le bois a été utilisé à Jolfâ pour construire les portes, les fenêtres, les balustrades, etc. Les portes et les fenêtres sont très finement travaillées. Là encore, les artistes arméniens de Jolfâ se sont inspirés à la fois de la culture arménienne et des traditions de l'architecture islamique d'Ispahan. Les colonnes de bois de la



La maison Soukiâs, iwân nord



La maison de Khâdjeh Petros, salle principale

maison de Sarkis, par exemple, reproduisent exactement la colonnade du palais de Hasht-Behesht.

Les décorations en brique, en plâtre, en pierre, en mosaïques en bois et les peintures murales des monuments et des églises de Jolfâ d'Ispahan sont des œuvres des architectes et des artisans chrétiens et musulmans de trois périodes historiques safavide, qâdjâre et pahlavie. Ces décorations tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de ces monuments reflètent une partie des croyances et des traditions des Arméniens qui vivent depuis des siècles dans la ville d'Ispahan. Par ailleurs, elles font partie du patrimoine collectif de toutes les ethnies iraniennes qui ont contribué à leur création. Malheureusement, ces objets du patrimoine historique, architectural et social sont menacés de destruction pour diverses raisons, notamment l'indifférence face à l'importance de la protection de ce patrimoine national et l'absence de la législation nécessaire pour protéger le patrimoine culturel et historique. Il faut donc de toute urgence pour sauver le patrimoine national, car l'avenir appartient aux peuples qui connaissent leur passé, le respectent et le protègent. ■

---

1. MOTAGHI, Mohammad Karîm, *Etude et restauration des décorations en briques des monuments safavides à Jolfâ d'Ispahan*, éd. de l'Université des Beaux Arts de Téhéran, 1375 (1996).
2. DERHOHANIAN, Harton, *L'Histoire de Jolfâ d'Ispahan*, en 2 vol., traduit en persan par Léon Mînâssiân & M. Moussavî Farîdînî, 1ère édition, éd. Zenderoud & Naghsh-é Khorshîd, 1379 (2000).
3. *Ibid*., vol. 1, Chapitre 6, p. 18.
4. CHARDIN, Jean, *Voyage en Perse*, traduit en persan par Hossein Arîzî, 1er édition, éd. Golhâ, 1379 (2000), p. 160.
5. FARSHAD, Mahdî, *L'Histoire de l'ingénierie en Iran*, 2ème édition, éd. Bonyâd-e Neychâbour, 1362 (1983), pp. 29-34.
6. Eslîmî: arabesque particulièrement iranienne formée d'une tige enroulée sur elle-même en spirale et terminée par des feuilles fourchues qui en prolongent les évolutions.
7. Khâjeh Olik et Khâjeh Petros Valîjaniân étaient des grands commerçants arméniens qui ont soutenu financièrement la reconstruction et la décoration de la plupart des églises d'Ispahan. Voir : *L'Histoire de Jolfâ d'Ispahan*, vol I, pp. 88-95.
8. Rudolf Stadler, surnommé "l'Horloger suisse", est arrivé à Ispahan en 1632, sous le roi Shâh Safîeddîn, en compagnie de Tavernier. Voir: *Le Cimetière des Arméniens à Ispahan*, pp. 12-13.
9. MOTAGHI, Mohammad Karîm, *La Pierre dans l'architecture d'Ispahan sous les Safavides et les Qâdjârs*, in : *L'Acte des 3ème et 4ème Conférences internationales de Protection et de restauration*, 1372 (1993), pp. 195-208.

La ville de Rey et le mystère de la prison de Hâroun: le premier duplex au monde



La prison de Hâroun

Farzaneh POURMAZAHERI
Afsaneh POURMAZAHERI

"*Dans le monde entier, il n'y a que quatre lieux vraiment privilégiés qui sont Rey, Damas, Raqqa et Samarkand*", Hâroun al-Rashîd, ancien calife de Bagdad.

Les duplex demeurent aujourd'hui particulièrement prisés; les escaliers joignant les deux étages à l'intérieur donnant à l'intérieur un style particulier tout en contribuant au confort des habitants. Pourtant, on n'a guère imaginé d'où pourrait émerger l'idée d'une telle architecture originale, ni qui pourrait en être l'inventeur. Guère besoin d'aller très loin: le duplex fut inventé en Perse antique par les Sassanides, quatrième dynastie persane avant l'islam, qui se servirent de leur génie afin de construire de majestueux temples du feu zoroastres et des palais, que l'on peut notamment admirer à Rey.

Des sites historiques connus comme la prison de Hâroun est peut-être le fruit de la créativité et de la finesse d'esprit des Sassanides. Or, ce qu'il représentait à l'époque n'a aucun rapport avec son nom actuel. Selon certains historiens, certaines caractéristiques architecturales de ce bâtiment semblent correspondre

avec celles de l'époque sassanide. Dans un cours article consacré à cette prison, Mehdî Bâzârgân écrit: "*Ce monument isolé et abandonné est situé à quelques 9700 mètres à l'est de la tombe d'Abdol-'Azîm et à gauche de l'ancienne route de Khorâsân, au pied des montagnes Mesgar Abâd.*" Selon ses analyses, le monument n'était pas une prison, mais un temple zoroastrien; il semblerait cependant que le peuple le considérait comme étant la prison de Hâroun. En admettant cette hypothèse, les Sassanides auraient donc laissé une empreinte profonde dans l'histoire de Rey.

D'après le livre *L'Iran à l'Epoque Sassanide* écrit par Christian Seine, la dynastie sassanide fut la première des sept grandes dynasties de Perse. L'histoire de Rey doit une grande partie de sa gloire à l'héritage culturel et artistique de l'époque sassanide. Cette ville avait changé de nom sous l'influence de multiples souverains. A titre d'exemple, Soloukus la baptisa Europus ou bien les Arsacides la renommèrent Arsakia. Mais ce furent les sassanides qui lui redonnèrent son ancien nom, Rey. Il est à noter qu'à cette époque, l'art de la poterie atteint un niveau de perfection remarquable et la fabrication de précieux tissus en coton ou à base de poils d'animaux connu un grand succès. De plus, c'est à cette même époque que la religion zoroastrienne fut reconnue comme la religion officielle du pays. Ce fut donc sous cette dynastie que pour la première fois, la Perse posséda une religion officielle. Ils firent construire de nombreux temples du feu (*âtashkadeh*) à Rey ainsi que dans d'autres villes. Les temples du feu avaient une telle importance qu'ils choisirent d'y faire figurer ce motif sur leurs pièces de monnaie. Après la défaite des Sassanides contre les Arabes durant la bataille de Nahâvand, cette grande dynastie perdit sa splendeur et la langue pahlavie, qui était la langue scientifique et littéraire de la Perse, allait peu à peu disparaître durant les deux siècles de domination omeyyade et abbaside.

Quant à la prison de Hâroun à Rey, il semble donc qu'elle fut à l'origine un temple zoroastrien et son architecture globale et plus particulièrement intérieure semble valider cette théorie. D'après des recherches archéologiques, il est peu probable que le bâtiment ait été construit pour servir de prison: ainsi, la complexité et la finesse technique, les décorations en brique du deuxième étage et l'usage d'un plan de quatre-arches dans la construction de l'édifice semblent confirmer l'idée qu'il était un lieu de recréation pour les gouvernants de l'époque. Datant d'environ 1100 ans, le bâtiment est en forme de cube rectangulaire dont les murs assez épais et forts sont construits en pierres volcaniques et sombres de tailles variées, et en mortier de plâtre. Sa hauteur est de 9 mètres et il s'étend sur une largeur de 16,5 mètres. Une lucarne située au-dessus de l'un des côtés et une petite entrée en dessous sont les seules ouvertures vers l'extérieur. Il comporte deux étages abritant chacun quatre chambres. L'ensemble des quatre balcons cruciformes permet la communication entre le premier et le deuxième étage, c'est pourquoi les architectes le considèrent comme le premier duplex au monde. Mais encore faut-il se demander pourquoi certains textes historiques l'évoquent sous le nom de "la prison de Hâroun"; qui était cet homme et quel rôle a-t-il joué dans l'histoire de Rey.

Certains chercheurs ont d'abord cru que dû à la distance entre ce bâtiment et

La complexité et la finesse technique, les décorations en brique du deuxième étage et l'usage d'un plan de quatre-arches dans la construction de l'édifice semblent confirmer l'idée qu'il était un lieu de recréation pour les gouvernants de l'époque.

L'ensemble des quatre balcons cruciformes permet la communication entre le premier et le deuxième étage, c'est pourquoi les architectes le considèrent comme le premier duplex au monde.



La prison de Hâroun

Le nom de "Hâroun", fait référence au cinquième calife abbaside plus connu sous le nom de "Hâroun al-Rashîd". Son père, Mohammad Mehdî, gouverna Rey durant un certain temps et rebaptisa la ville "Mohammadyeh".

le gouvernement central et sa structure quasi fermée, il avait servi de prison durant un certain temps. Néanmoins, selon certains documents historiques plus récents, il semblerait que des rois et des gouvernants s'y retrouvaient pour se divertir ainsi que pour aller à la chase.

En ce qui concerne le nom de "Hâroun", il fait référence au cinquième calife abbaside plus connu sous le nom de "Hâroun al-Rashîd". Son père, Mohammad Mehdî, gouverna Rey durant un certain temps et rebaptisa la ville "Mohammadyeh". Une partie de la nouvelle Rey d'après l'islam fut reconstruite sous son ordre. En l'an 146 de l'hégire (766 de l'ère chrétienne) naquit son fils aîné Mousâ Hâdî et deux ans plus tard naquit à Rey le fils cadet de Mehdî, Hâroun al-Rashîd, qui devint calife à l'âge de 22 ans. Ce dernier était très attaché à son lieu de naissance et en parlait toujours avec respect et enthousiasme. Selon lui, la ville de Rey comptait parmi les quatre villes les plus extraordinaires du monde de par sa fraîcheur, sa beauté et sa verdure - les trois autres villes étant Damas, Raqqa et Samarkand. Durant son califat, Hâroun al-Rashîd se rendit plusieurs fois à Rey et y rassembla une fois ses fils durant 4 mois. Peu de temps après, il désigna Abdullâh Ibn-e Mâlek Khazâ'î comme gouvernant de Rey, de Damâvand, de Tabarestân et de Hamedân, avant de rentrer à Bagdad. Entre temps, il résida durant une certaine période à Raqqa en Syrie. Il effectua sa dernière visite à Rey vers la fin de VIIIe siècle, pour partir

ensuite dans le Khorâsân. Il mourut à Tous en l'an 193 de l'hégire (809). En l'absence de Hâroun al-Rashîd, Rey perdit de son importance et son influence. C'est ainsi que d'après certaines suppositions, le bâtiment fut par la suite utilisé comme une prison. Le récit d'historiens de cette époque semble en confirmer la réalité, tandis que les archéologues actuels n'en ont aucune preuve.

De nos jours, tout le monde se souvient de Hâroun en tant que héros des histoires des *Mille et une Nuits* sous le titre de "Hâroun, le calife de Bagdad". Etant donné qu'il tâchait de se présenter comme le successeur des rois Sassanides et qu'il affectionnait beaucoup le luxe de sa cour, il ordonna aux marchands d'importer des récipients en céramique de la Chine à Bagdad. D'après certains historiens, il demanda même à plusieurs potiers chinois de venir à Bagdad et il leur fit construire des ateliers dont les ruines ont été découvertes à Samarra.

Certaines sources concernant les monuments historiques attribuent la construction de ce monument à la dynastie Bouïde tandis que d'autres affirment qu'elle n'a procédé qu'à sa restauration. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, peu de gens connaissent l'existence de ce bâtiment historique et même les habitants de la ville de Rey s'étonnent en entendant le nom d'un tel endroit. Pour avoir un premier aperçu de cette étrange construction, il faut parcourir un chemin non asphalté sur environ un kilomètre et demi. Elle est située à une douzaine de kilomètres de la route de Khavarân, dans la direction de Téhéran-Mashad et au pied des montagnes de Mesgar Abâd. Le passage du temps semble l'avoir confiné dans l'oubli cependant, l'Organisation du Patrimoine Culturel avait, pendant une courte période, pris en charge la restauration du monument qui est restée jusqu'à présent inachevée. Bien que seule une usine du ciment se trouve en face du bâtiment et que l'endroit demeure très isolé, il possède toujours un grand attrait. Grâce aux petits grenadiers à quelques pas de l'édifice, un air délicat de vie souffle tout autour, circulant au travers des petites grenades rougeâtres suspendues aux branches, jusqu'aux pierres grossières couvrant le corps emprisonné du monument. ■

De nos jours, tout le monde se souvient de Hâroun en tant que héros des histoires des Mille et une Nuits sous le titre de "Hâroun, le calife de Bagdad".



La prison de Hâroun

Le réchauffement climatique et ses enjeux

Hoda SADOUGH

Au cours des dernières décennies, les catastrophes écologiques dues à l'accroissement sans précédent du volume des rejets atmosphériques de l'ensemble des pays du globe se sont comptées par dizaines. Les medias évoquent également de plus en plus souvent des questions liées à l'environnement, la pollution et l'écologie, dans le but de sensibiliser le public et par conséquent inciter les dirigeants à prendre de nouvelles initiatives. Si la conscience que l'on a de ces périls semble avoir progressé, beaucoup d'entre nous n'en continuent pas moins de vivre sans penser à l'avenir et avec la conviction que ce qui est détruit pourra toujours être réparé.

Ce dont tout le monde a désormais entendu parler, ce sont les émissions de gaz à effet de serre: dioxyde de carbone, méthane, oxydes nitreux, ozone, CFC (chloro-flioro-carbone)… répandus dans l'atmosphère.

On estime que depuis dix-huit mille ans (date de la dernière ère glacière) et jusqu'au milieu du siècle dernier, la quantité de gaz à effet de serre est restée constante dans l'atmosphère; en particulier le dioxyde de carbone n'a jamais dépassé 280 ppm (parties par million) en volume (soit 0/0028%).

Dès 1896, des spécialistes et observateurs écologiques ont fait part de leurs inquiétudes concernant les taux des émissions de gaz à effet de serre. Selon les mesures enregistrées à partir de 1957, depuis la première révolution industrielle, la concentration de CO2, le plus important gaz à effet de serre, a augmenté de manière très significative. En 2001, cette concentration atmosphérique a franchi le seuil de 370 ppm, soit 30% de plus que celui enregistré en 1750. Le niveau a atteint 379 ppm en 2005, ce qui excède largement les concentrations des 650 000 dernières années.

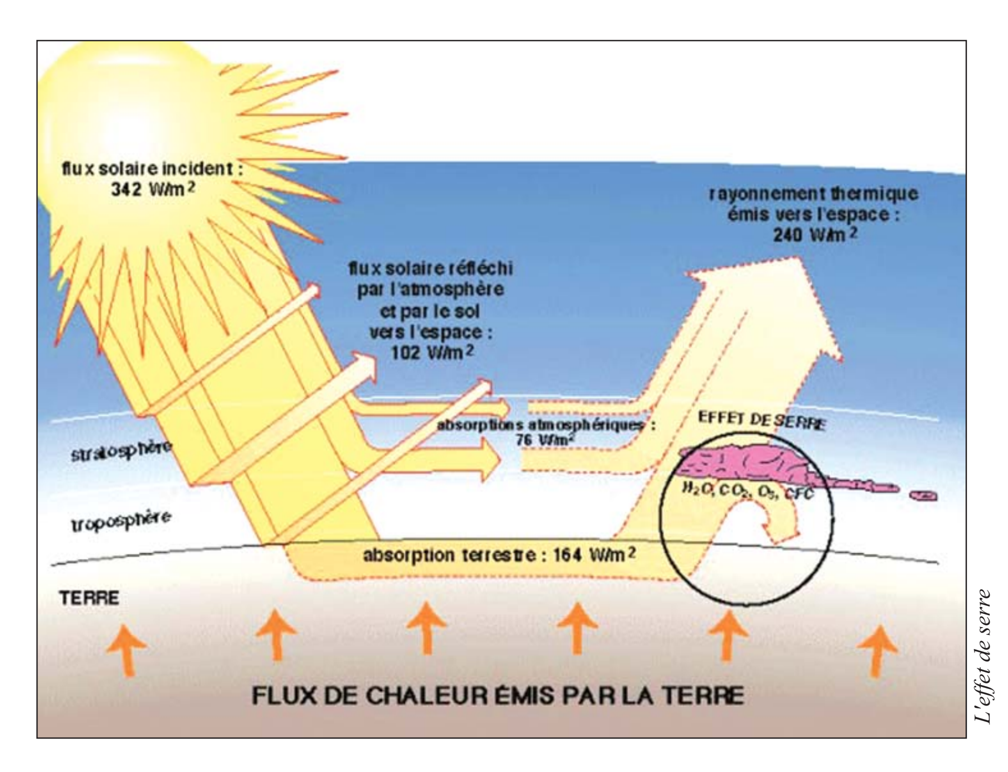
Qu'est-ce que l'effet de serre?

Notre atmosphère est une combinaison de différents gaz dont l'azote et l'oxygène constituent la quasi-totalité du volume.

Traversant l'épaisseur de l'atmosphère, les rayons solaires réchauffent constamment la surface de notre planète.

Une partie de l'énergie transmise est ensuite partiellement réfléchie sous forme de rayons thermiques. Pendant des millions d'années, nous avons été témoins de l'existence d'un équilibre satisfaisant grâce aux gaz naturels maintenant la température moyenne de la planète jusqu'à 16°C, température adaptée au maintien de la vie. Cependant, l'émission de ces gaz dans des proportions immesurables réduirait considérablement la transmission des rayons thermiques réfléchis par la terre, induisant inévitablement un réchauffement climatique. L'effet de ces gaz est relativement comparable aux espaces protégés par les constructions à parois translucides où l'on cultive des végétaux exotiques ou délicats. C'est la raison pour laquelle on a nommé ces gaz, "gaz à effet de serre".

La température planétaire moyenne est le résultat de l'échange thermique entre l'énergie solaire étant absorbée par la terre et l'énergie infrarouge réfléchie par cette dernière, dont la majorité reste emprisonnée dans les gaz à effet de serre et dont une petite partie



L'effet de serre

La température planétaire moyenne est le résultat de l'échange thermique entre l'énergie solaire étant absorbée par la terre et l'énergie infrarouge réfléchie par cette dernière, dont la majorité reste emprisonnée dans les gaz à effet de serre et dont une petite partie s'échappe dans l'atmosphère.

s'échappe dans l'atmosphère.

Quelles sont les conséquences du réchauffement climatique?

Cherchant à évaluer l'impact possible de l'augmentation de la concentration du CO2 et autres gaz à effet de serre dans l'atmosphère, le Groupe Intergouvernemental d'experts pour l'Etude du Changement climatique (GIEC), organe créé par l'Organisation Météorologique Mondiale (OMM) et le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE), conclut dans son rapport de 1995 que dans l'ensemble, les données actuelles donnent à penser que l'activité humaine exerce une influence indéniable sur le climat mondial. Dans une de ses hypothèses, le GIEC projette une augmentation de la température moyenne mondiale de 2°C, dans un intervalle allant de 1°C à 3,5°C d'ici à 2100, soit le réchauffement le plus important des 10 000 dernières années.

"*Le niveau moyen des mers devrait s'élever de 15 à 50 centimètres, dans un intervalle allant de 15 à 95 centimètres, d'ici à 2100. Une élévation de 50 cm du niveau de la mer entraînerait le déplacement de millions de personnes vivant dans les deltas de très faible altitude et plusieurs petits Etats insulaires pourraient disparaître complètement. Cette élévation serait d'autant plus catastrophique pour la Malaisie qui est à un niveau inférieur par rapport à sa mer avoisinante.*"

Dans un monde plus chaud, on constaterait une production agricole plus importante dans les hautes latitudes des hémisphères Nord et Sud, mais une réduction de la production dans les zones tropicales et subtropicales où il y a déjà un déficit vivrier. La composition spécifique des forêts et autres écosystèmes terrestres risque de changer, et certains types de forêts pourraient entièrement disparaître. Bien que la productivité des



Les conséquences du réchauffement climatique à Alcora en Espagne

forêts puisse augmenter, la biomasse des forêts sur pied pourrait stagner, en raison des poussées plus fréquentes et plus étendues de mauvaises herbes détruisant la flore et d'une augmentation de la fréquence et de l'intensité des incendies.

Le changement climatique pourrait influencer l'état des lacs, des cours d'eau et des zones humides par une modification des températures de l'eau, des débits et des niveaux d'eau. L'augmentation de variabilité du débit de l'eau pourrait entraîner d'importantes inondations, une réduction de la qualité de l'eau et de la productivité biologique, mais aussi de la diversité des composants des écosystèmes.

Une hausse de température affectera également de nombreux paramètres atmosphériques comme les précipitations et la vitesse du vent, ainsi que les événements météorologiques tels que les tempêtes, les fortes pluies, les cyclones mais aussi les sécheresses.

Outre ces effets, le changement climatique pourra avoir des effets directs et indirects sur la santé. Les modifications de la production agricole et vivrière pourraient avoir des conséquences sur l'état nutritionnel et sur la distribution des maladies à vecteur. L'expansion des zones chaudes pourrait contribuer à l'expansion des moustiques et autres insectes, ce qui élargirait à son tour les zones de développement des maladies à vecteur.

L'expansion des zones chaudes pourrait contribuer à l'expansion des moustiques et autres insectes, ce qui élargirait à son tour les zones de développement des maladies à vecteur.

Aujourd'hui, nous savons que l'augmentation des températures ne serait pas identique sur l'ensemble de la surface du globe. Les modèles font état d'un réchauffement beaucoup plus marqué aux latitudes élevées qu'en zone intertropicale. Ainsi, les zones polaires jouent un rôle important dans la dynamique qui détermine l'environnement mondial et sont un bon indicateur des changements climatiques. Une hausse de température mondiale pourrait entraîner la fonte des calottes glaciaires polaires, des plates-formes glaciaires, le recul des glaces de mer et enfin l'élévation du niveau de la mer.

D'autre part, le dégel du permagel pourrait provoquer une augmentation des

émissions de gaz à effet de serre comme le méthane et le dioxyde de carbone. Cela s'explique par le fait que les régions polaires servent de récepteur aux polluants organiques persistants, aux métaux lourds et à la radioactivité. Désormais, même les milieux polaires sont pollués. Ils sont en outre exposés à de forts rayonnements ultraviolets et leurs calottes glaciaires sont en train de fondre sous l'effet du réchauffement de la planète.

Quelles sont les initiatives prises jusqu'à présent pour lutter contre le phénomène du réchauffement?

1- Les instruments contraignants

Dès le début du XXe siècle, certains traités internationaux concernant l'environnement ont été adoptés. On peut tout d'abord évoquer les accords qui portent sur une question unique et ont donc un caractère essentiellement sectoriel. La seconde génération d'accords comporte une conception globale et donc complète la première. Parmi les différents traités ayant été adoptés au cours des dernières années, le "Protocole de Kyoto", adopté le 11 décembre 1997, se distingue par son importance. Il vise principalement à réduire les émissions globales de gaz à effet de serre d'au moins 5% par rapport au niveau de 1990 de 2008 à 2012. Selon le rapport de l'UNFCCC (United Nation Framework Convention on Climate Change), cet objectif est à atteindre à travers des réductions de 8% dans l'Union Européenne, 6% au Canada, 7% au Etats-Unis, 8% en Australie et 6% en Hongrie, au Japon et en Pologne. Face au caractère contraignant de ces objectifs, l'accord contient une certaine flexibilité concernant la manière dont chaque pays atteint ses objectifs. Les pays signataires peuvent par exemple partiellement augmenter leurs émissions en augmentant les puits et les forêts qui absorbent du dioxyde de carbone de l'atmosphère. Ceci peut se réaliser sur leur propre territoire ou dans d'autres pays. Ils peuvent également financer des projets à l'étranger visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre.

L'atteinte des objectifs du protocole comporte néanmoins certaines difficultés. Il doit être à la fois efficace - en ce sens qu'il doit lutter contre un problème à l'échelle mondiale - mais être également politiquement acceptable. Cependant, plusieurs pays développés tels que les Etats-Unis et l'Australie s'y opposent et refusent de le ratifier. Les Etats-Unis justifient leur divergence par le fait que leur industrie consomme plus d'énergie que celle de la majorité des signataires. Ils préfèrent investir donc dans les nouvelles technologies et refusent tous accords multilatéraux contraignants car aucune obligation ne pèse sur les pays en voie de développement, notamment la Chine et l'Inde.

Il faut toutefois noter que malgré ses imperfections, ce protocole demeure l'instrument unique et incontournable de la lutte globale contre les bouleversements climatiques.

2- Les instruments non contraignants

Les instruments non contraignants jouent un rôle majeur dans l'évolution des attitudes et perceptions de l'ensemble de la population. Ils favorisent la sensibilisation, la discussion ainsi que de nouvelles réflexions sur les relations entre les êtres humains et le milieu naturel, et ce sans impliquer d'engagement à prendre ni d'obligation juridique à respecter. Dans ce domaine, on peut notamment évoquer le protocole de Montréal signé le 16 septembre 1987 qui utilise des combinaisons de procédures formelles et informelles, de mesures "dures" et

Désormais, même les milieux polaires sont pollués. Ils sont en outre exposés à de forts rayonnements ultraviolets et leurs calottes glaciaires sont en train de fondre sous l'effet du réchauffement de la planète.

Il faut toutefois noter que malgré ses imperfections, le protocole de Kyoto demeure l'instrument unique et incontournable de la lutte globale contre les bouleversements climatiques.



La fonte progressive des glaces au pôle Nord

"douces" dans le but d'éliminer progressivement les émissions mondiales de substances détruisant la couche d'ozone.

3- Les instruments économiques

Les instruments économiques mettent l'accent sur les incitations économiques en tant que moyen de freiner la croissance du volume de la production et de la consommation mondiale. Plusieurs initiatives d'envergure internationale ont été adoptées dans ce domaine. Ce système permet de faire en sorte que les mesures de réduction de la pollution soient appliquées là où la réduction est la plus rentable. Une entreprise qui réduit ses émissions en deçà du niveau requis par la loi peut recevoir des crédits d'émissions qu'elle utilise là où ses émissions sont plus élevées. Les entreprises peuvent échanger ces droits entre les différentes sources d'émissions au sein de l'entreprise pour autant que le total des émissions demeure en deçà d'une limite précise, mais également avec d'autres entreprises. Le même système pourrait en principe être appliqué à l'échelle internationale, par un échange de droits entre pays. C'est dans cette optique que le protocole de Kyoto permet d'élaborer un système d'allocations nationales pour les émissions de gaz à effet de serre qui pourraient être distribuées selon un système d'échanges de droits.

Le protocole de Kyoto permet d'élaborer un système d'allocations nationales pour les émissions de gaz à effet de serre qui pourraient être distribuées selon un système d'échanges de droits.

La taxe de carbone, l'une des dispositions les plus polémiques, n'a pu faire l'objet d'un accord international jusqu'à présent. Elle consiste en général à taxer les produits de consommation en fonction de leurs émissions de CO2. En théorie elle s'applique à tous les biens de consommation: énergie, produits agricoles, électroménager.

Il s'agit d'inciter les industriels, les citoyens et les collectivités à consommer moins d'énergie et à recourir à des procédés plus propres comme l'énergie solaire. Bien que l'Allemagne, la Suède, l'Angleterre et le Danemark aient déjà adopté la taxe de carbone, elle est loin de faire l'unanimité.

4- Industrie et nouvelles technologies

Des efforts importants ont été faits pour encourager les industries à adopter des méthodes de production moins polluantes, et des avancées non négligeables ont été réalisées dans un certains nombre de pays, en Chine notamment.

Désormais, l'opinion publique exige de plus en plus que l'on fabrique des produits réutilisables, recyclables ou éliminables dans de meilleures conditions. Plusieurs pays industrialisés sont en train d'adopter des réglementations à cet effet. Les fabricants doivent à présent trouver les moyens de fournir des données sur les effets de leurs produits tout au long de leur cycle de vie. Dans ce sens, la technique de l' "évaluation du cycle de vie" (ECV) a été mise au point. Il s'agit d'un processus d'évaluation des effets qu'un produit a sur l'environnement pendant toute sa vie. Il existe même un manuel qui permet d'aider les fabricants à le mettre en œuvre.

5- Participation de la population

La participation de la population à la prise de décision constitue un élément important dans la protection et gestion des ressources naturelles et de l'environnement, en ce sens qu'une plus grande responsabilisation est au fondement même de la notion de développement durable. L'influence des ONG est largement significative dans ce domaine. Les membres de ces groupes constituent une des meilleures sources de connaissance sur les causes de nombreux problèmes écologiques et les moyens d'y remédier. Le public pourrait ainsi exploiter et mobiliser ces connaissances, qualifications et ressources et ainsi accroître l'efficacité des initiatives des pouvoirs publics. L'accès du public à l'information sur l'environnement s'est amélioré car les gouvernements sont devenus plus ouverts et représentatifs. Les ONG sont désormais des partenaires centraux aux niveaux local, national et régional. Elles jouent une multitude de rôles touchant notamment l'éducation sur l'environnement et la sensibilisation du public. En outre, les ONG ont considérablement aidé à la mise en œuvre des programmes et des plans d'action sur l'environnement. Elles jouent également un rôle capital en matière de plaidoyer au travers des campagnes qu'elles organisent. Dans plusieurs pays, des institutions ont sondé le public dans le cadre d'enquêtes portant sur des questions concrètes touchant à la dégradation de l'environnement et sur les mesures possibles pour y remédier. Dans certaines régions, la population et les pouvoirs publics sont très sensibles à ces questions. On peut citer à cet égard la convention de la CCE (ONU) sur l'accès à l'information sur l'environnement et la participation du public à la prise de décision environnementale.

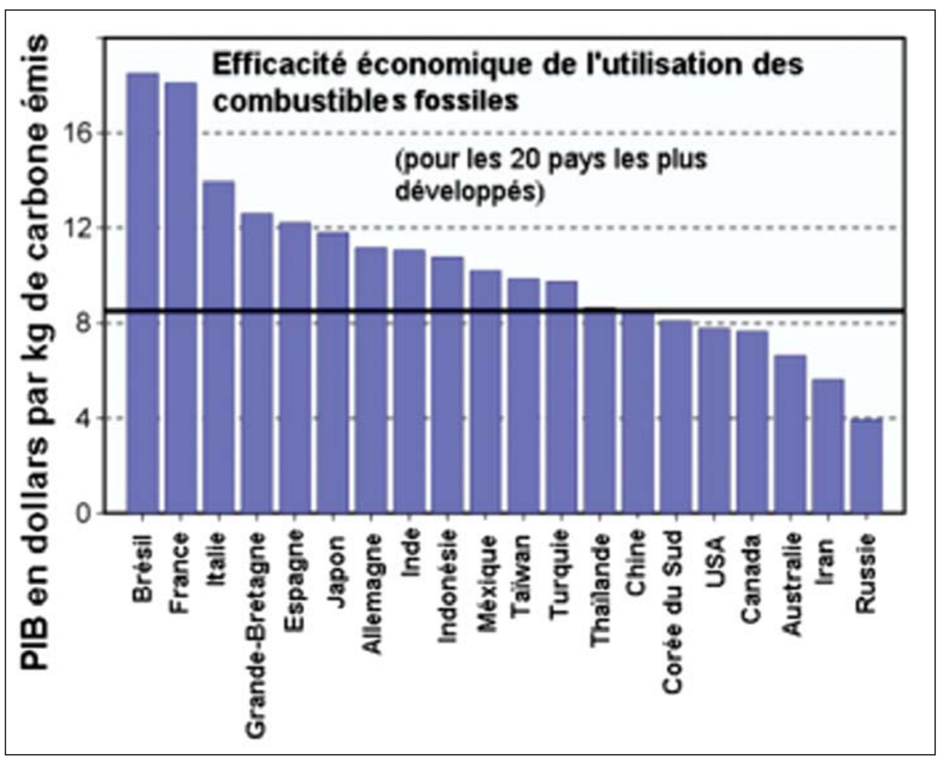
Les ONG sont désormais des partenaires centraux aux niveaux local, national et régional. Elles jouent une multitude de rôles touchant notamment l'éducation sur l'environnement et la sensibilisation du public.

La participation de la population à la prise de décision constitue un élément important dans la protection et gestion des ressources naturelles et de l'environnement, en ce sens qu'une plus grande responsabilisation est au fondement même de la notion de développement durable.

6- L'éducation dans le domaine de l'environnement

L'intégration des concepts environnementaux dans les programmes éducatifs, de l'école primaire à l'université, joue un rôle important dans la diffusion des informations sur l'environnement et la sensibilisation du public. Par ailleurs, cette stratégie appliquée au niveau national pourrait être complétée par une

L'intégration des concepts environnementaux dans les programmes éducatifs, de l'école primaire à l'université, joue un rôle important dans la diffusion des informations sur l'environnement et la sensibilisation du public.



collaboration avec les médias, les milieux du spectacle et la publicité pour stimuler le débat public sur l'environnement. Les premiers programmes mis en place dans plusieurs pays comprennent notamment des campagnes d'éducation sur les économies de ressources naturelles et la réduction des déchets, ainsi que les campagnes de publicité visant à promouvoir le recyclage et la consommation de produits non polluants. Les ONG ont joué un rôle essentiel dans la production de documents imprimés et audiovisuels pour l'enseignement non formel des problèmes de l'environnement dans les écoles et autres établissements éducatifs.

En résumé, les problèmes environnementaux mondiaux exigent un renforcement des structures mondiales de coordination visant à protéger le patrimoine commun de l'humanité et à assurer la pérennité de la planète. Les solutions des problèmes impliquent l'engagement de toutes les parties prenantes -individus, ONG, industries, collectivités locales, gouvernements nationaux et organisations internationales.

Le développement durable propose de concilier développement et souci de l'environnement, croissance économique et préservation des écosystèmes, en introduisant une nouvelle conception de l'industrie souvent opposée à l'écologie.

Vers le développement durable

Le concept de développement durable fait référence à un autre type de développement économique que celui qui domine aujourd'hui dont les racines remontent aux années 1960. Il propose de concilier développement et souci de l'environnement, croissance économique et préservation des écosystèmes, en introduisant une nouvelle conception de l'industrie souvent opposée à l'écologie et connue comme synonyme de dégradation (de la nature, des écosystèmes) dans l'esprit de nombreux écologistes. Cette vision est étroitement liée au fonctionnement des sociétés industrielles et productivistes, où l'on épuise les ressources d'un côté pour

accumuler les déchets de l'autre. Le rejet des déchets industriels dans la mer dégrade les zones côtières et détruit des écosystèmes tels que les zones humides, les mangroves et les récifs coralliens. La production de déchets toxiques et chimiques industriels a également une incidence sur la santé ainsi que l'état sanitaire des enfants, qui sont les plus vulnérables. Ce système consumériste implique donc une dégradation sans retour. Aux antipodes de ce modèle existent des systèmes vivants et les écosystèmes ayant un mécanisme quasi cyclique. Le développement durable introduit alors le terme de " l'écologie industrielle". L'idée de base de l'écologie industrielle serait que les sociétés industrielles fonctionnent autant que possible de manière cyclique, à l'image de la nature. Cela pourrait par exemple se réaliser en utilisant les déchets d'une industrie comme ressources pour une autre industrie. Il n'est pas question de freiner la croissance mais d'arrêter le flux de production de matières, qui se traduit par une progression exponentielle du volume des déchets.

La lutte contre la pollution en Iran

Durant ces dernières années, la lutte contre la pollution atmosphérique a été la préoccupation constante de certains pays. En Iran, l'ancienne ministre chargée de l'environnement, Massoumeh Ebtekar, s'est engagée activement dans la ratification et la mise en place progressive de mesures cohérentes afin de réglementer et de mettre en place un système de prévention concernant l'ensemble des aspects de la pollution. Dans ce sens, on peut notamment citer:

-La suppression du plomb dans l'essence, ramenant à un niveau proche de zéro les émissions de plomb par les véhicules depuis 2002.

-L'élimination progressive des chlorofluorocarbures et hydro chlorofluorocarbures (CFC et HCFC) dans les secteurs de la climatisation et de la réfrigération, et l'investissement dans la fabrication d'équipements adéquats depuis 1991. Ceci a induit une réduction du fréon de près de 95% dans les réfrigérateurs et 71% dans les éponges chimiques.

- L'introduction du gaz naturel comprimé (GNC) comme combustible automobile. D' après les derniers chiffres publiés par le SEI (State of Environnement of Iran), 15 000 véhicules sont passés au GNC à Téhéran et 37 000 dans l'ensemble du pays. Selon les statistiques concernant la qualité de l'air dans les provinces de l'Iran, la qualité de l'air se serait sensiblement améliorée. Désormais, près de 71 centres d'approvisionnement en GNC sont mis à la disposition des conducteurs dans 19 provinces d'Iran. Outre son caractère moins nocif pour l'environnement, un des avantages de ce carburant est également son prix qui est de deux à trois fois moindre que celui de l'essence. D'autre part, il ne dégage presque pas de particules.

- Remplacement des vieilles et polluantes Peykans (voitures nationales d'Iran depuis 1967) dû à leur non-conformité aux normes environnementales depuis 2003. ■

Près de 71 centres d'approvisionnement en GNC sont mis à la disposition des conducteurs dans 19 provinces d'Iran. Outre son caractère moins nocif pour l'environnement, un des avantages de ce carburant est également son prix qui est de deux à trois fois moindre que celui de l'essence.

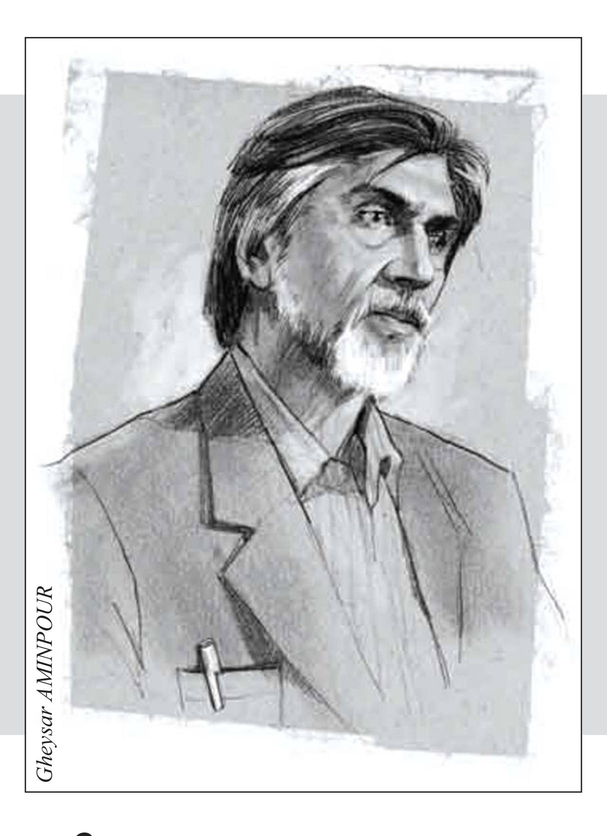
Références

1. Rapport du PNUE sur l'environnement, *L'avenir de l'environnement mondial*, PNUE, 2000.
2. N.Hulot, R. Barbault et D. Bourg, Pour que la terre reste humaine, 1999.
3. (دومین گزارش وضعیت محیط زیست ایران،۱۳۸۴) *State of the environment* , Iran, 2005.

La grammaire de l'amour

"*Les plus désespérés sont les chants les plus beaux*" Alfred de Musset

Rouhollah HOSSEINI
Université de Téhéran


Gheysar AMINPOUR

Le train part
Tu pars avec
Tout l'arrêt part avec
Comme je suis naïf
De t'attendre encore
Depuis des années
Debout
A côté de ce train parti
De m'appuyer encore
Aux grilles de cet arrêt parti !

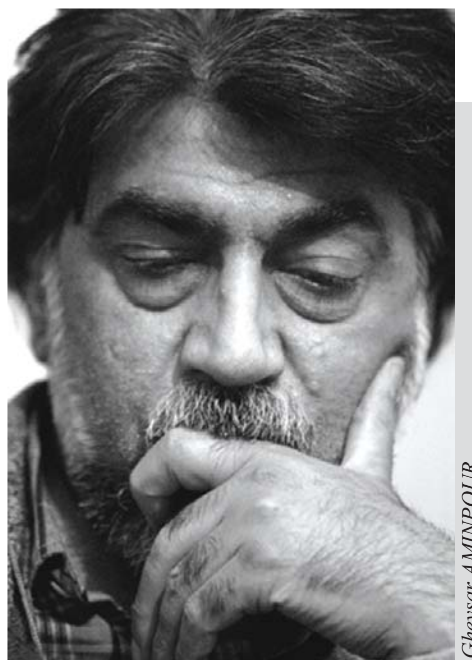
Comme de coutume, toi, tu pars, et moi, je reste, comme de coutume, les yeux fixés sur un chemin, qui, je le sais, ne verra plus ton retour. Je reste seul avec la pluie, le vent et des nuits qui s'allongent entre deux éternités ; entre deux étreintes, deux lectures de *La grammaire de l'amour*. C'est le soir. Il pleut sur la ville, trempée, silencieuse et lasse. " La pluie, derrière les vitres, ressemble à mon enfance. J'ai envie de pleurer… " Tes " Chants pluvieux " éclairent comme un météore la nuit de mon triste esprit : " La pluie printanière fut la feuille de ton message… la moindre goutte raconta à son propos un récit merveilleux s'exhalant de ta bouche… " Et il pleut dans mon cœur (…), déchiré par les ravages du vent automnal et du silence, qui régnait déjà (t'en souviens-tu ?) dans la bibliothèque, et qu'avait brisé " le tumulte de nos regards ". C'était notre miracle, tu disais fièrement : " Nous avons porté l'amour à l'école ". Là, tu pris la route, *Dans la ruelle du soleil*, vers les horizons lointains. C'était la Révolution et

l'enthousiasme de l'idéalisme. Puis éclata la guerre, pour laquelle tu as écrit un poème, jaillissant " du canon du fusil, avec des mots de cartouches ". Le sang faisait rage au creux des veines ; on se dévouait; "On se tenait debout, conquérant et fier, sans abri et sans foyer ". Enfiévré, tu désirais " tomber en martyre". Cependant, tu demeuras vivant pour pleurer la douleur d'un peuple qui avait mal " à la teinte de ses manches, à ses noms ", et même " à la couverture usée des actes de naissance ". La guerre avait fini, te délaissant, las, déçu et sceptique envers tout : et l'univers qui " vient des enfers et l'homme qui sort du néant et l'effort se dégageant du désespoir ". Tu regrettais alors tes enfances, où " la vie n'était pas encore une main pleine d'absurde " : " …la queue d'un cerf-volant laissée au vent ; j'étais seul avec mon enfance, insouciante ". L'époque de solides idéaux passée, l'on se trouva à l'orée " du doute et des peut-être ". Prenant conscience de l'absurdité de la guerre, tu chantas alors la paix. Mais le silence s'imposait bel et bien, la douleur déchirait ton cœur: " Notre chant d'amour se brisa dans la gorge ; le silence avait raison…". Le nihilisme te guettait alors : " Je n'aime plus rien ni personne. C'est à croire que ce monde n'aime point nous voir, toi et moi, un instant heureux et sans chagrin. Je voudrais alors corps et âme jouer au mort, pour que ce monde me laisse tranquille ". Au vrai, c'était jouer à l'indifférence, ce qui ne te convenait guère: " Est-il possible d'arrêter la vague? Est-il possible d'arrêter le vent ? " que tu criais. Toi qui nous as même enseigné " la grammaire de l'amour ". Car " la vie sans amour, disais-tu, quand bien même elle soit possible, ne sera que sueur quotidienne ". Ainsi tu consolidais, et nous t'en remercions, le dernier rempart qui nous restait, " à cette époque où tout le monde est étranger à soi-même ". Amoindri par la maladie, par la fatigue et par le chagrin, tu n'arrêtais pas de murmurer à nos oreilles qu'il fallait "respecter l'amour ". Et comme tu l'avais souhaité, finalement, ton cœur devint avec honneur, " une dalle d'amour " posée sur ta tombe. " Libre, tu es, de l'autre côté, derrière les barreaux ; en prison je suis, moi, de ce côté, derrière les barreaux".

Il fait nuit. Le chant de la pluie contre les vitres se fait plus doux. Je tiens *La grammaire de l'amour* à la main, debout près de la fenêtre. " On m'avait invité à un anniversaire, mais je ne sais pas pourquoi je suis aux funérailles ! " Sans toi… Hélas ! " Parfois, il se fait tard si tôt !..."

Sans toi, tout le monde est là condamné à la prison à vie
Les années, de l'hégire ou solaires, manquent toutes de soleil ■

Tu demeuras vivant pour pleurer la douleur d'un peuple qui avait mal " à la teinte de ses manches, à ses noms ", et même " à la couverture usée des actes de naissance".


Gheysar AMINPOUR

Simine Dâneshvâr

La première dame de la littérature persane moderne

Ghâssem TAGHVAYI POUR

Née à Chiraz en 1921 d'un père médecin et d'une mère peintre, Simine Dâneshvâr a passé une enfance gaie et heureuse, glanant ses lectures dans la riche bibliothèque de son père ou au travers des récits et des chansons folkloriques de sa grand-mère.

Son apprentissage précoce de la langue anglaise, des études primaires et secondaires dans les écoles des missionnaires anglais ainsi que ses nombreuses lectures personnelles lui permirent d'acquérir une connaissance approfondie de la littérature anglo-saxonne.

Au lycée, la qualité de ses rédactions est déjà remarquée et plus tard, elle est envoyée en compagnie de ses frères et sœurs aînés à Téhéran pour y faire des études supérieures. Inscrite à l'Université de Téhéran en lettres persanes, S. Dâneshvâr poursuit ses études jusqu'au doctorat et soutient en 1949 sa thèse intitulée *La poétique de la beauté dans la littérature persane jusqu'au septième siècle* sous la direction de deux des grands chercheurs universitaires iraniens de l'époque, le Dr. Fâtemeh Sayyâh et le Dr. Forouzânfar.

Elle débute en même temps une carrière de journaliste qu'elle poursuit avec plus de persévérance après la mort de son père en animant des émissions à la radio et en écrivant des articles pour la presse littéraire. Sa rencontre avec Jalâl-e Al-e Ahmad et son entrée dans la vie simple et modeste de l'un des plus grands écrivains de notre époque marqua profondément toute la vie de Dâneshvâr. Cette union qui dura vingt-deux années ne donna pas d'enfants, pourtant, elle offrit à la littérature persane un écrivain unique en son genre.

Ce fut Jalâl qui veilla au sens, à la direction et à la structure des écrits de sa femme, faisant un magnifique travail de lecteur et de correcteur. On pourrait même dire que sans l'aide précieuse d'Al-e Ahmad, Simine Dâneshvâr n'aurait pas pu écrire l'un des romans clés de la littérature persane, à savoir *Souvashoun*.

Cette remarque, bien que simpliste, est pourtant vraie dans la mesure où la différence qui existe entre son premier recueil de nouvelles *Atash-e khâmoush* (*Le feu silencieux*) qu'elle écrivit dans sa jeunesse, en 1948, et la virtuosité et le mûrissement de son style dans *Souvashoun*, est tout à fait visible. Pourtant, dans sa carrière d'écrivain, S. Dâneshvâr essaie de ne pas marcher derrière son mari et refuse de l'imiter: " *En général, je ne lui permettais pas de changer mes écrits. À l'époque, on l'imitait tellement que je ne voulais absolument pas être son imitateur.*"

Aujourd'hui, on peut affirmer avec le recul que ce vœu de Dâneshvâr a été réalisé. En prenant ses distances avec le style de son mari, elle a pu sortir de l'ombre de ce dernier et inventer une écriture romanesque originale et personnelle. Auteur et critique social, Dâneshvâr a édité sa deuxième collection de nouvelles, *Shahri tchon Behesht* (*Une ville comme un paradis*), en 1961. Dans ce recueil, la prose de Dâneshvâr a considérablement mûri, se rapprochant de la langue du peuple et elle y développe une structure de phrase courte, claire et concise.

La publication de *Souvashoun* en 1968 fut un coup de foudre et lui offrit toute la célébrité qu'un écrivain souhaite. Cette œuvre, qui possède en effet une structure très solide, explore les nouvelles techniques narratives et comporte des monologues intérieurs intéressants, un choix délibéré de noms propres à connotation mythique et religieuse (Youssef, symbole de l'innocence, Khosrô, celui de sauveur de l'Iran) et un sujet tangible (la résistance devant les envahisseurs

étrangers). Tous ces éléments vus et analysés par Zari, le personnage principal du récit, font de cet ouvrage un exemple parfait de la littérature romanesque contemporaine de l'Iran.

L'histoire de *Souvashoun* se passe à Chiraz, dans les années quarante, lors de la Seconde Guerre mondiale. Malgré l'impartialité officielle du pays, les forces Alliées ont occupé l'Iran: au sud les Anglais et au nord les Russes. Ayant acheté toute la nourriture du marché, ces deux armées ont causé une pénurie très dure dans l'ensemble du pays. Dans ces conditions, un seigneur de la région de Fars décide avec quelques amis de ne pas vendre sa récolte aux étrangers et de la réserver à la population locale. Cette décision courageuse ne manque pas de recevoir une réponse des occupants. Youssef, le seigneur, est tué dans de mystérieuses circonstances et ses obsèques deviennent alors l'occasion pour ses amis et les habitants de louer son innocence et son courage devant les puissants. Cela dit, ils sont contrés par les conservateurs qui veulent un enterrement silencieux et sans cérémonie. Sous leur menace, Youssef est enterré de nuit.

Dans cet ouvrage, l'intrigue se noue autour du personnage de Zari, la femme de Youssef, qui symbolise l'iranienne typique, inquiète de l'avenir du conflit mondial et des idées anticolonialistes que son mari défend. Tout au long du récit, cette femme, sentant approcher la fin tragique de son couple, cherche à protéger son foyer. Mais après la mort de Youssef, elle élève leur enfant, Khosrô, pour qu'il poursuive le chemin de son père. La référence à la mythologie persane et au rôle libérateur de Key Khosrô est ici tout à fait visible.

Outre son travail à l'université, S. Dâneshvâr est l'auteur de nombreuses


Simine Dâneshvâr

nouvelles dont les plus récentes, publiées d'abord dans des magazines littéraires, ont été rassemblées dans un recueil, *Bé ki salâm konam*? (*Qui dois-je saluer*?) en 2001. Le choix des sujets et des personnages de ce recueil témoignent de la profonde connaissance de Dâneshvâr de la société actuelle au travers de sa capture de la mentalité, des idéaux, des aspirations, des modes de vie, de la parole et des expressions populaires des diverses couches sociales de l'Iran.

De façon générale, les écrits de Dâneshvâr reflètent davantage la réalité que l'imagination. Ils contiennent des thèmes tels que le vol, l'adultère, le mariage, l'accouchement, la situation des femmes, la mort, la trahison, le mercantilisme, l'analphabétisme, l'ignorance, la pauvreté et la solitude. Les questions qu'elle traite sont les problèmes sociaux des années 60 et des années 70, qui demeurent d'actualité pour la grande majorité.

En 1981, S. Dâneshvâr publia une monographie très remarquée sur son époux, *Ghoroub-e Jalâl* (*La Fin de Jalâl*). Cet écrivain réside actuellement à Téhéran et a récemment publié un nouveau roman, *Jazireh-ye Sargardâni* (*L'île de l'errance*). ■

Le choix des sujets et des personnages de ce recueil témoignent de la profonde connaissance de Dâneshvâr de la société actuelle au travers de sa capture de la mentalité, des idéaux, des aspirations, des modes de vie, de la parole et des expressions populaires des diverses couches sociales de l'Iran.

Trésor noir

Saïdeh BOGHEIRI

Ahmadou Kourouma

Le 24 novembre 1927, dans un coin de terre obscur qui allait bientôt faire don d'un trésor éclatant, s'ouvraient les yeux vigilants d'un enfant, Ahmadou Kourouma, l'un des plus importants auteurs - sinon le plus important- du continent noir, né à Togobala ou Boundiali en Côte d'Ivoire et d'origine malinké, une ethnie d'Afrique de l'ouest. Elevé par son oncle, il fit ses études primaires et secondaires à Bamako au Mali, pendant la colonisation de 1950-1954, pour ensuite partir en France où il étudia les mathématiques à Paris et à Lyon.

En tant que "Kourouma" - qui signifie "guerrier" en malinké-, il ne cessa jamais de se dresser contre la colonisation, la calamité au sein de laquelle il avait connu la vie, et dont il portait la marque sur son visage après les années de prison et d'exil en Algérie, au Cameroun ou au Togo.

De par son œuvre prolifique, cet auteur a su ouvrir non seulement son cœur, mais également faire connaître un continent présenté comme "*sauvage, primitif, sans passé ni culture*" par les colonisateurs.

Grâce à son style percutant et plein d'humour, il raconte le bonheur d'avant la "*civilisation*", qui les a transformé en "*monsieur comme il faut*", à coups de travaux forcés, de discipline de fer, de pillages de leurs champs de blé, de maïs, de coton, de la vente de leur femmes et de leurs filles et de la sélection de leurs plus braves fils censés devenir des "*guerriers français*" et avoir l'insigne honneur d'être "*citoyens français*". Parmi ses romans, petite collection de chefs-d'œuvre, *Monnè, outrages et défis* est celui qui dessine le mieux un tableau à la fois vivace et acerbe de la vie africaine pendant les années de colonisation.

Son langage vif, métonymique, injurieux et assaisonné de proverbes populaires témoigne d'une chaleureuse tradition orale transmise de bouche à oreille, vieille de plusieurs millénaires. D'ailleurs, c'est dans sa "sauvagerie" que ce langage est le plus habile à décrire l'invasion du continent noir par les "*sauterelles*" de la "*civilisation*", à raconter l'histoire de l'errance des siens, qui vécurent un jour, qui furent les coquilles de la tendresse, de la chaleur et de la vie et dont il ne resta que l'indignation, le sang et le sacrifice. C'est pour annoncer cette unique réalité - déguisée en vérité - que les griots chantent et dansent dans les réunions en frappant, "tam tam". Ils ne savent que chanter le désastre. Ils ne dansent que pour leur mort et les soirées africaines ne sont que des funérailles. "*Il y a quelques jours…*" C'est ainsi que la tradition noire porte le sceau de l'errance.

Cependant, l'avenir et le changement sont proches: il sera bientôt là le jour où "*les sauterelles de l'indépendance*" s'abattront, sans espoir de pillages, sur les champs vides des hommes aux identités perdues.

Ce n'est qu'un langage audacieux, solide et confiant

comme celui de Kourouma qui parvient à décrire la banalité du destin de telle "*civilisation*", tout en brisant la fermeté d'une langue "*étrangère*", ranimant ainsi le langage d'une culture au seuil de la mort, incisant sans cesse l'expression de la "*civilisation moderne*", la dévoilant enfin.

Devenir éternel, n'est-ce pas le moindre prix digne d'un tel langage? Le plus populaire, humoristique et métaphorique des langages ne témoigne t-il pas d'un esprit subtil et d'un fin regard? En d'autres termes, cette écriture n'est-elle pas la manifestation nostalgique d'un cœur serré, de l'indignation d'un esprit réfléchi, comme le prouve son emploi fréquent de la métonymie?

C'est en fait au-delà de la métaphore, de l'humour et de la vulgarité que Kourouma cherche à dévoiler sa nostalgie, mais aussi qu'il crie, au nom de la civilisation, sa haine des instituteurs colonialistes.

Un autre aspect de l'ambiguïté de son écriture, qui est l'une de ses caractéristiques principales, se révèle quand le lecteur ressent une critique non-formulée au travers des éloges exagérés que Kourouma adresse aux gouverneurs indigènes. Tout au long de son magnifique roman *Monnè, outrages et défis*, il critique les imposteurs "*indigènes*" qui se mettent au service de la colonisation: le "*griot*", porte-parole des "*compatriotes*" qui se voue aux colonisateurs ne pense qu'à son propre intérêt; l'interprète, qui confirme tout ce que le despote écrit dans la destinée du peuple, etc.

Mais Kourouma critique avant tout ceux qui laissent le soin de réfléchir à autrui. Le "*centenaire*", le père du pays qui n'arrive pas à considérer les choses au delà de ce qu'il voit, le roi qui ne trouve rien de plus étrange que penser, etc. sont les exemples de cette mentalité.

Avec ses expressions, ses phrases parfaites et son rythme qui sent l'Afrique, Kourouma frappe les siens pour les réveiller d'un sommeil qui n'en finit pas depuis des siècles, et tente de les persuader que n'existe pas de malédiction toute faite, qu'ils ne sont pas les damnés éternels, même plus bas que les traîtres blancs, pour qu'ils sachent qu'ils sont des "*Hommes comme il faut*", au cœur blanc, pour qu'ils se souviennent toujours qu'ils sont les gardiens du trésor noir.

Ahmadou Kourouma s'est éteint le 11 décembre 2003, alors qu'il travaillait à l'écriture de son dernier roman, *Quand on refuse, on dit non*, qui fut publié après sa mort. ■

Ses romans:

- *Les Soleils des indépendances, 1968,*
- *Monnè, outrages et défis, 1990,*
- *En attendant le vote des bêtes sauvages, 1994,*
- *Allah n'est pas obligé, 2000,*
- *Quand on refuse on dit non, 2004*

Livres pour enfants :

- *Yacouba, chasseur africain, 1998*
- *Le chasseur, héros africain, 1999*
- *Le Griot, homme de parole, 1999*
- *Le forgeron, homme de savoir, 2000*
- *Prince, suzerain actif, 2000*
- *Paroles de Griots, 2003*, en collaboration avec Ousmane Sow et Mathilde Voinchet

Théâtre:

- *Tougnantigui ou le Diseur de vérité, 1972, 1996, 1998*

Les Prix littéraires, agitateurs du Quartier de Saint-Germain des Prés

Elodie BERNARD


Edmond de Goncourt

Au cours du mois de novembre, le Quartier de Saint-Germain des Prés à Paris s'agite lors des remises des prix littéraires français. Prix Goncourt et prix Renaudot, prix Médicis et Prix Femina, prix Interallié. Les distinctions ne manquent pas à l'automne. Cette année, les prix Goncourt et Renaudot ont été décernés en premier, le lundi 5 novembre. Les lauréats du Femina et du Médicis n'ont été connus qu'une semaine plus tard, le 12. Et le lendemain, le 13, a été remis l'Interallié.

Le Goncourt est la récompense la plus prestigieuse et par conséquent la plus attendue. Ce prix a été créé par Edmond de Goncourt en 1896 afin de récompenser des écrivains de langue française dont la nationalité n'est pas forcément française. Edmond de Goncourt fut lui-même un écrivain français (1822-1896) dont les œuvres appartiennent au courant du naturalisme. La Société littéraire des Goncourt fut officiellement fondée en 1902 et le premier prix décerné le 21 décembre 1903. Le prix Goncourt, créé pour récompenser chaque année " Le meilleur ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année ", est attribué presque exclusivement à un roman. Les dix membres de l'Académie Goncourt se réunissent chaque premier mardi du mois dans leur salon, au premier étage du restaurant Drouant, place Gaillon, dans le deuxième arrondissement de Paris.

C'est au cours de la foire du livre de Brive-la-Gaillarde, petite ville du département français de la Corrèze, qu'a été annoncée, vendredi 26 octobre, la troisième sélection du Goncourt, dernière grande


Michèle Lesbre
Philippe Claudel
Olivier Adam
Gilles Leroy
Christophe Donner
Daniel Pennac

ligne droite avant l'annonce finale du résultat qui cette fois émanera du restaurant Drouant. Ainsi pouvant être cités parmi cette dernière sélection de 2007 : Olivier Adam pour son livre *A l'Abri de Rien* (éd. de L'Olivier), Philippe Claudel pour *Le Rapport de Brodeck* (Stock), Michèle Lesbre avec *Le Canapé Rouge* (éd. Sabine Wespieser), Clara Dupont-Monod avec *La Passion selon Juette* (Grasset), et enfin le grand gagnant de cette année, Gilles Leroy avec son livre *Alabama Song* publié chez Mercure de France. *Alabama Song* est le récit à la première personne du destin tragique de Zelda Fitzgerald, l'épouse de l'écrivain américain Francis Scott Fitzgerald. Cet ancien journaliste de 48 ans n'en est pas à son premier roman. Depuis son premier roman *Habibi* publié en 1987, il en a écrit une dizaine d'autres, romans et divers écrits.

Le prix Renaudot est attribué cette année à Daniel Pennac pour *Chagrin d'Ecole* chez Gallimard ; un auteur qui ne figurait pourtant pas parmi les oeuvres sélectionnées. Etaient alors en lice *Un roi sans lendemain* (Grasset) de Christophe Donner, *Le privilège des rêveurs* (Albin Michel) de Stéphanie Janicot, Sept pierres pour la femme adultère (Mercure de France) de Vénus Khoury-Ghata et *Birmane* (Plon) de Christophe Ono-dit-Biot.

Le prix Goncourt, créé pour récompenser chaque année " Le meilleur ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année ", est attribué presque exclusivement à un roman.


Christophe Ono-dit-Biot
Houellebecq
Vénus Khoury-Ghata
Eric Fottorino
Jean Hatzfeld
Stéphanie Janicot

Le prix Femina 2007 est revenu, dès le premier tour, à Eric Fottorino pour *Baisers de cinéma*, aux éditions Gallimard. Entré en 1986 au quotidien *Le Monde*, Eric Fottorino, 47 ans, en est actuellement le directeur de la rédaction. Son premier roman, *Caresse de rouge*, paraît en 2004, et *Korsakov*, un roman sur la quête du père, obtient le Prix des libraires en 2005. *Baisers de cinéma* raconte comment un homme cherche désespérément sa mère dans les cinémas du Quartier latin. Gilles, personnage principal du roman, a appris par son père qu'il était le fils d'une actrice célèbre. " *Peu avant sa mort, il me confia que je devais mon existence à un baiser de cinéma*", raconte-t-il.

Le prix Médicis 2007 du roman a été attribué à Jean Hatzfeld pour *La stratégie des antilopes* (Seuil). Jean Hatzfeld, 58 ans, a couvert de nombreux conflits pour le quotidien *Libération*, dont celui du Rwanda. Dans son livre, il raconte la cohabitation depuis 2003 entre les victimes du génocide rwandais et leurs ex-bourreaux. Hatzfeld s'est rendu *" dix, vingt fois* " à Nyamata, au sud de Kigali, où environ 50 000 Tutsis ont été massacrés par les milices hutues. Ce livre se place dans la continuité de deux précédents, *Dans le nu de la Vie* (Prix France Culture, 2000) et *Une Saison de Machettes* (Prix Femina Essai, 2003). Il y décrit le génocide d'une part selon le point de vue des rescapés Tutsis de la région du Bugesera, et d'autre part selon les bourreaux Hutus. Jean Hatzfeld publie ces deux livres après avoir recueilli le témoignage de ces victimes et, quelques années plus tard, et ce après maintes hésitations, après avoir rencontré un groupe de Hutus ayant participé au génocide, alors qu'ils purgeaient leur peine en prison.

Ces prix littéraires, et davantage le Goncourt, font chaque année l'objet d'une course entre les différentes maisons d'édition parisiennes. " *Le Goncourt change la vie d'un écrivain en lui apportant succès, notoriété et fortune le plus souvent* ", constate Manuel Carcassonne, directeur littéraire chez Grasset. " *Aucun autre prix n'a un tel prestige en France.* " Un Goncourt moyen se vend rarement à moins de 200 000 exemplaires, certains pouvant atteindre des records, comme *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell, en 2006 chez Gallimard (480 000 exemplaires, selon l'institut IPSOS, et 680 000 exemplaires, selon Gallimard). Cette récompense procure *"un peu de temps pour la maison*", affirme l'éditeur Jean-Marc Roberts, chez Stock.

Dans ces conditions, la tentation de faire basculer la partie dans un sens ou dans l'autre est évidemment très forte: de la part des écrivains tout d'abord, qui peuvent circuler entre les maisons ; du côté des éditeurs, où des arrangements avec les jurés peuvent avoir lieu. Les premières maisons en lice sont Gallimard et Grasset. Entrent également dans la danse, des maisons plus inattendues comme les Editions de Minuit ou encore Actes Sud, mais elles sont le plus souvent décriées comme des alibis à la véritable compétition entre les deux plus grandes. Le prix Interallié a même été surnommé par quelques agitateurs intellectuels le prix *Intergrasset*, en référence à l'important nombre de récompensés provenant de cette maison. Chaque année s'élève donc au moins un auteur pour appeler au scandale, à la manœuvre souterraine douteuse. Cet automne, ce fut au tour du lauréat malheureux Christophe Donner avec son livre *Un Roi sans Lendemain* de déchaîner la chronique à ce sujet.

Si la stratégie promotionnelle des éditeurs demeure certes bien peaufinée des mois à l'avance suivant les règles d'un marketing offensif (critiques choisies, plan commercial soigné), les manœuvres les plus flagrantes ne sont pas toujours les plus payantes, comme le montre l'affaire Houellebecq en 2005 autour de son livre *Possibilité d'une île*. Ce système, longtemps décrié, a sur le fond beaucoup évolué, explique Olivier Nora, le PDG de Grasset. Il a lui-même théorisé l'évolution du système de la manière suivante : dans un premier temps, les prix étaient donnés à des auteurs connus publiés par un éditeur connu ; ils ont été ensuite attribués à des auteurs inconnus chez un éditeur connu ; enfin à des auteurs connus chez un éditeur peu connu. Reste le dernier cas de figure : des auteurs inconnus, publiés par un éditeur peu connu. Une voie qui n'a jamais été explorée à ce jour par les Goncourt.

Toutefois, dans le choix final, d'autres paramètres entrent en ligne de compte, comme par exemple le niveau des ventes des ouvrages en lice ou bien l'assiduité des écrivains au Goncourt des lycéens. Par ailleurs, depuis 2006, les jurés ont adopté un système de tirage au sort à chaque tour de scrutin qui détermine dans quel ordre voter, ce qui rend plus délicates les manœuvres arithmétiques. ■

Olivier Nora, le PDG de Grasset, a lui-même théorisé l'évolution du système de la manière suivante: dans un premier temps, les prix étaient donnés à des auteurs connus publiés par un éditeur connu; ils ont été ensuite attribués à des auteurs inconnus chez un éditeur connu ; enfin à des auteurs connus chez un éditeur peu connu.

La liberté et l'*Azâdegî* vus par Mowlânâ

F. L. MIREMADI
S. NAFICI


Mowlânâ

Il n'est pas nécessaire de s'attarder trop sur la vie de Djalâl-o-Dîn Mohammad Mawlawî de Balkh, célèbre en occident sous le nom de Rûmî, surnommé Mowlânâ (Balkh, Afghanistan, 1207- Konya, Turquie, 1273), connu dans le monde entier et beaucoup évoqué cette année du fait du 800ème anniversaire de sa naissance.

Mais il est important de rappeler qu'il est "*l'un des plus grands génies mystiques de tous les temps*" et que son livre, le *Mathnavî*, écrit en persan durant les onze dernières années de sa vie, est "*sans conteste l'un des sommets de la littérature universelle et, pourrait-on dire, l'un des livres sacrés de l'humanité*". Ces phrases sont tirées du début de l'introduction du *Mathnavî*[1] écrite par Eva de Vitray Meyerovitch qui, avec Djamchîd Mortazavî, ont traduit des années durant les cinquante et un mille vers de ce grand livre. C'est la seule traduction complète en langue française qui existe actuellement.

Il existe dans la langue originale plusieurs éditions commentées du *Mathnavî*. Notre travail s'est basé sur le livre de Mr Mohammad Estelâmî.

Rûmî a quitté sa ville natale avec sa famille alors qu'il n'était encore qu'un enfant, pour fuir l'invasion mongole et aller finalement s'installer en Turquie, dans la ville de Konya, où se trouve son tombeau.

En traversant l'Iran, il rencontra le grand 'Attâr, qui lui prédit qu'il deviendrait un grand homme et "un jour, mettrait le feu au cœur de tous les Amoureux".

Mais on ne peut évoquer Mowlânâ sans parler de Shams de Tabrîz, car sans leur rencontre, nous n'aurions probablement jamais entendu parler de Mowlânâ. Ce que Shams apporta à Mowlânâ, qui avait déjà une connaissance approfondie du Coran pour l'avoir étudié, c'est "une ouverture sur une autre dimension, un dévoilement, l'enivrement de l'amour divin".

C'est surtout le contenu du *Mathnavî* que nous souhaitons évoquer ici, en faisant ressortir un exemple concret. Eva de Vitray-Meyerovitch nous dit que

concernant "*les conceptions philosophiques et métaphysiques, nous trouvons dans le Mathnavî un système profond et complet qui, une fois déchiffré, peut être tenu pour l'un des plus importants du monde*".

Car en effet, le *Mathnavî* nous donne au fil de ses nombreuses histoires, soit inventées, soit tirées des livres saints ou d'anciens contes indiens, la possibilité de faire connaissance avec nous-même à travers tous les personnages et animaux qui incarnent des traits de caractère que nous avons tous enfouis quelque part en nous. La connaissance de ces caractéristiques nous permet alors de mieux les maîtriser et diriger nos pensées, nos désirs, nos actions et nos paroles.

Il est important d'évoquer de nouveau le caractère universel des textes du *Mathnavî*, qui citent l'ensemble des religions monothéistes et font l'éloge de tous les grands prophètes.

Nous comparons et expliquons ci-après, selon notre vision, les deux histoires de perroquet qui se trouvent dans le livre 1er du *Mathnavî*.

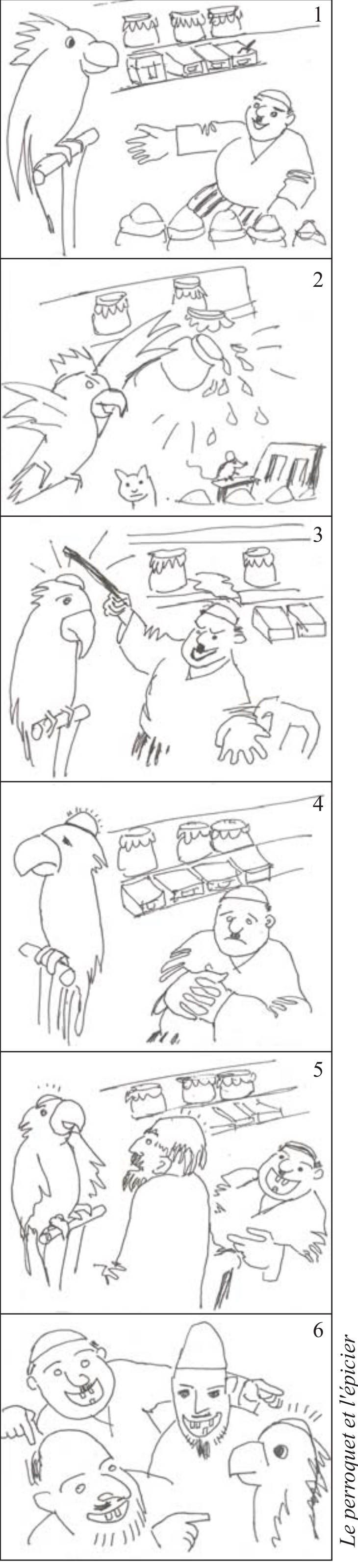
La première histoire s'intitule "Le perroquet et l'épicier".

C'est l'histoire d'un perroquet très beau et parlant extrêmement bien qui vivait en liberté dans une épicerie. La clientèle venait surtout s'achalander dans ce lieu, afin de profiter des talents de ce beau volatile. Le perroquet était en quelque sorte également le gardien de la boutique. Un jour où l'épicier s'était absenté, le perroquet paniqua lorsqu'il vit, traversant la boutique, un chat courant après une souris. Dans sa panique, il se mit à battre des ailes et renverser un flacon d'essence de fleurs très précieuse.

A son retour, l'épicier, fou de colère, se mit à taper sur la tête du perroquet qui en perdit ces plumes, et devint comme chauve. Il ne parla plus, et les clients devenaient moins nombreux. Le propriétaire était malheureux et regrettait d'avoir agi ainsi. Et toute la gentillesse dont il faisait preuve envers son perroquet restait sans résultat. Jusqu'au jour où un homme chauve et vêtu d'un manteau de pèlerin entra. En le voyant, le perroquet se mit à parler pour dire: "Ah, toi aussi tu as renversé des flacons d'essence de fleur", pensant que sa calvitie était aussi due à des coups de bâtons. Et les clients présents se mirent à rire de la remarque du perroquet.

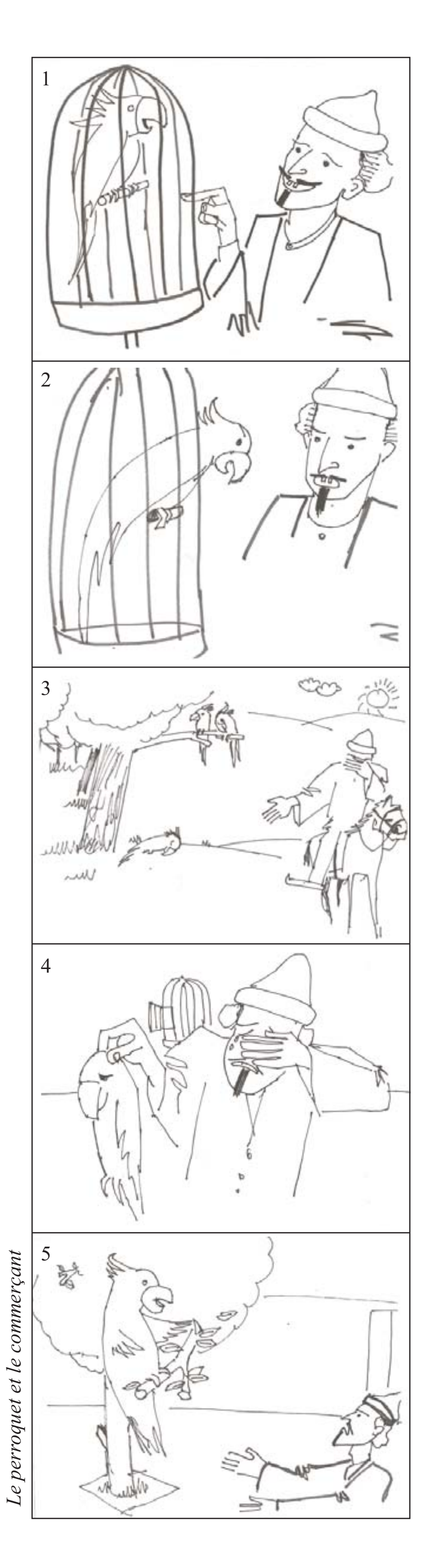
La deuxième histoire se nomme "Le perroquet et le commerçant".

Un riche commerçant possédait et chérissait un perroquet réputé pour sa beauté et son langage. Un jour, le commerçant décida de partir en Inde pour ses affaires. Il demanda à chaque membre de la famille le cadeau qu'il désirait. Les uns demandèrent des épices, les autres des



Le perroquet et l'épicier

Dessins de S. Nafîci



Le perroquet et le commerçant

tissus… Lorsqu'arriva le tour du perroquet, la requête était différente. Il demanda au commerçant d'aller voir ses congénères dans la forêt et de leur expliquer qu'il possédait un perroquet qui se languissait d'eux, et qui ne trouvait pas cela juste de vivre dans une cage alors qu'eux vivaient dans cette grande forêt.

Le commerçant promit de transmettre le message, ce qu'il fit après quelques jours de voyage. Il alla dans la forêt où vivaient en effet des centaines d'oiseaux qui volaient gaiement de branche en branche. Le commerçant récita consciencieusement le message, et à peine eut-il terminé qu'un perroquet tomba du haut d'un arbre et resta immobile sur le sol. Le commerçant était très étonné et désolé, et pensa que la tristesse avait du être la cause de la mort de cet oiseau. Il regrettait même d'avoir apporté ce message.

Quelques semaines plus tard, il rentra chez lui. Il distribua tous les cadeaux qu'il avait apportés, et s'en alla retrouver le perroquet. Il hésita à lui raconter la mauvaise nouvelle, mais l'oiseau insista. Le commerçant raconta alors la scène de la forêt et la chute du perroquet.

Et là, à peine son récit terminé, le perroquet tomba de son perchoir et resta immobile.

Le commerçant pleura toutes les larmes de son corps tellement il était triste. Il ouvrit alors la porte de la cage afin de mettre le perroquet en terre dans son jardin. A ce moment-là, le perroquet reprit vie, et s'envola pour se percher sur la branche d'un arbre.

On imagine bien la stupéfaction du commerçant qui ne comprenait pas cette mauvaise blague.

Le perroquet lui expliqua que ses congénères lui avaient délivré un message grâce au langage secret des gestes. Pour être libre, il devait mourir, car son enfermement était du à sa beauté et à sa voix.

Le perroquet s'envola en direction de l'Inde pour rejoindre les siens.

Comparaison des deux histoires:

Les points communs aux deux histoires:

- Les deux personnages principaux sont des perroquets;
- Ils ont tous les deux un maître, ou un propriétaire;
- Ils parlent tous les deux très bien;

Les différences L'épicier vend les produits qu'il achète au commerçant, qui lui-même les achète ailleurs. Sans le commerçant, l'épicier n'a pas de marchandises.	
Le perroquet et l'épicier	**Le perroquet et le commerçant**
1) L'épicier vend au détail	1) Le commerçant est un vendeur en gros.
2) L'épicier est toujours assis au même endroit. S'il bouge, c'est juste pour aller au bazar et revenir.	2) Le commerçant voyage.
3) Le perroquet est libre dans l'épicerie.	3) Le perroquet est dans une cage dans la maison du commerçant.
4) Le perroquet fait du marketing car il attire les clients	4) Le perroquet n'a de rapports qu'avec le commerçant, pas avec les clients.
5) Le perroquet est aussi gardien	5) C'est le commerçant qui est le gardien du perroquet.
6) Le perroquet a peur du chat alors que le chat n'est pas venu pour l'attraper lui, mais pour attraper la souris.	6) Le perroquet, en regardant les apparences, est en fait à la recherche de la profondeur. Pourquoi? Parce lorsque le commerçant lui a demandé ce qu'il souhaitait des Indes, il n'a pas répondu "du bon sucre…", mais il a souhaité la réponse à une question.
7) Le résultat de la liberté de ce perroquet et le résultat de sa peur ont été de renverser l'essence de fleurs.	7) Le résultat de sa question a été la mort apparente d'un perroquet en Inde.
8) Le résultat de l'acte de renverser l'essence de fleurs a été de recevoir des coups sur la tête de la part de son propriétaire.	8) Le résultat de la mort apparente du perroquet de l'Inde a été la mort apparente du perroquet en cage.
9) La langue du perroquet se ferme après les coups reçus, mais il est toujours vivant.	9) Le perroquet ne parle pas parce qu'il se fait passer pour mort.
10) Son propriétaire est triste que son perroquet reste muet.	10) Le commerçant est triste de la mort de son perroquet.
11) La durée de son silence est de quelques jours.	11) Après avoir pleuré, le commerçant a sorti le perroquet, qui s'est retrouvé libéré de sa cage.
12) En voyant un homme chauve comme lui, il reparle et la conséquence de sa parole est la moquerie des autres.	2) Lorsqu'il a reparlé, le perroquet a étonné son maître et les autres par son intelligence, et son âzâdegî.

Le mot *âzâdegî* (prononciation: "âzâdeguî") est un mot qui n'a pas d'équivalent en français. Le dictionnaire persan-français Gilbert Lazar donne: noble, tolérant, généreux. Même si l'*âzâdegî* comprend tout cela, ce mot a besoin d'être mieux expliqué. Et c'est ce que nous nous proposons de faire dans la conclusion. Pour le moment ce mot sera utilisé tel quel dans la comparaison.

La langue persane contient une multitude de mots nous concernant, définissant la profondeur de notre être, mais qui trouvent difficilement un équivalent dans d'autres langues. Car la Perse a pratiqué depuis des millénaires (plus de onze mille ans) la croyance en la lumière et au Dieu unique (mithraïsme, zoroastrisme et islam) et n'a jamais adoré les idoles. C'est dans le quotidien que ces significations apparaissaient et que des mots étaient donc inventés.

Par la comparaison de ces deux perroquets, il devient très clair que le perroquet de l'épicier vit dans un environnement limité. Pour achalander son magasin, l'épicier n'a pas besoin d'aller très loin, et donc ses informations sont elles aussi limitées.

Alors que le perroquet du commerçant, même s'il est en cage, a un propriétaire qui part beaucoup en voyage. Le voyage est synonyme de danger, de risque… mais il offre un environnement vaste, rempli de connaissances.

Notre épicier n'a peut-être jamais entendu parler de l'Inde; par conséquent, son perroquet ne sait même pas ce qu'est l'Inde et où se trouve ce pays.

Le commerçant, lui, voyage en Inde, et cet endroit manque toujours à son perroquet qui sait que ses congénères y vivent librement.

Nous pouvons nous demander pourquoi il en est ainsi, mais nous ne devons pas oublier que le perroquet doit seulement à l'homme toutes les paroles ou les informations qu'il connaît.

Le perroquet est notre "*nafs*", notre principe vital ou notre soi, qui répond à ce que nous lui enseignons. Si tu lui dis: "Fleur ", il te répondra "champs de fleurs"; si tu lui dis: "bois à brûler", il te répondra: "Feu".

Dans le Coran, le "*nafs*" est la force qui peut nous amener au plus bas ou au plus haut. C'est une échelle dont la moitié est dans un puits, et dont l'autre va vers le ciel. Nous sommes au point du milieu, au niveau zéro. Quand on regarde vers le puits, on peut entendre le bruit de l'eau. Descendre l'échelle est plus facile. La facilité du chemin, le bruit de l'eau si proche et notre soif intérieure sont des raisons de la perte d'une grande partie de l'humanité. Mais si quelqu'un connaît bien sa soif, il doit avoir aussi la foi en quelque chose qu'il ne voit pas et n'entend pas, pour pouvoir monter l'échelle. En montant, il atteindra les nuages qui sont l'origine de toutes les eaux.

Si, avec notre intellect, nous construisons une petite épicerie, alors il est évident que nous porterons constamment des jugements erronés qui seront risibles pour ceux qui les entendront.

Cependant, il existe en nous l'intelligence permettant de devenir un commerçant, de voyager, de sortir de la petite épicerie de notre corps, et d'aller à l'Inde de notre esprit.

Le perroquet est le miroir de nos pensées. Mowlânâ attend de nous que nous n'oubliions pas l'existence de l'Inde de la connaissance.

L'épicier, son épicerie et le perroquet, représentent les esprits étriqués, limités de l'humanité, la dépendance aux connaissances limitées, les environnements limités, les conversations limitées, les relations limitées et par conséquent les jugements risibles.

Alors que le commerçant, dans le voyage, met en danger sa vie et sa fortune, en contrepartie il s'enrichit de l'expérience. Alors son perroquet intérieur n'oubliera pas l'Inde. Ce n'est pas le perroquet qui meurt dans la cage, mais c'est le commerçant qui apprend qu'il faut mourir des dépendances de ce monde pour atteindre l'*âzâdegî*.

Et le perroquet de notre épicier est l'épicier lui-même. L'épicier n'avait pas plus à lui apprendre. Alors le flacon d'essence de fleurs de leur existence n'a d'autre possibilité que de se briser, et l'essence de se déverser.

Mais le perroquet de notre commerçant, même s'il est prisonnier de sa cage (et le commerçant de son corps), il pense à sa liberté. Et c'est cette pensée qui fait que lorsque le mot "Inde" arrive, il pense à poser la question concernant la liberté. Et lorsqu'il arrive en Inde, le commerçant obtient la réponse à sa question par la scène qu'il voit, non pas par une réponse orale.

Le commerçant et son perroquet meurent de leurs désirs, et maîtrisent leur "soi", alors ils arrivent à la vraie liberté.

Le perroquet du commerçant, même emprisonné dans sa cage, a son cerveau qui est libre. C'est ainsi qu'il a pu atteindre l'*âzâdegî*.

Bien que son corps soit libre, l'environnement du perroquet de l'épicier est bien trop étriqué et ne lui a pas permis de penser à la vraie signification de la liberté. Le perroquet de l'épicier croyait qu'il était libre, mais ce n'était qu'une illusion, un rêve. Aucune question sur l'Inde et les perroquets libres de là-bas ne lui est venu à l'esprit.

Néanmoins, le perroquet du commerçant est prêt à payer de sa vie pour avoir la réponse à sa question, et cette réponse est: "Meurs des apparences pour atteindre l'*âzâdegî*".

La liberté peut être emprisonnée, mais pas l'*Âzâdegî*.

La liberté que nous revendiquons de nos jours et dont nous parlons concerne principalement notre corps et nos pensées: nous souhaitons pouvoir être où nous le désirons, faire ce que nous désirons, écrire ce que nous voulons, et penser ce que nous voulons. Et si nous sommes mis en prison, nous perdons alors la majorité de cette liberté.

L'*âzâdegî* est la liberté qui ne peut pas nous être enlevée, même si nous nous retrouvons en prison. Car lorsque nous devenons *âzâdeh* (libre, en référence à la liberté au sens vrai), nous savons que le fait d'être en prison a une raison et une signification, et nous ne nous sentons pas emprisonné.

Comment devenir *âzâdeh*?

L'*âzâdegî* est un état qui peut être atteint d'une part en se "purifiant" de tout ce qui nous attache à ce "bas monde": notre voiture, notre maison, nos comptes en banque, même nos enfants, nos parents, nos désirs, nos objets sont nos attachements. Cependant, nous pouvons garder tout cela et pourtant devenir *âzâdeh*.

Comment?

En considérant que tout cela ne nous appartient pas vraiment. Tout cela est un ensemble d'outils devant être utilisés à bonne dose, pour vivre, et pour monter les échelons jusqu'à la perfection.

La voiture est là pour nous rendre service, ce n'est pas à nous d'être à son service et de nous mettre dans tous nos états si elle a une rayure.

Nous ne possédons pas non plus nos enfants. Nous sommes là pour leur donner la base de leur éducation et leur permettre de grandir dans l'amour et la confiance. A partir d'un certain âge, les enfants deviennent libres à leur tour de leur choix, et le rôle des parents est de continuer à vivre en harmonie avec la famille, le travail, la société, et d'accomplir la mission qui chaque jour leur est "dictée" par les signes justes qu'ils pourront voir s'ils savent vivre en accord avec la nature.

Lorsque l'être humain a la volonté d'en être un, et qu'il veut suivre la voie de Dieu et voir tout à travers lui, alors cet être-là deviendra *âzâdeh*, car alors joies et souffrances auront la même valeur pour lui, celle d'apparaître pour le construire.

Si nous ne pensons qu'à notre voiture, nous devenons nous-mêmes "voiture". Si nous ne pensons qu'à notre compte en banque, nous devenons "compte en banque", si nous ne pensons qu'à nos enfants, nous devenons "nos enfants". Mais si à tout instant nous pensons à Dieu à son existence dans tout ce qui est, que nous aimons alors nos enfants, notre famille, nos amis et tout le reste à travers Lui, car ils sont Lui, alors nous devenons *âzâdeh*.

Nous devenons *âzâdeh* lorsque l'on a compris le détachement.

Pour le comprendre et arriver à être détaché de toute chose, il faut accepter à l'avance la disparition de toute personne, même la plus proche, jusqu'à soi-même. Il faut pouvoir accepter de se retrouver du jour au lendemain sans un sou. Car si cela arrivait, ce serait pour nous apprendre, pour nous faire signe et tester notre croyance. C'est en étant *âzâdeh*, que le perroquet pense à poser cette question. C'est aussi en étant *âzâdeh* que le perroquet a compris la réponse qui n'était pas orale. Ce perroquet est emprisonné et a su comprendre les signes et le message pour se libérer de sa cage, et surtout pour apprendre cette leçon essentielle à son maître, et à nous autres. ■

---

1. Eva de Vitray Meyerovitch, Djamshîd Mortazavî, *Mathnawî, La quête de l'absolu*, Editions du Rocher, Jean-Paul Bertrand éditeur.


Bernard Hourcade

Entretien avec Bernard Hourcade (2)
L'Iran sous la loupe d'un chercheur français

Farzaneh POURMAZAHERI
Afsaneh POURMAZAHERI

Bernard Hourcade est un géographe spécialiste de l'Iran né en 1946. Il est actuellement directeur de recherche au CNRS dans l'équipe de recherche "Monde Iranien". A l'occasion de sa dernière conférence sur son nouveau projet de recherche intitulé "Nouvelles identités des banlieues de Téhéran " à l'IFRI, il a accordé un entretien à la Revue de Téhéran dont nous publions la deuxième et dernière partie dans ce numéro.

Farzaneh POURMAZAHERI: Quel âge a Paris?

Bernard HOURCADE: Paris a plus de deux mille ans. Mais la ville actuelle n'a qu'un millier d'années, alors que Téhéran est une ville beaucoup plus jeune. De ce point de vue, la géographie historique de l'Iran et celle de la France sont différentes. Paris a depuis toujours été capitale de la France alors que l'histoire de Téhéran est beaucoup plus récente. En outre, elle est aujourd'hui l'une des villes les plus dynamiques du monde. Mais c'est aussi une question de géographie. On constate aujourd'hui, et c'est un phénomène très positif, qu'il y a en Iran des villes très dynamiques, beaucoup plus qu'en France. Vous avez Tabriz, Mashad, Shirâz, Kermânshâh ou Ahvâz qui sont de grandes métropoles, de grandes capitales très actives qui se développent plus vite que Téhéran. Il y a également en Iran des villes très moyennes comme Sanandadj, Kermân, Oroumieh, Birdjand ou Rasht qui sont des villes moyennes mais des capitales régionales importantes. La géographie de l'Iran bouge énormément et c'est un sujet passionnant à étudier.

Afsâneh POURMAZAHERI: Comment considérez-vous la situation des chercheurs étrangers qui viennent travailler en Iran? Est-ce que les chercheurs iraniens ont la même liberté quand ils vont dans d'autres pays pour faire des recherches?

B.H.: Les chercheurs français ont des difficultés pour venir ici comme tout le monde, pour l'habitation, le visa de séjour, etc. Ce n'est pas nouveau. A l'époque du Shâh, il y avait également des problèmes de visa et de permis de recherche qui se posaient. Il y a donc ici une continuité historique. Malgré ces difficultés et contrairement à certaines idées reçues, l'Iran est l'un des pays du Moyen-Orient où la possibilité de faire des recherches en sciences sociales est la plus ouverte. J'ai moi-même, en tant que chercheur français, été responsable d'un programme de recherche à la mairie de Téhéran. J'ai eu le privilège, avec Mohsen Habîbî, de travailler à la mairie de Téhéran avec des collaborateurs iraniens. Et ça, c'est exceptionnel. Les données statistiques sont libres, on peut les acheter quand on veut et faire son travail. Sur le terrain, bien entendu, il faut préparer les choses, avoir la permission. Un chercheur peut aller dans un village et y faire une enquête sur la vie rurale, le développement économique ou n'importe quoi. Un chercheur français a fait sa thèse sur un petit village du sud de Kermân. Elle avait 24 ans. Toute petite, toute menue et elle parlait persan. Elle a passé trois ans dans un village toute seule, sans aucun problème. Il y a donc une très grande sécurité dans le pays sauf au Baloutchistân. Le système politique et culturel est ouvert et on peut faire beaucoup de choses. Pour les chercheurs iraniens qui viennent travailler en France, il n'y a pas non plus de problèmes particuliers, et beaucoup de chercheurs étrangers viennent travailler en France. Ils sont Américains, Iraniens, Belges, Allemands, etc. L'accès aux informations y est assez ouvert.

F.P.: C'est une bonne nouvelle!

B.H.: Oui, oui. En France vous pouvez consulter les données dans les centres de statistiques ou bien à la mairie à Marseille. Il n'y a aucune restriction. En Iran, c'est un peu plus difficile mais il y a quand même beaucoup de disponibilités. Une chose que je pourrais dire sur l'Iran, c'est que les recherches iraniennes en sciences sociales sont beaucoup plus théoriques. Les mémoires de maîtrise sont des théories sur la pensée de Foucault ou sur la philosophie en général, qui sont intéressantes mais un chercheur de 22 ou 23 ans n'a pas suffisamment de capacités ni d'expérience pour faire un travail théorique aussi important. Par contre, le travail de terrain ne se fait pas. On parlait des banlieues tout à l'heure. Il n'y a pas un mémoire de maîtrise sur Eslâm Shahr, sur Varâmîne, sur Mehr Shahr ou sur Hashtguerd, sur un travail de sociologie urbaine, de géographie, d'économie… rien. Mais il y a des mémoires très très théoriques, méthodologiques qui sont, à mon avis, beaucoup moins utiles qu'un travail de terrain pour voir les Iraniens d'aujourd'hui, qui ne sont pas ceux d'il y a vingt ans. Il faut voir les gens de près. Les sciences sociales c'est, à mon avis, d'abord le travail de terrain, le travail de contact avec la population.

Malgré ces difficultés et contrairement à certaines idées reçues, l'Iran est l'un des pays du Moyen-Orient où la possibilité de faire des recherches en sciences sociales est la plus ouverte.

A.P.: A quoi cela est-ce dû?

B.H.: Il y a quelques fois presque une volonté en Iran de ne pas voir la vérité. On peut se cacher à soi-même la vérité. Donc on va travailler sur des questions théoriques plutôt que d'aller voir à Ghartchak comment vivent les habitants, difficilement la plupart du temps, et qui sont des gens sympathiques. Il y a une espèce d'occidentalisation, je dirais. C'est-à-dire que souvent en Iran, quand il y a une difficulté, on regarde dehors, par la fenêtre. On ne regarde pas pourquoi ça va mal à l'intérieur et on ne cherche pas la solution. On regarde dehors, dans la

Il y a quelques fois presque une volonté en Iran de ne pas voir la vérité. On peut se cacher à soi-même la vérité. Donc on va travailler sur des questions théoriques plutôt que d'aller voir à Ghartchak comment vivent les habitants.

On ne pourrait pas faire des sciences sociales si on ne rencontre pas les hommes et les femmes. C'est cela la question des sciences sociales, des hommes et des femmes; des êtres vivants. Le premier travail est donc de rencontrer des gens pour voir qui ils sont. C'est là que l'on travaille avec des méthodes scientifiques; non pas uniquement avec des théories ou des modèles, mais avec une réalité. Il y a en Iran une espèce de peur de la réalité.



Téhéran en hiver

théorie, alors que pour ma part, je viens en Iran pour regarder ce qui se passe à l'intérieur. Et je trouve que les Iraniens ne regardent pas assez ce qui se passe à l'intérieur de leur pays, sur le terrain. Je ne parle pas de politique, non. Mais d'observer les choses simples. C'est important. Il faut voir la réalité. On ne pourrait pas faire des sciences sociales si on ne rencontre pas les hommes et les femmes. C'est cela la question des sciences sociales, des hommes et des femmes; des êtres vivants. Le premier travail est donc de rencontrer des gens pour voir qui ils sont. C'est là que l'on travaille avec des méthodes scientifiques; non pas uniquement avec des théories ou des modèles, mais avec une réalité. Il y a en Iran une espèce de peur de la réalité.

A.P.: N'est-ce pas à cause d'un certain manque d'audace?

B.H.: Les problèmes de la recherche théorique en Iran sont également présents dans beaucoup de pays du monde. Dans les pays sous-développés ou en voie de développement, les gens regardent ailleurs. C'est normal de regarder ailleurs. Mais leurs chercheurs doivent regarder les choses telles qu'elles sont, les analyser impartialement. Un docteur, un médecin doit regarder son malade. Il doit analyser la maladie pour la soigner correctement. Le sociologue doit regarder la société. Le géographe doit regarder le territoire. Donc, il faut être sur le terrain.

F.P.: Le système éducatif n'a-t-il pas non plus un rôle à jouer?

B.H.: En Iran, -puisque j'aime l'Iran et Téhéran je peux critiquer, qui aime bien châtie bien-, il y a une tradition de manque de liberté. C'est une très forte tradition d'obéissance à son père, à la tradition, au maître. Cette tradition est bien ancrée et on n'ose pas regarder quelque chose de difficile quelque fois, tout simplement. Ou alors, on casse tout. Il n'y a pas d'état intermédiaire. Soit une espèce de soumission, de conformisme,

de conservatisme, soit une rupture complète. Une rupture qui est dangereuse. Entre les deux, la solution courageuse est quelque fois d'avancer pas à pas.

F.P.: Ici, on dit que la vérité est amère…

B.H.: Oui, oui, en français aussi. La vérité est difficile à dire. On dit la vérité à ceux que l'on aime. Un médecin doit dire au malade: "vous avez telle maladie" et ce qu'il faut faire pour guérir. Mais il y a en Iran une fuite devant la réalité qui est une sorte d'héritage. Mais ce qu'il faut dire aussi, et ce que je vois, moi, en Iran, c'est qu'il y a une révolution sociale et culturelle et des choses nouvelles qui se mettent en place. Et incontestablement, la génération des 15-30 ans est une génération nouvelle que l'on ne connaît pas et qui a une façon propre de voir son pays, les relations internationales et la société différente de celle de la génération de leurs parents. Il y a un changement culturel profond qui n'est pas une rupture mais une façon de voir différente.

Chaque génération a un plus dans son héritage et c'est normal qu'elle se comporte différemment. La Révolution islamique et la guerre sont des choses vraiment importantes, en Iran il n'y a pas eu des choses aussi importantes depuis longtemps. Même l'affaire de Mossadegh était beaucoup moins importante, et même la révolution constitutionaliste de 1906 qui fut avant tout un événement intellectuel. Depuis l'arrivée au pouvoir des Safavides, l'Iran n'a pas connu un changement intérieur profond touchant tout le pays.

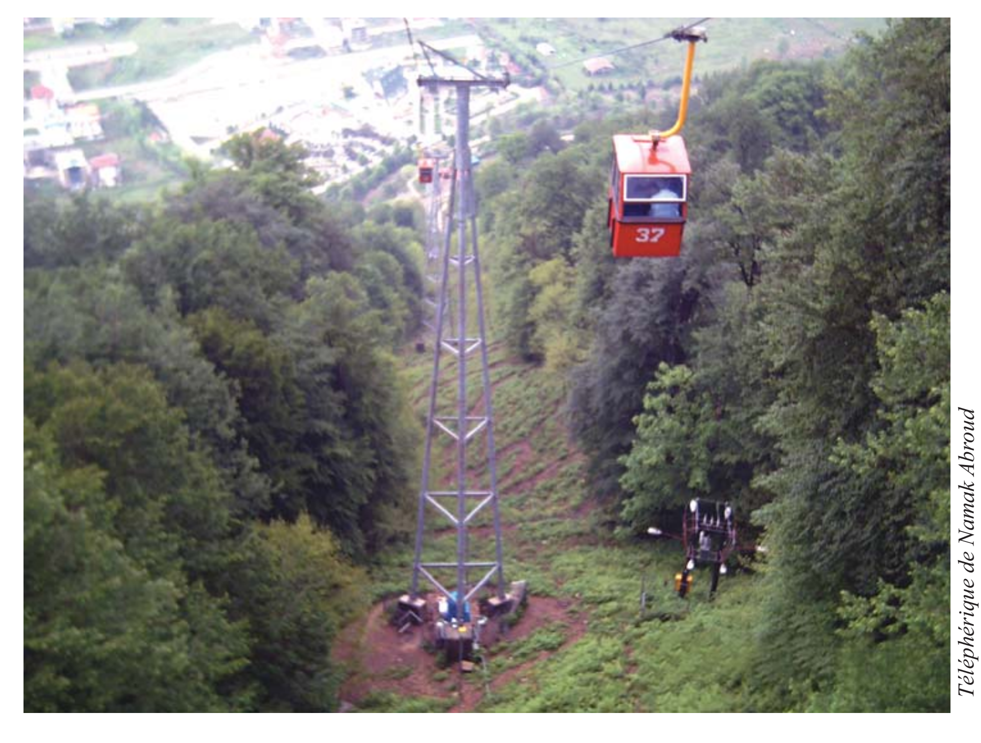
Tout de suite après la Révolution, les gens qui l'avaient faite étaient trop marqués et manquaient de recul pour en parler. La génération d'après est plus libre, justement parce qu'elle est l'enfant de cette révolution; c'est pourquoi elle a une vision différente. Je ne sais pas quel en sera le résultat. Mais on constate une différence. Cette génération est celle des nouvelles identités d'une république.

La génération des 15-30 ans est une génération nouvelle que l'on ne connaît pas et qui a une façon propre de voir son pays, les relations internationales et la société différente de celle de la génération de leurs parents. Il y a un changement culturel profond qui n'est pas une rupture mais une façon de voir différente.

A.P.: En tant que membre du groupe scientifique "Monde Iranien et Indien", pourriez-vous nous parler de ses activités? Compte-t-il des membres Iraniens ou Indiens?

B.H.: Nous avons créé à Paris un groupe de recherche qui s'appelait au début "Le Monde Iranien" et qui regroupait les travaux de tous les chercheurs qui travaillaient sur l'Iran - l'Iran antique, l'Iran islamique, l'Iran en littérature, la poésie, l'histoire, la philosophie, les sciences sociales, la géographie-, bref, toutes les disciplines sur l'Iran et le monde iranien, c'est-à-dire le monde où l'on parle des langues persanes, l'Iran, le Balûchistân, l'Afghanistan, le monde Pachtou ou le Tadjikistan, etc. Cela nous a permis de regrouper différentes équipes et d'unifier les efforts du CNRS, de l'Université de Paris 3, de la Sorbonne Nouvelle, de l'Institut des Langues orientales (INALCO), etc. pour composer un groupe de recherche réunissant différentes équipes au sein desquelles travaillent les chercheurs français salariés de ce groupe. Mais comme je l'évoquais tout à l'heure, notre travail se fait en collaboration avec des Iraniens. Autrement dit, nous avons des chercheurs associés qui ne reçoivent pas de salaire, mais qui ont l'opportunité de découvrir un vrai travail d'équipe et d'établir des relations scientifiques, par exemple des chercheurs iraniens qui sont parfois membres de l'équipe et parfois non. Nous avons des membres honoraires iraniens avec qui on prépare les recherches, avec qui on travaille, qui viennent en France… Et nous avons aussi

La Révolution islamique et la guerre sont des choses vraiment importantes, en Iran il n'y a pas eu des choses aussi importantes depuis longtemps. Même l'affaire de Mossadegh était beaucoup moins importante, et même la révolution constitutionaliste de 1906 qui fut avant tout un événement intellectuel.


Téléphérique de Namak Abroud

Nous avons beaucoup de chercheurs iraniens, des collègues de l'université, qui viennent passer par exemple six mois dans notre équipe. Notre centre de recherche est donc vraiment ouvert sur la coopération.

beaucoup de chercheurs iraniens, des collègues de l'université, qui viennent passer par exemple six mois dans notre équipe. Notre centre de recherche est donc vraiment ouvert sur la coopération.

Il est ensuite devenu "Monde Iranien et Indien" parce que l'an dernier, un petit groupe de recherche sur l'Inde a été formé, qui était trop petit pour s'organiser séparément; il y a donc eu un mariage forcé. Mais les collègues indiens travaillent surtout dans les domaines de l'histoire de l'art et de la linguistique à Delhi, à Heyderâbâd, dans le cadre de l'Inde musulmane. Ils ne sont que trois ou quatre chercheurs. Au total, ce groupe rassemble 45 personnes en comptant les membres associés, mais le noyau dur est formé des 17 ou 18 chercheurs qui travaillent sur l'Iran. En France, un groupe de recherche est créé pour quatre ans. D'abord, les chercheurs se réunissent. Ils établissent un projet et proposent la création d'un groupe de recherche. C'est ce que j'ai fait en 1993, avant de d'être nommé directeur de l'IFRI. J'avais soumis ma proposition au CRNS, à Paris III, à l'INALCO, en vue de former un groupe de 15 chercheurs. Nous avions pour programme de travailler sur des sujets de linguistique islamique, littérature, histoire, etc. Une commission examinait et donnait son aval pour les sujets intéressants et l'équipe était créée. On obtenait un local, des bureaux, des moyens et un budget. Et après quatre ans, on faisait un rapport sur notre activité des quatre dernières années. Si le travail était bon, on renouvelait le projet pour quatre ans. Et s'il n'était pas bon, on devait proposer un meilleur projet. Cela fonctionne de la même manière aujourd'hui.

Ce groupe rassemble 45 personnes en comptant les membres associés, mais le noyau dur est formé des 17 ou 18 chercheurs qui travaillent sur l'Iran.

F.P.: Sous quelle forme publiez-vous les résultats de vos recherches?

B.H.: Le travail global de l'équipe n'est pas publié sous forme de livre, mais on peut le trouver sur notre site internet. Il y a cependant des publications dans

chaque domaine précis. Un collègue a publié un livre sur la grammaire pehlevie, un autre sur la grammaire persane, moi sur l'identité de Téhéran, encore un autre collègue sur l'histoire des sciences à l'époque safavide, un cinquième sur le sophisme à Moghân...

F.P.: Quand avez-vous commencé à travailler sur l'Iran?

B.H.: Depuis que je suis arrivé dans ce pays en septembre 1970, ce qui fait 37 ans. En fait, je suis venu en Iran tous les ans sauf en 1977, 1984 et 1985. J'ai pu voir l'évolution du pays, avoir de très nombreux amis iraniens et essayer de comprendre les choses de l'intérieur. Et effectivement, cette longue expérience du pays fait que je me sens libre de pouvoir critiquer, parce que je connais mieux l'Iran que la France. Je vis en France mais j'étudie l'Iran. Mon but est de faire comprendre l'Iran en France. Je fais de la publicité pour l'Iran. C'est mon travail. Je montre aux étudiants, à la presse, aux journaux, à la télévision, à la radio ou par les livres que je publie en France que voilà, l'Iran est cela. J'essaie de dire la vérité. Oui, l'expérience est importante, et il y a les collègues qui travaillent avec moi en d'autres domaines que je retrouve en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Allemagne et en Iran, bien évidemment. C'est cette collaboration, à mon avis, qui compte le plus dans notre équipe; cette coopération franco-iranienne qui est systématique et qui rend le résultat du travail intéressant.

A.P.: Ne regrettez-vous pas de ne pas avoir consacré toutes ces années à étudier la France?

B.H.: Non, non, non. Il y a en France des centaines de chercheurs qui étudient la sociologie de la France, la géographie de la France, l'économie de la France tandis que malheureusement, concernant la géographie de l'Iran, nous n'avons été que deux: Marcel Bazin qui a travaillé sur Qom et sur le Talech et qui a longtemps vécu ici; et moi-même, qui ai consacré ma vie à l'Iran. En anthropologie, il y a eu Jean-Pierre Digard et Christian Bromberger, l'actuel directeur de l'IFRI. Dans les domaines de l'histoire qâdjâre et l'histoire de l'art, il y a très peu de chercheurs. Combien sommes-nous exactement? Pas assez. L'Iran n'est pas un petit pays. Il est très complexe. Et il est normal de connaître l'Iran comme il faut connaître le Brésil, comme il faut connaître la Chine ou l'Inde, l'Allemagne, le Canada ou les Etats-Unis. La géographie, c'est l'art de connaître le voisin. Et moi, je suis très heureux d'avoir par hasard été en Iran, et d'essayer de montrer aux Français que leurs voisins iraniens sont comme ci ou comme ça. Les journalistes écrivent certaines choses, c'est leur métier. Ils le font très vite. C'est politique. C'est plus sensible. Alors que mon travail est de dire aux Français en France: voilà, j'ai analysé ceci avec des amis iraniens. Apparemment, selon moi, l'Iran est comme cela. Les Iraniens vivent comme ceci, comme cela. J'espère que mes activités vont contribuer à une meilleure compréhension de l'Iran. Le travail scientifique est également important pour rectifier certaines erreurs communes. Par exemple, on dit que Téhéran a vingt millions d'habitants, ce qui est faux: il n'en a que quatorze millions. C'est déjà beaucoup, mais la différence est tout de même sensible!

F.P.: Que cherchez-vous principalement dans les pays orientaux?

B.H.: Je n'aime pas l'expression de "pays orientaux" ou encore d' "Orient"

Dans les domaines de l'histoire qâdjâre et l'histoire de l'art, il y a très peu de chercheurs. Combien sommes-nous exactement? Pas assez. L'Iran n'est pas un petit pays. Il est très complexe. Et il est normal de connaître l'Iran comme il faut connaître le Brésil, comme il faut connaître la Chine ou l'Inde, l'Allemagne, le Canada ou les Etats-Unis.

Le travail scientifique est également important pour rectifier certaines erreurs communes. Par exemple, on dit que Téhéran a vingt millions d'habitants, ce qui est faux: il n'en a que quatorze millions. C'est déjà beaucoup, mais la différence est tout de même sensible!

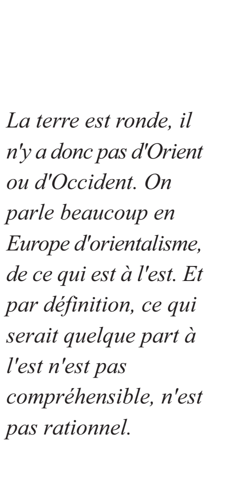

Bernard Hourcade

et d' "Occident". La terre est ronde, il n'y a donc pas d'Orient ou d'Occident. On parle beaucoup en Europe d'orientalisme, de ce qui est à l'est. Et par définition, ce qui serait quelque part à l'est n'est pas compréhensible, n'est pas rationnel. En Iran, en Inde, en Chine, en Turquie, les gens vivent selon des règles qui sont les mêmes partout. Simplement, on ne les connaît pas. De Gaulle avait évoqué "L'Orient compliqué". Mais De Gaulle s'est trompé là-dessus. Il aurait du dire "L'Orient que je ne connais pas". Parce que l'on a tendance à trouver compliqué ce qu'on ne connaît pas. On peut parfois connaître la langue locale, mais cela ne suffit pas. Il faut comprendre la culture, la civilisation, la psychologie, l'héritage, les lieux, ce qui est loin d'être une chose facile. On s'empresse donc de dire: "L'Orient est compliqué".

Pour ma part, je n'étudie pas l'Orient. J'étudie un pays mal connu. J'essaie de comprendre comment il fonctionne avec les méthodes scientifiques que l'on appliquerait en Espagne, aux Etats-Unis, au Brésil ou en Russie. Il n'y a pas de différence. Il faut simplement avoir le désir de comprendre. Et je suis satisfait de mon travail car ici en Iran, on obtient beaucoup de résultats avec peu d'efforts. Il est très satisfaisant de travailler sur un pays peu connu, d'une certaine façon, parce qu'on découvre beaucoup de choses nouvelles qui n'ont pas été publiées. Quand on dit "Téhéran et les banlieues" c'est évident que personne ne l'avait dit avant vous. Les petites choses deviennent de grandes découvertes. Mes collègues en France recherchent sans cesse et avec difficultés de nouveaux sujets. En Iran, au contraire, très peu de recherches en sciences sociales ont été faites. Il y a beaucoup de choses très simples qui sont mal connues. Un survol rapide permet de dire: "Tiens, regardez, j'ai découvert quelque chose."

A.P.: Considérez-vous que l'Iran est plutôt mal connu ou bien connu?

B.H.: Mal connu. Il y a du "peu connu" et surtout du "mal connu", ce qui est pire; parce que lorsque quelqu'un dit: "Je ne sais pas", on peut lui répondre: "Alors je vais vous apportez des explications". Mais quand quelqu'un dit: "Je sais. Je sais que Téhéran a vingt millions d'habitants." Pour le convaincre que ce n'est pas vingt mais quatorze, il faut y consacrer davantage de temps et d'énergie. Le problème actuel qui se pose en Iran, surtout sur le plan politique, n'est pas que ce pays soit inconnu, mais qu'il soit connu de façon erronée. Si vous demandez à un américain combien d'Américains ont été tués pendant la Révolution Islamique?, il va vous répondre: "Beaucoup. Mille, deux mille, trois mille ont été tués." alors que la réponse est… zéro. Pas un seul américain n'a été tué durant la Révolution islamique. Il y a eu un conflit politique, mais qui n'a pas dégénéré en conflit physique. Il y a donc beaucoup d'idées reçues fausses sur l'Iran. Et corriger une


La terre est ronde, il n'y a donc pas d'Orient ou d'Occident. On parle beaucoup en Europe d'orientalisme, de ce qui est à l'est. Et par définition, ce qui serait quelque part à l'est n'est pas compréhensible, n'est pas rationnel.

Mes collègues en France recherchent sans cesse et avec difficultés de nouveaux sujets. En Iran, au contraire, très peu de recherches en sciences sociales ont été faites. Il y a beaucoup de choses très simples qui sont mal connues.

idée fausse est beaucoup plus difficile que d'énoncer une idée nouvelle. C'est d'ailleurs ce qui rend mon travail difficile. Il faut donc aussi être convainquant et réussir à dire que voilà, la situation est comme cela.

F.P.: La division du monde en Orient et Occident n'est donc que superficielle…

B.H.: Oui. Qu'est ce que la Chine? Et le Brésil? Cette division est un héritage du XVIIIe siècle, alors qu'il y avait l'Amérique et l'Europe d'un côté, et l'Orient de l'autre. Cela ne veut plus rien dire. La mondialisation actuelle fait que le monde est rond. Dans une terre ronde, il n'y a plus d'orient ni d'occident. Si vous tournez, vous êtes forcement à l'orient de quelque part et à l'occident de quelque part. Cette dénomination se réalisait par rapport à l'Europe. Les souverains, les Européens disaient qu'ils allaient vers l'orient; l'orient inconnu. Un grand nombre de chercheurs et voyageurs ont dès lors cherché à le comprendre; ils ont appris les langues et ont déployé de nombreux efforts afin de mieux connaître ce monde coupé de l'Europe. Donc à l'époque, cette division avait un certain sens, contrairement à aujourd'hui. Le Japon est beaucoup plus industrialisé et développé que la France du point de vue technologique. Pourtant, il est à l'Est et non à l'Ouest. Il faut donc supprimer ces divisions factices et les notions telles que "tradition" ou "modernité" qui ne renvoient à rien de concret et ne nous permettent pas de saisir la réalité.

A.P.: A quoi renvoient les expressions d' "Extrême orient" et de "Proche orient"?

B.H.: Ce sont des notions qui ont été forgées par rapport à la France, l'Allemagne ou l'Angleterre. Ce sont des mots commodes, si vous voulez. Tant qu'elles sont employées pour désigner un lieu, ce n'est pas grave mais si elles doivent se convertir en méthode d'analyse, cela n'a aucune valeur scientifique. Les Chinois ou les Persans ont des façons de penser l'histoire et la culture différentes de celle des Français et des Américains. Le fait d'être à l'orient ou à l'occident, au nord ou au sud, tout cela est secondaire. Il faut avoir une vision actuelle des choses. On sait aujourd'hui que la terre est ronde, il faut donc que l'on ait des méthodes d'analyse pour vraiment se comprendre et non pas des concepts vides de sens comme tradition/modernité ou encore occident/orient. On peut aujourd'hui les employer par simplification mais scientifiquement, ils n'ont aucun sens. Il faut donc être rationnel et mon travail a notamment été d'essayer de rationaliser et de présenter des analyses scientifiquement exactes sur le fonctionnement actuel de l'Iran: comment vivent les gens en milieu rural, urbain; comment évolue le développement des villes, l'immigration, etc. sur le plan géographique. Je pourrais réaliser les mêmes études sur le Maroc ou la France en appliquant les mêmes méthodes. L'Iran n'est pas un pays exceptionnel; cependant il a, comme chaque pays, une histoire bien particulière.

Je ne cherche pas à dire ce qui est bien ou ce qui est mal. Cela n'est pas mon problème. Quand vous allez chez un médecin, il vous décrit comment votre corps fonctionne. Mon but est également de dire comment fonctionne l'Iran, sans prendre position quant aux aspects positifs ou négatifs. J'essaie juste de me rapprocher de la vérité, avec des méthodes les plus précises possibles. C'est ça, le travail d'un chercheur, comme celui du

Les notions telles que "tradition" ou "modernité" ne renvoient à rien de concret et ne nous permettent pas de saisir la réalité.

J'essaie juste de me rapprocher de la vérité, avec des méthodes les plus précises possibles. C'est ça, le travail d'un chercheur, comme celui du chimiste ou du physicien. Notre méthode de travail est donc loin de l'orientalisme ou bien des idées du XVIIIe siècle.

chimiste ou du physicien. Notre méthode de travail est donc loin de l'orientalisme ou bien des idées du XVIIIe siècle.

A.P.: En tant que professeur d'université, que pensez-vous de l'état d'esprit des jeunes chercheurs français en Iran et à l'inverse, celui des Iraniens en France?

B.H.: En France, les jeunes étudiants sont très peu nombreux à s'intéresser à l'Iran. Un peu plus maintenant, depuis environ 25 ans. Mais avant cela, beaucoup de gens étaient traumatisés par la Révolution islamique. En plus, il était difficile de faire des recherches sur place pour des raisons politiques et administratives. Elles étaient donc très limitées. Et les gens prenaient souvent position pour ou contre la révolution, ce qui portait atteinte à l'objectivité scientifique. Pendant les dernières quinze années, il y a eu assez peu de chercheurs en sciences sociales français ou bien d'autres nationalités s'étant intéressés à l'Iran - hors des nombreuses études plus ou moins superficielles tournant toujours autour de la société et de la Révolution, ou encore de l'islam et du politique. Ces questions sont très importantes, mais elles sont loin de recouvrir toute la réalité! Cependant, il y a actuellement une nouvelle génération de chercheurs ayant travaillé non seulement sur la Révolution et ses conséquences, mais également sur l'Iran actuel.

Les Iraniens en France demeurent très marqués par la Révolution et par la question des rapports entre islam et société. Or, au-delà de l'islam, les paramètres diplomatiques et internationaux sont également essentiels. Si vous l'omettez, il manque quelque chose dans l'analyse. L'Iran est un des plus importants exportateurs de pétrole à l'étranger et est donc, par son économie, lié au monde international. Du point de vue culturel et scientifique, l'Iran est également un pays où l'information est très développée, et qui est très ouvert aux échanges internationaux.

L'Iran est très mal connu en France, et la France est très mal connue en Iran, car il y a encore trop peu de jeunes iraniens qui vont en France. Les Iraniens ont souvent une vision idéalisée de la France, et de l'"occidentalité" en général.

F.P.: Quelles sont les motivations des jeunes chercheurs iraniens désirant effectuer des recherches sur la France?

B.H.: Il y a d'abord en Iran, une très grande méconnaissance de l'étranger. L'Iran est très mal connu en France, et la France est très mal connue en Iran, car il y a encore trop peu de jeunes iraniens qui vont en France. Les Iraniens ont souvent une vision idéalisée de la France, et de l' "occidentalité" en général. L'Iran est pour l'instant et dans une certaine mesure coupé du reste du monde pour les raisons que l'on connaît bien. Les journaux étrangers n'arrivent pas. Les livres en langue originale sont rares. Les informations que l'on donne à l'université sont assez limitées. La culture étrangère passe donc par des moyens individuels, par un ami qui habite en France, par un voyage très court de quelques jours. Ce n'est cependant pas suffisant pour connaître la France. Les Iraniens s'efforcent cependant de mieux connaître la diversité du monde actuel par tous les moyens: films, livres, ou encore au travers de voyages ou de contacts personnels. C'est cela la géographie. On voit que des choses sont différentes mais il y a aussi beaucoup de points communs. Il faut apprendre à se connaître.

A.P.: Qu'entendez-vous précisément par "l'esprit de recherche"?

B.H.: L'esprit de recherche est le fait de sortir du jugement de valeur, du "bien" et du "mal". La recherche s'efforce de discerner le fonctionnement d'une chose; pour qui elle est bénéfique, pour quelles

autres personnes elle est neutre ou nuisible… Le but n'est donc pas de trouver les arguments pour essayer de combattre l'adversaire, ce qui est quelquefois très difficile. C'est notamment souvent le cas en Iran car le pays a été au milieu de tensions politiques très fortes depuis longtemps. Il n'y pas toujours une vrai volonté de recherche ou bien cette volonté est quelque fois très opérationnelle; est destinée à réaliser quelque chose de précis ou à réaliser des ambitions matérielles. Cette recherche finalisée peut produire de bons résultats, mais elle risque de s'éloigner de l'esprit de recherche et s'engager dans un esprit de production, de compétition. La recherche est gratuite et est internationale. La vérité se doit d'être partagée. Faire de la recherche et la garder pour soi n'est pas la recherche. Les Etats-Unis, ou le Japon font de nombreuses recherches qu'ils gardent pour eux; il y a également des gens dans ces pays qui font des recherches qui sont publiées, qui sont ouvertes. L'élément de la modernité d'une société est donc non seulement sa capacité de recherche, mais également de partage; un esprit d'ouverture convergeant vers une vérité partagée qui constitue en lui-même une vraie démarche intellectuelle. La science est, à mon avis, un des éléments centraux permettant de rapprocher les hommes. La science est internationale et c'est par elle que les gens se connaissent, se rapprochent et partagent des choses au-delà de leurs différences culturelles. ■

L'élément de la modernité d'une société est donc non seulement sa capacité de recherche, mais également de partage; un esprit d'ouverture convergeant vers une vérité partagée qui constitue en lui-même une vraie démarche intellectuelle.



Vue de Téhéran



Emâmî

Monireh BORHANI

Né dans la ville de Hérât en Afghanistan au VIIe siècle de l'hégire (XIIIe siècle), Malek-o-Sho'arâ Razï-eddîn Heravi, qui versifia sous le nom d'Emâmî, est l'un des célèbres poètes de l'époque Ilkhanide. Il vécut d'abord à Kermân où il chanta la grandeur des princes de son temps et quitta plus tard cette ville pour Yazd, où il devint l'un des chantres de Shams-e-dîn Mohammad Tâzigouï, l'un des disciples de Shams-e-dîn Mohammad Sâhebdivân. Après cela, il prit le chemin d'Ispahan, ville où il resta toute sa vie.

Il se distinguait notamment pour sa connaissance des sciences rationnelles et de transmissions, mais également de par sa maîtrise des langues et littératures arabe et persane. Contemporain de Sa'adî, il fut préféré au Maître. Ce fut son contemporain, le poète Madjd-eddîn Hamgar[1] qui écrivit sous forme de quatrain le plus bel éloge d'Emâmî:

Bien qu'en rhétorique, nous sommes brillants
Bien que nous soyons les guêpes de
l'éloquence de Sa'adî
De la poétique
De l'avis de tous
Nous ne sommes, ni moi ni Sa'adî, jamais
aussi fort qu'Emâmî

C'est peut-être l'intérêt d'Emâmî pour le style Khorâssâni, que partageait Hamgar, qui le lui faisait préférer au maître, Sa'adî et aujourd'hui, nul doute que Sa'adî est aussi apprécié qu'Emâmî oublié. Par ailleurs, Emâmî répondit poliment lui-même à ce quatrain élogieux:

Quoique maître en rhétorique
Quoiqu'éloquent dans le monde des vers
Je sais que je ne suis pas comparable à Madjd-e Hamgar
Qui a de la pureté et de l'élégance le langage

Et Sa'adî, qui ne partageait pas les idées d'Hamgar, composa des vers en réponse au jugement dont il était l'injuste victime:

Celui qui ne peut atteindre au sublime
Ne l'atteint pas parce qu'il a mauvais cœur et malchance,
Hamgar qui ne s'inclina jamais
Comment s'étonner qu'il ne devienne point un Emâmî[2]*?*

Ces débats versifiés mis à part, Mowlânâ Fakhr-e-dîn 'Alî Sâfî sut rendre le plus véridique hommage que l'on pouvait à Emâmî Herâvî, en disant de lui qu'il était un grand savant dans les domaines des sciences rationnelles et de transmissions.

L'étude des caractéristiques sémantiques de ses vers tend à prouver qu'Emâmî, même s'il restait discret à ce sujet, était un mystique.

En tous cas, Emâmî figure au rang des éminents poètes du XIIIème siècle. En restant fidèle aux styles classiques et aux thèmes en vogue de son époque, il fut à la fois un panégyriste remarquable et un compositeur de *ghazals*.

Il est notamment remarqué pour son *Divân*, recueil de panégyriques des rois et des ministres de Herât, de Kermân et d'Ispahân, ainsi que d'un *Traité* en arabe traitant notamment de l'ode dans l'œuvre de Zorromah[3].

Il décéda le 4 mars 1287. ■



1. Madjd-eddîn Hamgar, poète du VIIe siècle, contemporain de Sa'adî et Emâmî. Il fut reconnu pour son jugement à propos de la comparaison entre Sa'adî et Emâmî.
2. L'emâm est chargé de diriger la prière collective.
3. Poète arabe préislamique



La route de la soie

Rencontre avec Jésus sur la route de la soie

Kioumars DERAMBAKHSH

L'auteur tient à souligner que ce texte est redevable à de nombreuses études, tout particulièrement à celle de M. Wolfran Kleiss à propos du monastère de Saint Thaddée et à celle de M. Mesrob Vardapet Ashjian à propos de l'église Vank, ainsi qu'à des articles de MM. Léon Minassian, Iradj Afshar et Esmaïl Raïn. Des remerciements plus particuliers doivent être adressés à M. Varoujan Arakelian, architecte, pour sa contribution à la rédaction de ce texte.

L'histoire veut que les Arméniens aient été un des premiers peuples à être devenu chrétien, sous Tiridate III, à la charnière des IIIe et IVe siècles, avec Saint Grégoire l'illuminateur comme premier évêque. Comme la tradition reconnaissait en Saint Thaddée, le premier Apôtre qui diffusa le Message de Jésus en cette région de l'Asie, l'Arménie chrétienne éleva une petite chapelle sur le lieu considéré comme étant celui de son martyre.

Ainsi, avec cette chapelle, commence une autre histoire, celle de Jésus sur la Route de la Soie. Et sur cette route, trois signes, trois repères de trois époques différentes mais appartenant à une même culture, indiquant une même présence et se situant sur un même territoire, l'Iran.

Le premier, comme on le devine, est cette petite chapelle, connue aujourd'hui sous le nom du Monastère de Saint Thaddée. Complètement détruit par le tremblement de terre en 1319, le bâtiment fut reconstruit durant les années suivantes en pierre noire. Son nom local est d'ailleurs *Qara Kelissa*: l'Eglise Noire. Entre 1811 et 1822, il fut restauré et agrandi. Ainsi, un autre bâtiment, celui-ci blanc, est venu s'ajouter au premier.

Le second est un autre monastère, celui de Saint Stéphane que les Arméniens considèrent comme l'un des premiers martyrs chrétiens. Situé dans une gorge de l'Araxe, (dans la vallée de Shâm), il date environ du VIIe ou VIIIe siècle et fut reconstruit entre 1643 et 1655 sous sa forme actuelle, celle d'une forteresse.

Le troisième repère est l'Eglise Vank à Ispahan, qui date du XVIIe siècle.

Au cours de l'histoire iranienne, chaque fois qu'une nouvelle guerre se déclenchait entre l'Iran et l'Empire Ottoman, 1'Araxe était dévastée. Cette situation incita le Shâh 'Abbâs Ier, roi safavide, à favoriser le déplacement de la population arménienne de Jolfâ et à les inciter à venir s'installer au centre du pays, à Ispahan - capitale de l'époque. Ainsi, les premiers Arméniens arrivèrent à Ispahan entre 1604 et 1606. Le roi leur concéda un quartier de la ville qui fut rebaptisé "Nouvelle Jolfâ", en souvenir de la patrie d'origine. Les Arméniens y construisirent une première petite chapelle et, un demi-siècle plus tard, entre 1655 et 1664, cette chapelle devint le monastère actuel qui, contrairement aux deux premiers, est, dans son ornementation, de conception florentine. Ceci est notamment du au fait que la colonie arménienne se spécialisa dans le commerce, surtout celui de la soie. A l'époque, l'Ambassadeur d'Iran à Venise était un arménien et c'est en Italie que furent formés les artistes qui bâtirent et ornèrent l'Eglise Vank.

Un des premiers édifices chrétiens de la route de la soie: le monastère de Saint Stéphane

Au cours des premiers siècles du christianisme, de nombreuses cathédrales immenses dressées à la gloire du Dieu des chrétiens furent édifiées par des grands princes et architectes. Mais, sur la route de la soie, Jésus est avant tout une chapelle, dressée pour le même Dieu, mais par des bergers, au milieu d'une plaine, au flanc d'une montagne: lieu de recueil, bien sûr, mais aussi de refuge et d'asile: un signe resté vivant dans l'histoire de tout un peuple, un des premiers peuples chrétien de l'histoire, les Arméniens, avec l'ensemble des monuments qu'ils ont construits, marquant à la fois leur passage et reflétant leurs aspirations.

A côté de l'Araxe, ce fleuve magique qui forme aujourd'hui la frontière naturelle entre l'Iran, d'une part, l'Arménie et le Nakhitchevan, d'autre part, juste en face d'un cimetière arménien situé de l'autre côté du fleuve et sur l'actuel territoire du Nakhitchevan, se dresse, cette fois du côté iranien, un monastère tombé aujourd'hui en ruines et en état de restauration: le monastère de Saint Stéphane. Ce monastère est une vraie forteresse et réunit tous les vestiges d'un passé prodigieux s'étalant sur plus d'un millénaire: la croix, qui s'élève sur la

Ainsi, les premiers Arméniens arrivèrent à Ispahan entre 1604 et 1606. Le roi leur concéda un quartier de la ville qui fut rebaptisé "Nouvelle Jolfâ", en souvenir de la patrie d'origine.



Le monastère de Saint Stéphane

pomme, date du XIXe siècle; le portail, qui est plus vieux, date de deux siècles mais porte toujours des traces de balles qui, elles, datent du début des années 1950. Car à une époque pas si lointaine le monastère et toute la vallée étaient redevenus un lieu de refuge pour toute la population de la région, qu'elle soit chrétienne ou musulmane. Quant aux pierres - car le monastère est tout en pierre - elles sont venues en grande partie du Nakhitchevan au début du XVIIIe siècle.

Selon la tradition arménienne, Saint Stéphane ferait partie des premiers martyrs chrétiens. C'est pour cette raison qu'il est également nommé nâkhâgâh, c'est-à-dire le premier martyre.

Selon la tradition arménienne, Saint Stéphane ferait partie des premiers martyrs chrétiens. C'est pour cette raison qu'il est également nommé *nâkhâgâh*, c'est-à-dire le premier martyre. Son monastère, dont l'édifice actuel a été bâti entre 1643 et 1655 et complété depuis, était à l'origine une chapelle construite entre les VIIe et IXe siècles.

L'église se trouve au nord et présente une architecture assez exceptionnelle avec sa coupole en forme de cône formant une étoile à seize branches. Le clocher s'élève sur une tour de plusieurs étages, avec une coupole pointue et sobre, sans ornements particuliers. Au nord de l'église se trouvent également deux chapelles.

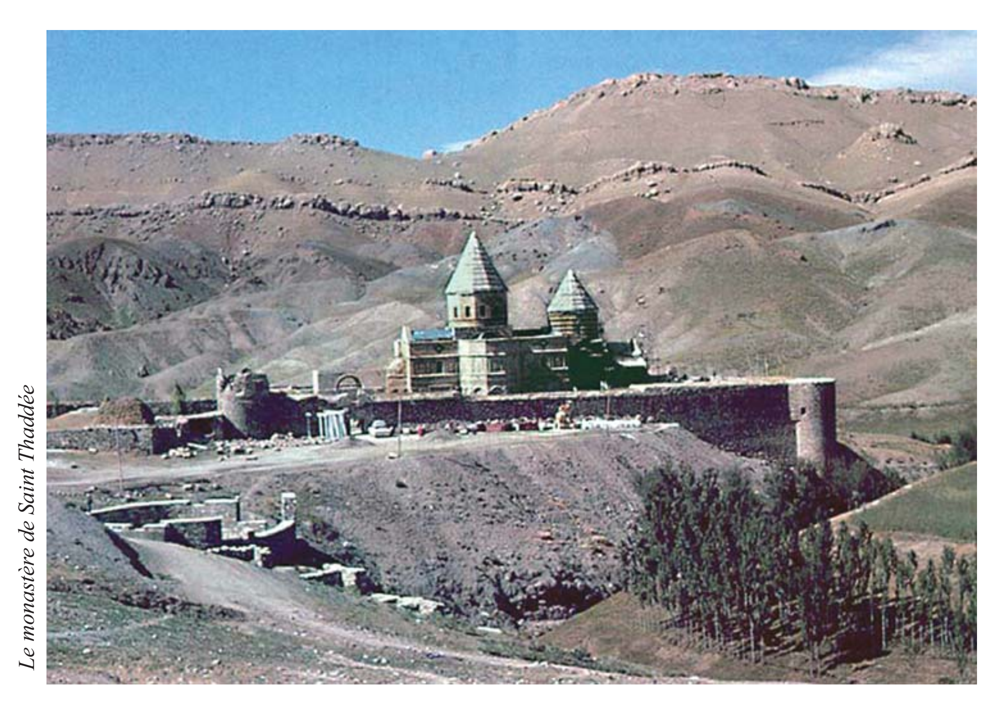
Sur le portail principal, une sculpture en pierre monolithe représente la Vierge et l'enfant Jésus, au-dessus desquels se trouvent un bouclier et la course du soleil, symbole de l'éternité. Ni le temps ni les gens ne semblent avoir épargnés cette sculpture ni les autres que l'on trouve à l'intérieur de l'édifice: certaines personnes, croyant qu'elles dissimulaient de l'or, ont brisé plusieurs d'entre elles.

Ici, tout est en pierre et d'une inspiration aux sources multiples: mithriaque avec le corbeau, symbole de l'éternité; ancien-testamentaire avec le pigeon indiquant la fin du déluge et l'apparition de la terre ferme - c'est-à-dire, dans l'imaginaire arménien, du Mont Ararat se trouvant plus loin au nord -; nouveau-testamentaire avec les apôtres Saint Pierre, Saint André; judéo chrétienne avec l'étoile de David; islamique avec les stalactites, en forme de cyprès qui, si elles se répètent ne sont jamais identiques car entièrement en pierre.

A Saint Stéphane, tout est à décrypter, des inscriptions aux motifs ornementaux riches d'un symbolisme aujourd'hui presque oublié. La croix y joint la svastika et l'arbre cosmogonique qui, toujours, retourne à lui-même, à son noyau, pour renaître. Les anges ont six ailes. Est-ce pour indiquer la Présence au sein des six directions du monde: les quatre points cardinaux mais aussi le bas et le haut? Et ces quatre éléments de l'ange, de l'aigle, du taureau et du lion qui se répètent un peu partout, indiquent-ils les Quatre Evangiles? Le dragon est aussi un peu partout. Il symbolisait et symbolise toujours la science et le savoir. Le bâton des évêques arméniens continue d'ailleurs à le représenter dans sa forme. Mais que fait ici l'Ouroboros, ce serpent simple ou double, avec la queue dans la bouche, qui trace le cercle de l'infini, donc de l'éternité? Est-ce simplement un désir ornemental qui a commandé la répétition, en chacun des seize angles du monastère, en haut de ses gouttières, ces têtes d'hommes et d'animaux? Une croix en forme d'arbre cosmogonique et de motifs végétaux se répète même sur le plafond qui se dresse au-dessus de l'autel, avec, fait exceptionnel, deux places prévues pour le prône. Un autre élément dont l'explication échappe à notre compréhension.

A Saint Stéphane, tout est à décrypter, des inscriptions aux motifs ornementaux riches d'un symbolisme aujourd'hui presque oublié.

Tchaldirân ou les Quatre Portes, une plaine au centre du monde, entre l'Asie



Le monastère de Saint Thaddée

Saint Thaddée aurait érigé, de son vivant, à l'emplacement du monastère actuel, la première église du monde et il serait enterré dans le monastère actuel, juste sous l'autel principal.

Mineure, l'Arménie, le Kurdistan et 1'Iran

C'est là que s'affrontent, en 1514, l'Empire ottoman de Selim Ier et l'Empire Perse d'Ismâ'îl Ier. Une guerre sanglante qui, si elle s'achève par la débâcle perse, se trouve également à l'origine de l'ouverture perse vers le monde chrétien: l'Europe de l'époque, mais aussi son propre monde chrétien interne, les Arméniens.

Comme nous l'avons évoqué, les Arméniens furent parmi les premiers peuples, nous dit l'histoire, à se convertir au christianisme. La tradition chrétienne arménienne remonterait aux alentours de l'an 66, lorsque Saint Jude, surnommé Thaddée ou Lebbée par les évangélistes Marc et Matthieu, arriva à l'actuel Tchaldirân, qui était la province arménienne actuelle d'Ardaz. Thaddée était le frère de Saint Jacques le Mineur et rédigea l'Epître de Saint Jude que l'on trouve dans le Nouveau Testament, juste avant l'Apocalypse. Nicéphore Calliste affirme qu'il évangélisa la Mésopotamie, tandis que Fortunat de Poitiers affirme qu'il alla en Perse. Mais pour les Arméniens, il vint en Arménie et évangélisa si bien Ardaz qu'il réussit même à convertir Sandoukht, la fille du roi. La tradition arménienne dit également qu'il était accompagné de Saint Barthélemy et qu'ils avaient quitté ensemble la Terre Sainte après la crucifixion du Christ. D'ailleurs, Barthélemy serait également mort écorché vif en Arménie.

Le monastère de Saint Thaddée

Voyant le christianisme en plein essor dans son pays Sandrouk, le roi, persécuta les chrétiens et fit exécuter Thaddée et la princesse, sa fille, dont le mausolée se trouve sur une colline, non loin du monastère. Toujours selon la même tradition, le saint aurait érigé, de son vivant, à l'emplacement du monastère actuel, la première église du monde et il serait enterré dans le monastère actuel,

La tradition chrétienne arménienne remonterait aux alentours de l'an 66, lorsque Saint Jude, surnommé Thaddée ou Lebbée par les évangélistes Marc et Matthieu, arriva à l'actuel Tchaldirân, qui était la province arménienne actuelle d'Ardaz.

juste sous l'autel principal.

S'il n'est pas impossible que des fouilles permettent de découvrir un jour les fondations de cette toute première église légendaire sous l'actuelle, il est certain que Moses Khorenatsi, chroniqueur arménien du Ve siècle, s'il précise que les mausolées de Thaddée et de Sandoukht se trouvent dans la plaine d'Ardaz, ne parle d'aucune église. Ce n'est que dans un texte du début du Xe siècle qu'une première mention d'une telle église dans la région apparut, et ce ne fut qu'à partir du XIIIe siècle que les documents abondèrent en ce sens: pillé par les mongols 1230-1231, restauré en 1253 par Hûlagû, le sultan mongol, sur la demande de sa mère et d'une de ses épouses qui s'étaient converties, le monastère fut de nouveau pillé et partiellement détruit en 1284. Et on arrive ainsi à l'événement dont parle l'inscription que l'on trouve à l'intérieur même du monastère et qui date de 1329. Comme nous l'avons évoqué plus haut, cette inscription indique que l'église ayant été complètement détruite par un tremblement de terre en 1319, l'évêque Sakaria procéda à la restauration de la partie ancienne. Ainsi une nouvelle église fut construite, en l'espace de dix ans, en pierres noires. La partie ouest de l'église originelle n'a probablement jamais été reconstruite mais tout simplement recouverte par un édifice nouveau. Cette première restauration achevée, l'église et le couvent furent, de nouveau, pillés, à plusieurs reprises du XIVe au XXe siècles. La Croix que l'on voit d'ailleurs actuellement est entièrement neuve, l'ancienne ayant été criblée de balles - en effet, le monastère s'était transformé, à partir de 1890 et jusqu'à la Première Guerre Mondiale, en lieu de ralliement des Arméniens qui combattaient les Ottomans.

La dernière grande restauration du monastère date de 1814 et est due au prince héritier, 'Abbâs Mîrzâ, qui, pour des raisons politiques, tentait de transférer le siège du Catholicos, le patriarche des Arméniens, au monastère de Saint Thaddée.

La dernière grande restauration du monastère date de 1814 et est due au prince héritier, 'Abbâs Mîrzâ, qui, pour des raisons politiques, tentait de transférer le siège du Catholicos, le patriarche des Arméniens, au monastère de Saint Thaddée. C'était l'époque des grandes guerres entre La Perse et la Russie et le Catholicos avait son siège au monastère d'Etchmiadzin, près d'Erevan, et subissait, d'après le prince, l'influence de la Russie. La tentative d' 'Abbâs Mîrzâ n'aboutit pas. Mais des travaux importants furent entrepris au monastère et à l'église. On imagina même la construction d'une réplique de la cathédrale d'Etchmiadzin, l'église du Catholicos. Mais si la porte actuelle du monastère est celle d'Etchmiadzin, transportée il y a plus de 180 ans, le projet ne fut pas exécuté dans toute son ampleur: un clocher surmontant le porche devait être édifié, deux tours devaient s'élever au-dessus des voûtes rondes encadrant la nef... mais rien de tout ceci ne se réalisa.

Le monastère est composé de deux cours. Une entrée, orientée à l'ouest, conduit dans une avant-cour qui donne accès au cloître au milieu duquel se dresse l'église qui, comme on vient de le dire, comprend au moins deux phases de construction.

D'une part, le sanctuaire avec ses chapelles latérales et la salle contiguë en forme de croix qui est couronnée par une coupole s'élevant au-dessus de la croisée. Ce sont ces deux éléments qui forment l'église primitive, celle du XIVe siècle. De l'extérieur, le plan de cette église est rectangulaire et se distingue, de la partie plus récente, par la couleur noire de ses pierres. Les seuls ornements des murs de cette construction ancienne, qui sont lisses partout ailleurs, sont, sur les trois côtés, est, nord et sud, ses toits à pignons et de



L'Eglise Vank à Ispahan

larges surfaces décorées dans les pignons et au-dessous de ceux-ci. L'extérieur du cloître présente une alternance de bandeaux en pierres claires et foncées. Le bandeau inférieur se répète comme un module, tandis que le bandeau supérieur reprend des scènes du Nouveau et de l'Ancien Testament et des légendes arméniennes.

Adossée en quelque sorte à la petite église ancienne, la grande église constitue la partie centrale de l'ensemble. La coupole, au tambour percé de douze fenêtres, repose sur quatre voûtes supportées par quatre piliers. A l'intérieur, l'église est très dépouillée. On y retrouve cependant la répétition de deux motifs principaux: l'aigle, symbole de l'indépendance de l'Eglise arménienne et, de nouveau, l'arbre cosmogonique qui part de son noyau primitif, se dresse vers le soleil et retourne à lui-même.

L'Eglise Vank à Ispahan

Depuis son apparition sur les ruines de l'Empire byzantin, l'Empire ottoman ne cessa de s'étendre: à l'ouest, jusqu'aux frontières austro-hongroises; au sud, jusqu'au Maroc et l'est jusqu'aux frontières iraniennes. A l'aube du XVIIe siècle, son déclin commença et, fait étrange, c'est à la même époque que les chrétiens d'Iran connurent un certaine "renaissance".

Comme nous l'avons évoqué, Ismâ'îl Ier, fondateur de la dynastie des Safavides, fut vaincu, en 1514, à Tchaldirân, par le sultan ottoman Selim Ier. Depuis, l'idée de la revanche hanta tellement les rois de Perse que les hostilités reprirent immédiatement avec la montée sur le trône d' 'Abbâs Ier dit le Grand, en 1587. La Perse perdit de nouveau la guerre et, avec elle, de nombreuses provinces, dont la riche Arménie.

En 1604, 'Abbâs repassa à l'attaque, reprit l'Arménie et, inquiet d'une contre attaque ottomane, favorisa l'émigration vers le centre du pays de dizaines de milliers d'Arméniens chrétiens. Ce grand exode conduit à l'installation de près de 3000 familles chrétiennes à Ispahan dans le quartier de Jolfâ, où ils construisirent donc une petite chapelle, le Saint Sauveur, qui, un demi-siècle plus tard, entre 1655

Au-dessus de l'entrée ouest se trouve le petit clocher dédié aux archanges Gabriel et Michel au pied duquel, dans la cour et sur le parvis de la cathédrale, on remarque des sépultures de prélats, d'ecclésiastiques, mais aussi d'européens que le hasard et le destin ont conduit à Ispahan.

C'est ainsi que Vank compte parmi les rares églises du monde à montrer, par le biais de ces peintures murales, le parallélisme qui existe entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

et 1664, fit place à l'édifice actuel plus connu sous le nom de Vank.

Contrairement aux monastères de Saint Stéphane et de Saint Thaddée, l'Eglise Vank n'a rien d'une forteresse. Suivant les normes de l'époque, elle a été bâtie en brique et, vue de l'extérieur, n'est pas recouverte de carreaux de faïence, contrairement aux mosquées d'Ispahan. Son unique bijou est la croix qui se dresse sur son sommet. Sa coupole, qui a une forme bulbeuse et sobre, repose sur l'aile droite et est soutenue par quatre arches. A l'est du bâtiment, dans une abside semi-circulaire, se trouve l'autel avec le baptistère à sa droite et la Sacristie à sa gauche.

Les deux entrées de l'Eglise se trouvent à l'ouest et au nord de l'édifice. Un passage voûté nous amène sur le parvis. Au-dessus de l'entrée ouest se trouve le petit clocher dédié aux archanges Gabriel et Michel au pied duquel, dans la cour et sur le parvis de la cathédrale, on remarque des sépultures de prélats, d'ecclésiastiques, mais aussi d'européens que le hasard et le destin ont conduit à Ispahan.

L'extérieur de la cathédrale et les arches sont ornés de motifs incrustés de carreaux de faïence monochromes. Des anges veillent aux quatre coins de l'église.

L'intérieur est richement décoré de fresques de peintures, de lambris de stuc doré et de frises formées de carreaux de faïence et de mosaïques.

La frise incrustée possède sa longue tradition et on s'est souvent servi de cet art à l'époque safavide. Les motifs floraux ou géométriques sont gravés sur du plâtre puis dorés, le fond peint en bleu indigo. Cette harmonie entre les deux couleurs créé un climat propice à la méditation spirituelle et s'accorde parfaitement à la semi-obscurité de l'église, surtout quand l'or est rehaussé par le doux éclat de la lumière tamisée. Les colonnes, les niches et les coupoles sont finement décorées et donne l'impression aux visiteurs et aux pèlerins de baigner dans du bleu constellé d'or. Comme le laisse deviner une inscription datant de 1661, ces travaux de revêtement ont été très probablement exécutés lors de la construction même de l'église.

Mais, à Vank, le point le plus intéressant reste les peintures murales. Car si l'art des mosaïques et des faïences émaillées est persan, ces peintures sont d'inspiration occidentale.

Les murailles sont recouvertes de peintures classées par bandes horizontales, séparées les unes des autres, par des frises étroites. La bande supérieure et les bordures des fenêtres éclairant l'intérieur de la coupole représentent, en général, des scènes de l'Ancien Testament et, immédiatement au-dessous, des scènes du Nouveau Testament.

La troisième bande se compose de larges frises de motifs floraux et de peintures en médaille, représentant des paraboles, les sept sacrements de l'Eglise et des épisodes de la vie de Jésus.

Outre leur valeur artistique, ces peintures murales présentent un autre aspect intéressant: la typologie est en vogue dans la théologie byzantine et arménienne et selon les règles de cette dernière, les événements nouveau-testamentaires ont été annoncés dans l'Ancien Testament. C'est ainsi que Vank compte parmi les rares églises du monde à montrer, par le biais de ces peintures murales, le parallélisme qui existe entre l'Ancien et le Nouveau Testament. De ces couples typologiques, certains sont classiques: le serpent d'airain et la Croix, le prophète Jonas dans le sein de la baleine, la Pâque Juive et la Sainte Cène... D'autres, par contre, sont moins connus et quelques uns échappent complètement

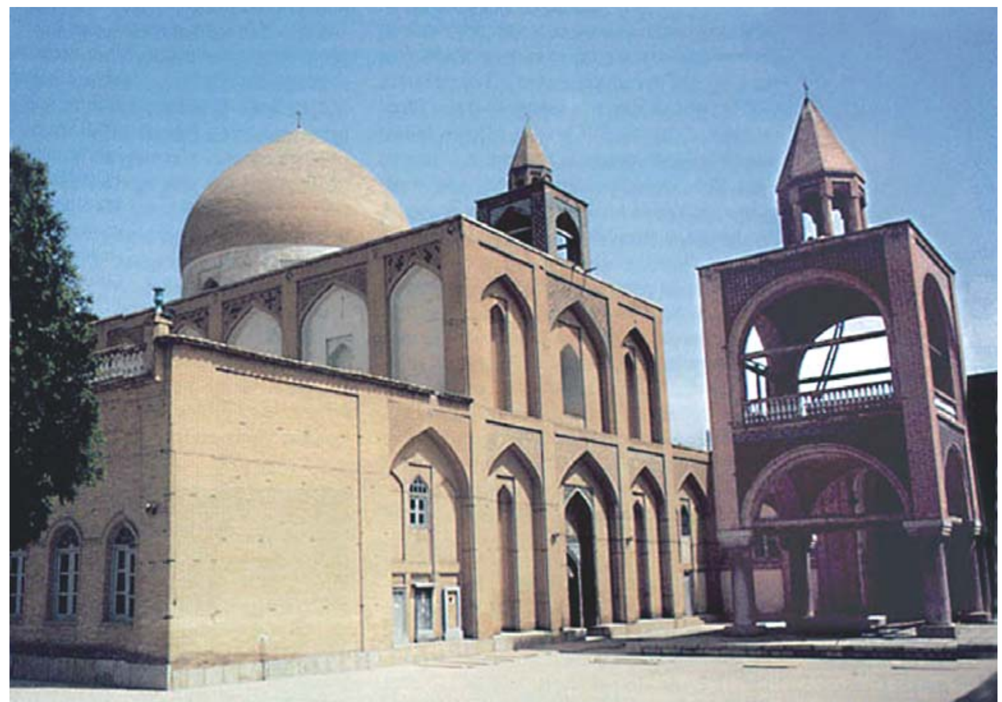
à une compréhension non arménienne.

Parmi les peintres qui ont décoré ces murs, nombreux sont ceux dont les noms se sont perdus dans le cours de l'histoire. On connaît ceux de Stepan, de Guiragos, et surtout celui de Minas qui avait étudié la peinture à Alep en Syrie.

On sait que les modèles dont se sont servis ces peintres ont été les gravures de la première édition de la Bible en arménien qui fut publiée en 1666 à Amsterdam. Et ces mêmes gravures, qui sont l'œuvre de grands maîtres comme Christoffel Van Sichem et Albrecht Dürer, ont été relevées dans une édition hollandaise de la Bible ainsi que dans un livre en arménien publié vers 1646 par le Vardapet Khatchatour dont le corps repose dans le caveau, juste sous l'autel de l'église.

On sait aussi qu'un bon nombre d'artistes européens vivait à la Cour des Safavides, et que les Arméniens qui s'installèrent à Ispahan au début du XVIIe siècle étaient surtout des artisans et des commerçants. Le commerce de la soie était le monopole du roi qui chargea également des arméniens de faire ce commerce pour son compte. Un événement l'amena à favoriser les Arméniens dans ce commerce. Etait-ce à cause des trop fortes tentations vénitiennes et de sa jeunesse? Toujours est-il que le jeune représentant d' 'Abbâs Ier dépensait si allègrement dans la débauche l'argent de son roi, que la République de Venise en arriva à douter de la validité de ses lettres de créance et questionna discrètement la Cour à son propos. Deux commerçants arméniens revenaient justement d'Inde où ils avaient fait de bonnes affaires pour 'Abbâs Ier. Celui-ci les dépêcha immédiatement à Venise et fut si satisfait du résultat qu'il confia aux chrétiens la responsabilité du commerce avec l'Europe. Avec une Cour aussi cosmopolite que celle des Safavides et les fréquents déplacements des Arméniens en Europe, faut-il être surpris de voir à Ispahan, à Vank, à côté de mosaïques islamiques, des peintures murales d'inspiration européenne? Les chérubins de Vank comptent d'ailleurs au nombre des rares chérubins du monde, et sont sans doute parmi les seuls à apparaître sur des carreaux de faïence.

Ce n'est peut être pas inutilement qu'au nord de la Cathédrale du Saint Sauveur, juste à côté de la Nouvelle Jolfâ, coule, depuis des siècles, Zâyanderûd dont le nom signifie le fleuve procréateur. N'a-t-il pas assisté, en effet, à la renaissance de Jésus et d'un autre de ses peuples sur la route de la soie? ■



L'Eglise Vank à Ispahan

Le luth fou

Lalla Gaïa à Qom (6)

Vincent BENSALI

Le matin, Lalla Gaïa est réveillée par les mouches. Ayant craint un nouveau face-à-face avec les chiens, elle a préféré passer la nuit dans le petit sanctuaire, dormant à même le sol, à deux mètres à peine de la sépulture, derrière le saint. Elle s'est allongée comme doit l'être le Seyyed, sur le côté droit, la main droite sous la tête, tournée vers le sud-ouest, vers la qibla. Les musulmans, vivants ou morts, se reposent de la même manière, imitant en cela le Prophète, et réalisant là aussi cette unité qui leur est si chère. Lalla Gaïa a aimé cette double intimité du sanctuaire et de la nuit. Elle n'a pas beaucoup sommeillé mais a goûté la paix du lieu. Elle ne sait à quel moment elle s'est endormie. Maintenant, elle est assise, reprenant ses esprits et réajustant son foulard au plus serré pour se protéger de la ronde incessante des mouches. Elle entend du bruit et réalise qu'une porte, masquée la veille par un rideau, est maintenant ouverte sur une pièce plus petite que celle du tombeau. Un remue ménage se fait entendre; des casseroles? Elle se lève, passe la tête, et croise le regard d'un vieil homme qui lui sourit aussitôt et lui fait signe d'entrer. Lalla Gaïa se retrouve dans un petit intérieur des plus modestes, comprenant que le gardien du lieu vit dans le sanctuaire. Le vieil homme est affairé à allumer son samovar à gaz. Il lui fait signe de s'asseoir. Une femme entre dans la pièce, venant de l'extérieur. Elle apporte du lait dans une petite casserole d'aluminium. Elle est aussi âgée que lui, aussi souriante. Le vieux gardien dit à Lalla Gaïa de patienter, le thé sera bientôt prêt. Lalla Gaïa proteste, lui dit qu'elle n'a besoin de rien, mais d'un signe de la main, il lui intime de ne rien dire et de rester assise, avec toute l'autorité bienveillante dont jouissent les anciens. La femme passe un coup de balai sur le vieux tapis, les tochak et les couvertures recouvertes d'un drap de coton sont déjà empilés le long du mur. Trois poules tournant devant la porte se régalent de ce que le balai a repris au tapis. Tandis que l'eau est portée à ébullition, puis que le thé s'infuse dans la petite théière de porcelaine trônant sur le samovar ronronnant, Lalla Gaïa apprend que Seyyed 'Alî Rezâ, ou Hajjî Safar est un descendant de l'Imâm Mûsâ ibn Ja'far. Il avait la réputation d'être fiable, à tel point que les gens partant pour le Pèlerinage lui confiaient leurs biens afin qu'il les garde. De là à ce que les gens de la plaine s'imaginent que le monticule sur lequel est édifié son sanctuaire recèle un trésor,



Imâmzâdeh Jamal Gharib, Jamkaran

il n'y avait qu'un pas, que des voleurs ont franchi plus d'une fois. Or à chaque tentative de creuser le monticule, ils ont été mis en fuite par des djinns qui les ont roués de coups. Cela n'a cependant pas empêché que le gardien précédent ait été assassiné par des voleurs. Sa tombe a d'ailleurs été creusée dans le sanctuaire même, et il faut désormais l'enjamber pour aller à la tombe du saint. Un cadre, accroché au mur, montre le visage du vieil homme. Les gens de la région se sont bien entendu empressés d'accuser les réfugiés afghans des alentours, qui travaillent dans les briqueteries et vivent pauvrement, cela sans la moindre preuve... Malheureusement, comme dans la plupart des contrées de ce monde, l'étranger est responsable de tout ce qui ne va pas. A Jamkaran, si ce ne sont pas les Afghans, ce sont les Irakiens… Habituellement, l'administration des sanctuaires et des biens de main morte emploie des hommes âgés pour garder les lieux dont elle assume la gestion. Ils doivent parfois aller loin des leurs afin d'occuper leur poste, et ils consentent à ce sacrifice, car c'est là le seul type d'emploi qui leur est proposé. Mais le vieux gardien explique à Lalla Gaïa que le petit sanctuaire de Seyyed 'Alî Rezâ n'est plus géré par l'administration des sanctuaires, car jugé non rentable! Chaque sanctuaire iranien inclus dans la gestion centrale dispose de son propre compte en banque, alimenté par les dons, et éventuellement les revenus des terres qui lui appartiennent. La gestion étant nominale, un sanctuaire riche ne viendra pas en aide à un sanctuaire pauvre! Certains sanctuaires n'ayant pas de finances équilibrées sont ainsi abandonnés à leur sort. Ce fut donc le cas de celui de Seyyed 'Alî Rezâ, ce qui explique qu'il ne soit pas marqué par l'habituelle pancarte officielle. Cela aurait pu être pire; un petit sanctuaire situé à une vingtaine de kilomètres de là, à Mobârak Abâd, a tout simplement été détruit par l'administration centrale!


Imâmzâdeh Solaymân, Khorr Âbâd

Le mausolée de Cheikh Nûr od-Dîn, rasé, n'y est plus marqué que par des traces dans le sable que des gens viennent entretenir… A Jamkaran, le mausolée de Seyyed 'Alî Rezâ a donc été confié par les gens des alentours à cet homme et à sa femme. Ils s'y sont installés, profitant de l'excellente eau prodiguée par la source qui sourd de dessous le sanctuaire ; eau douce et délicieuse, lorsque toutes les sources alentour ne donnent que de l'eau saumâtre… Seyyed 'Alî Rezâ prend soin de ses visiteurs…

Lorsque le thé est prêt, la femme du gardien dépose devant Lalla Gaïa une assiette d'aluminium contenant du beurre et un peu de halva, ainsi qu'une poignée de pain sec. Puis elle sort et revient deux minutes plus tard avec un homme qui ne semble pas être du coin. Entièrement habillé de vert, il est très souriant quoique silencieux. Il avale le petit-déjeuner d'un air satisfait et semble absorbé par ses pensées. Le gardien raconte également que certains soirs, certaines nuits de vendredi plus exactement, ainsi que les nuits importantes, une lumière apparaît dans la plaine. On dit qu'elle marque l'emplacement de la tombe oubliée de l'une des descendantes de la famille du Prophète. Mais il ne peut dire précisément où cette lumière a été vue. Lalla Gaïa se prend à rêver… Faire le pèlerinage à une tombe totalement oubliée, sans coupole, sans trace, sans pèlerins, une tombe qui aurait la grâce de se manifester à elle par le scintillement d'une lumière, au creux d'une nuit sacrée, quelque part dans la plaine de Jamkaran… Quelle expérience ce serait ! Lalla Gaïa en profite pour interroger le vieux gardien à propos d'un point qui lui apparaît comme relevant de l'injustice. Finalement, la renommée d'un lieu saint ne provient-elle pas de la richesse de ses donateurs ? Après plusieurs siècles, n'est-ce pas la brillance des miroirs, la largeur de la coupole, la magnificence de l'architecture qui attirent

les pèlerins, là où l'on sait si peu de choses à propos de ceux qui sont ensevelis en ces lieux ? Le vieil homme sourit. Non ma fille, ce n'est pas ainsi, l'injustice n'a pas ici droit de citer. Chaque chose est à sa place. Ne disparaît que ce qui doit disparaître. N'est oublié que ce qui devait être oublié. Chaque sanctuaire est là pour répondre à la soif de celui qui parviendra jusqu'à lui, chaque saint éclaire les âmes auxquelles sa lumière était destinée, et les coupoles, les arcs et les miroirs n'échappent pas à cet ordre. Certains sanctuaires ont été détruits plus de dix fois, puis reconstruits. D'autres sont demeurés en place tandis que les religions se sont succédées les unes aux autres. D'autres encore ont simplement disparu avec le temps. Chaque chose est à sa place ma fille, crois-moi.

Lalla Gaïa remercie ses hôtes et va faire quelques pas à l'extérieur. Elle va visiter le petit cimetière situé un peu plus haut sur la pente, sans mur ni portail. Les tombes gisent là, sans émerger du sol pierreux, entre désert et montagne ; paix et simplicité. Pratiquement aucune inscription n'est lisible. De là, on voit l'immense bulbe bleu de Jamkaran, flanqué de ses minarets géants. Pourtant, il semble si loin.

Lalla Gaïa apprécie la qualité du silence de ce lieu modeste. Elle n'a guère envie d'en partir. Elle se verrait bien servir un tel lieu.

Lorsqu'elle revient au petit édifice, simplement recouvert de zinc, semblable à un petit navire flottant sur l'immensité, l'homme habillé de vert vient à sa rencontre et lui donne une petite pièce de cuivre frappée d'un nom écrit en arabe : " Al-Imâm oz-Zamân "[1]. Elle lui demande s'il vit là lui aussi. Il répond qu'il est là depuis quelques mois. Il lui sourit et retourne dans sa cellule. ■

1. L'Imâm du Temps.



Imâmzâdeh Ibrâhîm. Sirû

La troisième écriture

Rouhollah HOSSEINI
Université de Téhéran

Traduit par
Shekufeh OWLIA

Sa mère lui avait dit avec fermeté: "Tu ne devrais pas faire le premier pas, c'est à lui de le faire, parce que tu es une fille toi, tu comprends ça?" Je l'ai compris dans ses yeux baignés de larmes tandis que les sanglots lui nouaient la gorge. Un frisson violent me saisit, une sueur froide mouilla tout mon corps. J'avais froid. J'aurais tant aimé partir! Si j'avais eu la tête baissée, je serais sans doute parti… comme le jour où on m'annonça la mort de ma mère ou le jour où on m'informa du départ de mon père… comme le jour où j'appris que j'avais eu la meilleure note à l'examen d'entrée à l'université, ou le soir du mariage de mon frère où tout le monde me désignait du doigt comme pour dire, "(…) c'est lui le frère du jeune marié!" et mes tantes s'exclamaient: "Nous aimerions tant te voir un jour en costume de noce! Toi, le beau prince." Et en fin de soirée, pendant que les coups de klaxon célébrant le bonheur des jeunes mariés déchiraient le silence de la nuit, je longeais en silence le ruisseau qui passait devant notre jardin pour rentrer au lever du jour en traînant la jambe, et pour m'entendre dire de la part de mon oncle: "Dis donc Ali, où est-ce que tu as couché hier soir?" Et distrait, je répondais: "J'ai dormi juste là, dans la petite chambre de derrière." Perplexe, il se tournait dans le sens indiqué, se grattant pensivement la tête et enfin déclarait: "Viens donc ranger la literie dans le placard! Tout le monde est épuisé par la journée d'hier." Et moi, je ne désirais que partir.

Ma pauvre mère se faisait des cheveux blancs en pensant à mon avenir. Elle avait coutume de dire: "Mon fils à moi, il est toujours dans les nuages et ne fait que flâner du matin jusqu'au soir. Je crains qu'il ne reste oisif toute sa vie! Je lui ai répété des milliers de fois qu'il est en âge de se marier, mais que voulez-vous, il ne prête jamais l'oreille à mes conseils de mère. Comme on dit, la femme c'est la vie! S'il se marie, je pourrais mourir en paix!" Je ne voulais pas qu'elle souffre davantage, sinon je lui aurais murmuré au creux de l'oreille: "Tu m'as fait cadeau de ce qu'il y a de plus cher au monde: la vie… je t'en suis reconnaissant et n'attends plus rien de toi!" Elle se contentait de dire d'une voix étouffée: "Que Dieu nous pardonne tous! " Ensuite, son regard chargé de mélancolie me fouettait les mollets pendant que je sortais. Je me sentais las. Ma tête était lourde, je remontais la ruelle sombre jusqu'à la rue principale. Depuis mon enfance, j'aimais dévaler les rues qui descendaient à perte de vue. Elles me donnaient toujours envie de partir. Je me mettais en chemin.

La ville sentait le midi, le soleil et le ragoût de mouton. J'avais la nausée, je pressais le pas pour m'en éloigner, pour me diriger vers les bois où des milliers d'arbres m'attendaient. Si seulement il m'était possible de pénétrer leur tronc afin de ne plus faire qu'un avec eux! Non, c'était impossible. Alors, m'accotant à un des arbres, je prenais une branche sèche entre les mains et je commençais à dessiner des traits ça et là sur le sol. J'avais beau essayer, même au sommet de la montagne, c'était impossible.

Je savais bien que c'était impossible. Le chapitre était clos depuis longtemps. Il était déjà trop tard… Il me fallait continuer à vivre dans ce monde comme tous ceux qui m'entouraient; porter des vêtements chics, conduire, avoir des enfants, sourire à la vie quoi! Mais en réalité, il s'agissait d'une autre question: j'aimais la vie beaucoup plus que tous ceux que je fréquentais… j'en débordais même. C'est pourquoi, lorsqu'elle a dit: "je t'aime", je n'ai pas paniqué, je ne me suis pas effarouché non plus. J'ai pris une inspiration profonde, m'apprêtant à lui dire que moi aussi… mais je n'ai pas pu, je ne sais pas pourquoi. J'aurais tant voulu partir. Si mes yeux n'avaient pas croisé les siens, je serais sans doute parti. Mais son regard se changea en miroir où venaient se refléter mes amours, tous ces moments de ma vie où je lui disais: "je t'aime" et qu'elle me quittait. Elle partait à jamais, et moi, je restais seul, sans nouvelles, chaque fois, jusqu'à la fin de ma vie. Combien de fois en descendant la rue, j'avais souri avec amour à toute passante qui posait son regard sur moi! Pourtant, on aurait dit que mon regard les laissait indifférentes. C'était à croire que je ne les avais jamais vues, que mes yeux avaient croisé au hasard les leurs, que je n'étais jamais passé par cette rue. Je soupçonnais même que j'étais devenu une ombre moi aussi, comme celles que les autobus tracent l'hiver sur la façade froide des maisons en ciment. Moi, par contre, je ne voulais pas disparaître dans l'indifférence, comme si de rien n'était.

J'étais convaincu qu'elle mourrait, si jamais je partais. J'en étais sûr et certain. Sans moi, elle perdrait sa raison d'être. Si je suis resté, c'était peut-être pour dire, qu'une erreur quelconque avait été commise, qu'un facteur important avait été omis, que l'histoire, après tout, s'était peut-être trompée. Je voulais crier à pleins poumons: "ne dites pas qui doit faire le premier pas…" Je voulais hurler: "L'amour est au-delà de vos travaux de comptable!" J'étais donc persuadé que mon nom serait gravé à jamais dans les cœurs et les âmes des générations futures



en tant que parangon de fidélité: "celui qui ne s'éloigna pas alors de sa bien-aimée et qu'il aima même davantage…" J'avais donc décidé d'engager autrement cette histoire d'amour. L'occasion se présentait enfin de contribuer à refaire l'histoire, en frayant un nouveau chemin pour les amants des générations futures. Je voulais dire: "Il y aussi ce chemin-là! Après tout, l'histoire n'est-elle pas la somme de nos vies quotidiennes?"

Pourtant, plus j'y pensais, plus l'envie me prenait de partir. Ainsi, mes croyances s'effaçaient doucement pour laisser place au monde angoissant des mots. J'avais une peur bleue de tout ce qui était mots, phrases. Même mes propres paroles m'effrayaient! Plus les termes que j'employais étaient alambiqués, plus ils perdaient leur sens. J'avais réalisé depuis fort longtemps qu'il n'y avait aucun asile pour moi dans ce monde. Mais je souhaitais trouver place un jour quelque part au milieu des mots. J'avais lu un bon nombre de livres sur l'exil des écrivains et des poètes. Ils avaient trouvé refuge dans les mots le jour où plus personne n'avait saisi le sens profond de leurs paroles. Non seulement ils n'avaient pas perdu espoir, mais au contraire ils avaient vaillamment poursuivi la voie qu'ils s'étaient tracés car ils croyaient à la force de leurs idées. Moi par contre, je… fuyais les mots. C'est à croire qu'à l'aide des mots, je creusais ma propre tombe … que les mots me conduisaient vers une mort certaine. C'est pourquoi, quand on m'apprit que j'avais remporté le premier prix de "l'Association des écrivains", j'eus mal au coeur. Une seule pensée m'habitait: j'aurais tant aimé partir. Le jour de la remise des prix, lorsqu'on m'invita à monter sur scène, l'envie me prit de m'en aller par la porte noire de derrière, en prenant le plus sombre des corridors. Une fois monté sur la tribune, je ne trouvais rien à dire, pas le moindre mot au milieu de tous ces applaudissements et de ce brouhaha. La tête me tournait, j'avais mal au cœur. Un drôle de sentiment m'envahit, où s'entremêlaient la douleur et la crainte. L'angoisse me déchirait le cœur. J'ai levé une main tremblante comme pour annoncer que… mais comme de coutume je n'ai rien pu dire. Je voulais seulement partir. J'ai descendu les marches et je me suis mis à arpenter la rue.

Dans la rue, elle me serrait la main et lançait: "Hé ! Où est-ce que tu vas? Tu es toujours dans la lune!" La fièvre envahissait m a main qu'elle lâchait rapidement. Elle allait fixer des yeux les boutiques où l'on vendait de nouveaux modèles de foulards. Mes mains gelaient, elles suaient de partout. Elle se retournait alors vers moi et, changeant soudain de ton, me demandait perplexe: "Celui-ci me va bien?" Au loin, les couleurs se mêlaient, formant un royaume magique et inaccessible où seules les ombres semblaient proches. Comme d'habitude,

j'hésitais… je me sentais si seul au milieu de cette foule! J'aurais tant aimé partir.

-Ali, écoute-moi donc. Tu es encore dans les nuages? S'écriait-elle.

-Quoi? Je suis juste ici, à tes côtés. Oui, celui-là te va très bien.

Elle riait comme pour dire : "Que le ciel te vienne en aide!" Puis elle plongeait au milieu des châles aux couleurs éclatantes, comme un papillon qui volerait d'une fleur à l'autre. Elle était si belle lorsqu'elle tournait en rond comme ça, sans mot dire! J'aimais la façon qu'elle avait de fixer les objets d'un air rêveur. "Est-ce que celui-là me va?" demandait-t-elle encore, avec une moue dédaigneuse. Ebloui par son charme, je m'exclamais: "Tu sais quoi? Tous les vêtements du monde t'iraient bien, ma belle Vénus. Belle comme tu es, même drapée dans une pièce de tissu blanc, tu serais parée comme une reine."

"Allez un peu de sérieux! Sois plus moderne dans tes goûts, toi le passionné de l'antiquité grecque! " me reprochait-elle.

D'un geste léger de la main, elle touchait alors mon nez et moi, je restais là à attendre qu'elle finisse par descendre son doigt sur ma bouche et de là… Mais hélas, rien. J'avais la tête lourde, c'était comme si j'avais cogné mon front contre des milliers de miroirs qui allaient voler en éclats, comme si, dans un angoissant amalgame, des pleurs, des rires et des cris s'étaient joints. Et tout cela parce que j'avais envie de partir.

A la tombée de la nuit, il se mettait à pleuvoir. Nous trouvions refuge sous les auvents des magasins. On fixait les voitures qui roulaient à toute vitesse en nous éclaboussant au passage. Elle déclarait sur un ton plaintif: "Ils ne savent même pas conduire, ces rustres! " Le sommeil me gagnait peu à peu; mes paupières s'alourdissaient. Je fermais les yeux, reposant la tête contre les murs froids de béton. Elle avait froid, elle se collait à moi et mon corps devenait tout chaud… je brûlais! Dans mes rêves, je devenais le feu vert de l'intersection. Moi, je devenais vert, vert comme le froid et elle, elle devenait rouge, rouge comme la chaleur… Entre nous, le feu était toujours orange, orange comme l'hésitation. Le feu passait au vert et tout le monde me traversait, j'étais traîné au ras du goudron des rues et des trottoirs. Le vent commençait à siffler, l'emportant. J'avais beau courir à perdre haleine, il m'était impossible de l'atteindre, elle était loin devant moi. Elle s'écriait alors: "Dépêche-toi, paresseux!" Elle avait raison, je n'étais qu'un lâche après tout. Je traînais des pieds, mes épaules tombaient mollement et ma tête pesait lourdement sur ma nuque, je ne savais pas pourquoi. Je ne parvenais jamais à rassembler mes membres pour faire de mon corps celui d'un homme bien fait. J'avais souvent essayé de développer ma musculature, mais à vrai dire c'était peine perdue. Ça ne me rapportait que de la fatigue. Je me fatiguais à tel point que je voulais dormir tout de suite après ces exercices, pendant des heures et même pendant des jours, les jours de neige, les jours de la fin du mois d'Azar[1].

Je la vis l'un de ces jours-là, debout, en attente, au coin de la rue, avec ses bottes noires: svelte, mignonne, de longues jambes. Elle était d'une telle beauté que j'en eus le souffle coupé. Je décidai un instant de m'en aller, de l'oublier! N'y parvenant pas, je me penchai pour faire une grosse boule de neige que je lançai de toutes mes forces vers sa poitrine pour lui couper le souffle. Elle en eut le souffle coupé. Elle se répandit doucement sur le sol comme les barils de pétrole qu'on répandait, enfant, en hiver, dans les ruisseaux, avant d'y mettre

le feu. Quand je m'approchai d'elle, elle battait encore des cils. Elle m'attendait. Dans ses yeux, je lisais l'attente. Elle s'écria: "Te voilà enfin! Ça m'a plu. Je te trouve bien audacieux!" Mais hélas, je regrettais ce que je venais de faire. On aurait dit que de longues années s'étaient écoulées depuis mon regret. Elle m'avait tout de même reconnu. J'enviais son intelligence... Je m'étais dénoncé. Tel un cocon elle s'enroula autour de ma raison. Je ne voyais plus clair. J'étais tombé amoureux. "Je suis amoureux! Tu es amoureux! Il est amoureux!" A force de le répéter, je me suis mis à tousser. Je me penchai sur le trottoir. De ma bouche baveuse jaillissaient des caillots de sang. On aurait dit des miettes de poumons. Rouges, elles avaient la couleur des belles grenades que ma grand-mère déposait avec soin sur la nappe du *korsi*[2] au plus froid de l'hiver. Mon grand-père prenait toujours place à la tête du *korsi* et nous, les petits, on plongeait sous la couverture à l'autre extrémité, à l'endroit le plus froid. On en profitait pour jouer à glisser nos pieds sur les mollets blancs des filles! Et si jamais ma cousine nous dénonçait? Si l'oncle comprenait ce qu'on faisait? Il s'écriait de temps en temps: "Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que vous foutez là-dessous?" De peur, on retenait nos souffles.

Comme on aimait relever des défis lors de ces soirées! "Eh! Voyons voir qui peut retenir son souffle le plus longtemps possible, c'est d'accord?" Et tous s'empressaient de dire: "C'est d'accord!" Aux dernières secondes, l'épreuve devenait insupportable. Nos visages ressemblaient alors à ceux de cadavres gonflés, remontant à la surface de l'eau. J'imaginais toujours ainsi le visage gonflé des morts. Aux dernières secondes. Ce défi, je le relevais aussi sous l'eau. Prenant une profonde inspiration, je plongeais au plus profond de la rivière et m'enfonçais à tel point que je ne retrouvais plus le chemin du retour. Ma tête touchait la vase. Là, je pensais vainement pouvoir me cacher. Je n'en pouvais plus. Aux dernières secondes. Effrayé, je remontais à la surface, le visage livide. Et l'année suivante, quel était mon désarroi lorsque je m'apercevais passant par là, qu'il n'y avait plus aucune trace de la rivière! Et la nausée me prenait. J'aurais tant aimé partir. Je cherchais la mer. Dans ses ténèbres, il devenait possible, peut-être, de se cacher.

Sous la pluie de toutes ces années, toutes les nuits, je me dirigeais vers la mer. Celle-ci, tantôt houleuse, tantôt calme, m'attendait toujours au loin. Parfois, je la voyais en rêve me frapper si rudement le crâne que je me réveillais aussitôt en sursaut, mes cheveux et mon visage humides de sueur, d'une sueur froide aussi salée que l'eau de mer. Respirant péniblement, je sortais de mon abri en toute hâte. Le vent dans les cheveux, j'avançais avec la vitesse de l'éclair vers les vagues mouvementées de la mer. On se heurtait de front! Je me disloquais au milieu de l'eau, de la pluie et du vent. Je devenais alors ce drapeau vert, planté sur le rivage, qui s'effaçait de la vue au milieu des vagues dansantes. "Voyons Ali, ne soit pas si têtu! Ne vois-tu donc pas le drapeau rouge qui flotte au loin? Si tu fais un pas de plus, c'est la mort assurée!" Elle s'inquiétait pour moi. Effrayée, elle me fixait de ses yeux grands ouverts, j'aurais dit un tableau rouge et noir, un tableau que j'aurais vu je ne sais où. Son regard se mêlait à l'éclair, collait à mes pieds, me jetant à terre sur la rive. Epuisé, je m'enfonçais dans un sommeil profond.

En ouvrant les yeux, je voyais que j'étais bien au chaud, enveloppé dans une couverture, accroupi près du feu dans

une cabane enfumée située au cœur de la forêt. "J'en ai marre de tes sottises. Arrête, nom de Dieu, arrête! Tu ne peux pas t'imaginer comme j'ai eu mal au dos en te tirant jusqu'ici" disait-elle. Mais en réalité, ça faisait des années que j'avais arrêté. Depuis ces jours anciens où je retenais mon souffle le plus longtemps possible.

Au milieu de la forêt, je tournais autour des arbres jusqu'à en avoir mal à la tête. Je touchais de la main leur écorce, les caressant, les sentant dans le seul but que l'un d'eux m'engloutisse enfin. Pénétrant la chair des arbres, je sillonnais leurs anneaux à la vitesse de la lumière pour m'élancer enfin vers la cime. Comme un singe. Mais c'était impossible. Une joie et une peine indescriptibles m'envahissaient. Je m'apitoyais sur mon sort. Elle avait pris le soin de me dire: "Tu vas te tuer à la tâche comme ça." C'était chose faite, depuis des siècles déjà. J'étais devenu une ombre errant sous deux yeux qui, une fois l'an, s'ouvraient avec peine au passage pesant du vent et du temps. J'écorchais au crépuscule le visage du soleil d'où jaillissait un sang chaud qui éclaboussait l'horizon. Le monde tout entier plongeait dans un silence profond, sans précédent. Je me roulais du fond de la nuit vers l'horizon où le ciel, au comble de ma douleur, effleurait les lèvres de la mer. "Comme je suis misérable, Roya!" me suis-je écrié. Ces paroles retentirent dans ma tête tel l'aboiement d'un chien tombé dans un torrent glacé. Je me suis réveillé en sursaut.

***

Il était neuf heures du matin. "Merde!" J'étais bel et bien en retard. Les cérémonies allaient avoir lieu dans moins d'une demi-heure. Quel scandale d'arriver en retard un tel jour! Je me suis précipité dans la salle de bains; il me fallait vite prendre une douche et me raser. Je me suis approché du miroir. Même après onze heures de sommeil, j'avais encore les yeux rouges de sang. Incroyable! Tout à coup, ma pensée vola vers Roya. Elle m'avait sûrement passé un coup de fil entre-temps. Zut… j'avais bien dix appels en absence sur mon portable. Ce n'était pas le bon moment pour faire la grasse matinée. La cérémonie de remise du prix allait commencer dans un quart d'heure. Elle m'avait pourtant supplié d'être là à l'heure, la pauvre. Elle avait déclaré: "Tu te rends compte l'écrivain, tu vas enfin devenir célèbre après avoir travaillé toutes ces années." Je me suis rendu au garage à toute vitesse, mais ma vieille bagnole ne démarra qu'au troisième essai. J'étais si pressé que je ne me suis même pas donné la peine de fermer la porte à clé. J'ai monté la rue Velenjak, j'y étais presque. J'entendais au loin les murmures de la foule. Mes yeux tombèrent sur Roya qui, au milieu de l'animation et à côté de sa mère, jetait un coup d'œil inquiet à sa montre. En les voyant l'une à côté de l'autre, j'ai constaté pour la première fois à quel point elles se ressemblaient. Une cinquantaine de mètres nous séparait. J'ai garé ma voiture dans la rue qui menait au bâtiment de la société des écrivains et je suis descendu. Je pouvais voir tout le monde sans que personne ne me voie. C'était une rue étroite, assombrie par endroits par l'ombre des arbres. Il n'y avait plus qu'une vingtaine de mètres me séparant de la foule. J'ai soudain et machinalement tourné dans une petite ruelle en pente. Un cours d'eau ruisselait sur le bas côté. J'ai descendu la pente au rythme du ruisseau. ■

---

1. Azar : le neuvième mois du calendrier persan.
2. Korsi:Terme turc désignant les anciens poêles où l'on brûlait du bois.



Journal de Téhéran
12 Azar 1316
3 Décembre 1937

Pour mieux connaître l'Iran

Si les routes de l'Iran étaient autrefois peu favorables au tourisme, elles forment aujourd'hui, par la volonté de sa majesté Impériale le Shâhanshâh, un vaste réseau carrossable.

Mais est-ce à dire que le touriste voit tout ce qu'il faut connaître en Iran?

Il s'en faut de beaucoup.

Nombreux sont ceux qui, venant d'Irak, ont manqué Tâgh-é Bostân, dont nous avons parlé dans un récent article; manqué Bisotoun, manqué Kengêwar et n'ont rien reconnu de l'ancienne Ecbatane.

C'est à leur intention que l'on avait entrepris de publier une strie d'itinéraires destinés à leur expliquer, le plus brièvement possible, qu'en tel point plus la route se trouve tel ou tel site ou tel monument célèbre ou digne de l'être; quels problèmes d'art ou d'histoire son étude a soulevés; où en est la question et quelle hypothèse semble la plus vraisemblable.

C'est à leur intention également que nous reprendrons dans ces colonnes, telles qu'elles sont décrites par le service archéologique de 1'Iran, les monographies de quelques cités et les descriptions de quelques lieux historiques que l'on côtoie le plus souvent sans les voir ou tout au moins, sans se douter de la richesse des souvenirs qu'ils évoquent, ni de la gloire du Passé dont ils furent témoins.

Notre cliché représente un aspect du Mausolée de l'Imâm Rézâ à Mashhad, mais peu de voyageurs se doutent que l'histoire du sanctuaire commence par une légende selon laquelle Alexandre le Grand aurait déjà fait enclore son emplacement, (un songe lui ayant révélé que cet endroit serait un jour le lieu de la sépulture d'un Saint).

Dès la seconde moitié du Xème siècle selon Ibn Hawkal, le tombeau était protégé par un mur fortifié.

Mahmûd de Ghazna fit agrandir le monument et construisit une nouvelle enceinte.

Le sanctuaire fut ensuite restauré sur l'ordre du Sultân Sandjar, en 512 H. (1118), puis en 612 H. (1215), et par Soltân Uldjâyto Khodâbandeh, mais il est probable que, sauf la salle funéraire qui date du début du XIIème siècle, il ne doit subsister que des restes peu considérables des premiers édifices.

Le Haram, dans son état actuel, représente essentiellement le résultat d'une activité constructrice qui s'étend du XVème au XIXème siècle. Toutefois, ce sont peut-être Shâhrokh, fils de Teymûr, et les Safavides, tout particulièrement Shâh Tahmâsp Ier et Shâh 'Abbâs Ier, qui travaillèrent le plus activement au développement et à l'enrichissement des constructions du sanctuaire. L'époque de Shâhrokh, Gowhar Shâh fit édifier le plus beau monument de Mashhad, l'un des plus magnifiques de l'Iran, la mosquée qui porte son nom.

Elle fit construire aussi le Dâr al-Siyâds, la galerie splendide qui se trouve à l'ouest de la chambre sépulcrale ainsi que le local contigu, le Dâr al-hoffâz.

Outre l'ensemble des constructions qui constituent le sanctuaire de l'Imâm Rezâ, Mashhad et ses environs immédiats possèdent un grand nombre de mosquées, madrasas et tombeaux dont nous aurons sous peu à entretenir nos lecteurs.

Semnân

S'il est une route dont les voyageurs aveugles se plaignent de la monotonie c'est bien celle qui mène de la Capitale à Mashhad.

Aussi choisirons-nous désormais cette voie, invitant ceux qui ont des yeux pour ne point voir à venir avec nous mieux connaître l'Iran.

Au sortir de Rey la route de Khorâssân contournait autrefois le massif montagneux qui s'avance vers le Sud, et de Téhéran, franchissait les célèbres Piles Caspiennes et gagnait Lazgird Semnâni, etc.

Elle s'engage aujourd'hui dans la montagne à quelques kilomètres de Téhéran, passe près de la petite ville de Damâvand sans la voir, laisse sur la gauche à Firûzkouh la route du Mâzandarân s'engage dans une montée assez rude et redescend doucement dans la plaine où elle retrouve l'ancienne route à Semnân.

Cette petite ville est probablement assez ancienne mais n'est citée par aucun des écrivains de l'antiquité.

Par contre, les historiens musulmans la mentionnent souvent en raison du passage fréquent des armées sur la route du Khorâssân.

Elle possède une fort belle et très intéressante Masdjed-e Djâm'eh qui semble trop ancienne pour être l'œuvre du Soltân Shâhrokh.

Son histoire est cependant moins simple.

Le minaret, construit par un certain Abû Harb Bakhtyâr Ibn Mohammad, était celui d'une vaste mosquée seldjoukide qui s'étendait, au nord de la mosquée actuelle, jusqu'au *meydân* (place) de la ville.

Elle fut détruite, sauf le minaret, sans doute lors de l'invasion mongole qui dévasta la ville en 618 H. (1221)

Quelques années plus tard, une nouvelle mosquée qui est la masdjed Djom'eh actuelle, fut édifiée à côté des ruines de

l'ancienne.

Le minaret seldjoukide y fut incorporé. Le sanctuaire est une grande salle carrée couverte en coupole et ouvrant à l'origine directement sur le côté sud-ouest d'une cour bordée, sur ses trois autres faces, de longues salles de prière aux voûtes portant sur des lignes parallèles de grosses colonnes ou des piliers. La *qîbla* de l'édifice fait un angle de 50 degrés avec la direction du nord magnétique. En 750 H. (1349), deux villages et, le long de la rivière, un terrain mesurant 512 "bâtons" lui furent données en *waqfs*.

En 828 H. (1424 5), un ministre de Shâhrokh, Mo'izz al Dunyâ va al Dîn-Mâlek Hussein, construisit en avant du sanctuaire, sur la face sud-ouest de la cour, l'immense *îwân* sur lequel se trouve l'inscription qui porte son nom, puis, cette grande salle s'en étant trouvée obscurcie, supprima le *mihrâb*, dont on voit encore l'encadrement, et le remplaça par une fenêtre, il en perça deux autres, de part et d'autre de la première, et bâtit dans les salles de prière une demi douzaine de *mihrâbs* obliques rectifiant de 18 degrés la *qîbla* du monument.

Le long couloir qui divise en deux parties la salle du côté nord-est de la cour et la petite place en forme d'hexagone oblong qui précède cette nouvelle entrée de la mosquée ont été construits il y a environ 25 ans.

Poursuivant toujours sa route vers Mashhad, le voyageur atteindra Damghân près de laquelle on s'accorde généralement à placer le site d'Hécatompylos, l'ancienne capitale des Parthes.

Damghân

On s'accorde généralement à situer légèrement au Sud de Damghân le site d'Hécatompylos, la capitale principale des Parthes.

Houtoum Schindler et Williams Jackson ont déclaré péremptoirement que l'emplacement doit en être définitivement identifié avec celui de l'ancien chef lieu du pays de Kûmis. Il se trouve disent-ils, à environ 8 milles au sud de la Damghân moderne.

Cependant, E. Schmidt a fouillé cette région pendant deux années entières (1931-1932). Il y a découvert au Tapeh Hesssâr une très intéressante nécropole préhistorique et, non loin de là, les ruines d'un petit palais sassanide, mais aucune trace, aucun vestige d'Hécatompylos.

La question reste donc en suspend…

Damghân, à l'époque islamique, fut jusqu'à l'invasion afghane (1136 H.-1 723) l'une des villes les plus importantes du nord de l'Iran. Un certain nombre de monuments assez bien conservés témoignent encore de sa prospérité passée.

Le plus ancien d'entre eux, le *Tarikhâneh*, "la maison de Dieu" a été construit vers le milieu du IIe siècle de l'Hégire.

Il est donc pour l'instant le premier en date des monuments musulmans de l'Iran. La grande mosquée de Rey édifiée par le Khalife al-Mahdî (158-169H. 775-785) date, il est vrai, de la même époque mais il n'en a été retrouvé que les fondations.

Le plan de *Tarikhâneh* est celui de la mosquée primitive et le hasard a voulu qu'il n'ait jamais été modifié. Il est seulement arrivé qu'à l'époque seldjoukide, le minaret se soit écroulé et fut remplacé par une construction en briques cuites. Ce plan se compose d'une cour à peu près carrée et bordée sur ses quatre côtés de

portiques dont l'un, plus profond que les autres et orienté vers la Mecque, est l'oratoire. La travée centrale est sensiblement plus large que les autres. C'est donc le tracé le plus strict, pour ainsi dire théorique, de la mosquée de l'ouest. Mais à cela seulement s'est borné l'emprunt aux Arabes.

Alors qu'en Syrie, en Egypte, dans le Hedjâz, les colonnes des premières moquées supportaient des lignes d'arcades parallèles aux façades sur cour, constituant ainsi dans l'oratoire, une série de travées parallèles au mur du mihrab, les colonnes du *Tarikhâneh* portent de vastes berceaux lisses perpendiculaires aux façades, véritables îwâns sassanides. Les arcs sont également sassanides, en forme de chaînette, et les colonnes sont absolument identiques à celles du palais découvert par E. Schmidt. Même diamètre considérable (1,60 m sans l'enduit) et même construction par assises alternées de briques posées à plat puis sur leur tranche.

Ce précieux monument, dont le plan est par conséquent arabe et la construction iranienne, présente un grand intérêt pour l'histoire de l'architecture iranienne en ce sens qu'il semble bien préciser que les khalifes abbasides, lorsqu'ils ordonnèrent, comme le racontent les écrivains du temps, la construction de grandes mosquées dans les principales villes de l'Iran, imposèrent le schéma du plan mais laissèrent les architectes du pays libres de construire à leur façon.

Ajoutons à ce propos que dans le même temps qu'il exécutait ces commandes officielles, l'Iran construisait d'autres mosquées, plus de son goût, qui étaient de simples *îwâns* sassanides, puis au cours des temps, s'augmentèrent de dépendances disposées autour d'une cour et devinrent tout naturellement, à l'imitation de la *madresseh* à quatre *îwâns*, née en Iran, la mosquée seldjoukide à quatre *îwâns*, typique de l'Iran.

Le minaret seldjoukide du *Tarikhâneh* a été construit par le même Bakhtiyâr b. Mohammad qui a édifié, à Damghân également, le tombeau de son père, Mohammad b. Ibrahim, dit Pir-e Alamdâr, et peut-être aussi le minaret de la Masdjed-e Djom'eh de Semnân. Il était, semble-t-il, gouverneur de Kumis.

Le tombeau du Pir-e Alamdâr est une tour circulaire et trapue dont la construction a été terminée en 417 H. (1026). Cette date serait donc, à peu de chose près, celle de l'achèvement des minarets du *Tarikhâneh* et de la Masdjed-e Djâm'eh de Semnân

Damghân possède un autre minaret seldjoukide, plus haut encore que celui du *Tarikhâneh* mais moins bien exécuté et certainement d'une cinquantaine d'années plus jeune. La mosquée à laquelle il appartient, la Masdjed-e djâmi', est relativement moderne.

Au nord-ouest de la ville s'élève le mausolée particulièrement saint de l'Imâmzâdeh Dja'far, descendant au sixième degré de l'Imam 'Alî. Il appartient, lui aussi, à l'époque Seldjoukide.

Dans la cour qui le précède se trouve un petit bâtiment construit par Shâhrokh. Derrière lui, en bordure de la route, on voit une autre tour ronde le "tombeau des quarante filles" qui est daté de 446 H. (1054) et a été bâti par Amir Abu Shodjâ', d'Esfahan. ■

Un monde aux couleurs de l'enfance

Saïdeh BOGHEIRI

Pour la plupart des gens, le mot BD est un concept agréable, puisqu'il ranime le souvenir de leur enfance déjà lointaine à l'aube d'une vie.

BD, bande dessinée, bédé, sur les territoires francophones, fumetti en Italie, historieta en Amérique latine, comics aux Etats-Unis, tebeo en Espagne, manga au Japon, manhwa en Corée, manhua en Chine, tous présentent le concept du "neuvième art" où "une histoire est racontée grâce aux images" dans des cases, placées sur une planche, accompagnées de textes écrits dans des bulles ou des phylactères.

Will Eisner le bédéphile l'appelle "*l'art séquentiel*" et Scott Mc Cloud "*connaît l'essence des BD entre les deux cases*", autrement dit, deux séquences. Il définit l'essence comme celle qui "*provoque une réaction esthétique chez le lecteur" dans son fameux ouvrage "l'art invisible*".

Il est difficile de déterminer une date précise pour les premières bandes dessinées. On pourrait cependant affirmer que les fresques et bas-reliefs antiques en Egypte, en Grèce et à Rome en représentent la forme primitive, puisqu'ils racontent une histoire à travers des séquences imagées, auxquelles s'ajoutent des dialogues au Moyen Âge, où les livres illustrés apparaissent et où on commence à utiliser des phylactères pour cesser de présenter des personnages muets. A la Renaissance, ces images prennent une forme religieuse qui sert à raconter l'histoire du Messie en plusieurs panneaux dans les églises, dont il est resté le "chemin de croix" dans les églises catholiques, qui raconte les dernières heures de Jésus.

Au XVII et XVIII siècles, l'apparition des "livres bleus" sert le développement de la BD, sous la forme d'ouvrages littéraires populaires qui racontent une histoire en utilisant des images encrées de couleurs vives. C'est à cette époque que les premières maisons d'édition de BD apparaissent grâce à J. Charles Pellerin. On pourrait envisager cette époque comme la date de naissance de la "pratique régulière du phylactère" ou plus généralement de l'intégration de l'image et du texte, et de l'apparition des premiers "personnages stéréotypes" et des séries en BD dont William Hogarth est considéré comme le précurseur.

Le XIXe siècle est marqué comme l'ère de la BD moderne dont la naissance est due à la diffusion de l'imprimerie et de la presse. D'abord c'est le tour de la BD moderne francophone en France avec Christophe, Nadar, Grandville, Gustave Doré et en Suisse avec Rodolphe Toepffer. Puis c'est en Allemagne et aux Etats-Unis qu'elle se répand en série, en album, dans les journaux et hebdomadaires.

Le rayonnement de ce grand succès ne cesse pas au XX siècle où Montréal, New

York, l'Espagne, la Belgique, le Japon font partie des territoires qui furent les tenants de "l'art invisible" de Mc Cloud. A la moitié du siècle certains éditeurs pratiquent cependant l'autocensure pour sauver la BD d'une violente vague de reproches déclarés par une minorité qui n'arrive pas à l'accepter comme un art, notamment le psychologue Wertham qui la considère comme un "*complot, mal de jeunesse*"! Le procès finit par la victoire glorieuse de la BD avec l'apparition de la BD adulte qui anime les années 60 et 70 dans un très vaste domaine, des thèmes historiques aux thèmes politiques et même avec l'émergence des romans de BD dans les années 80. Le processus se poursuit dans la décennie 90, et la BD publiée de manière progressive et périodique disparaît au profit de l'album. Autrement dit elle devient peu à peu un genre indépendant et se consacre à différents domaines: autobiographique, expérimental, d'aventure, héroïque, classique, etc.

Le grand succès que la BD a connu au cours de ces siècles va cependant être remplacé par une "mutation" que les éditeurs, dessinateurs et auteurs jugent inquiétante. On peut lui trouver trois raisons principales:

- surproduction des albums dont le nombre dépasse dix par jour.
- Production des ersatz de BD par les groupes non spécialisés et diffusion très facile sur le web.
- Apparition des web comics qui fournissent une très bonne occasion aux amateurs pour " échapper à l'édition " et trouver leur public d'une façon directe.

C'est le cas en France; cependant, le développement de la BD dans chaque pays s'est réalisé selon un processus particulier.

La BD franco-belge

Tintin apparaît en 1929 sous la plume de Hergé. Après la guerre, dans les années 50 la BD de jeunesse apparaît grâce aux nombreux magazines Spirou, Pilote, Vaillant, Pif gadget. Les adultes ne l'acceptent pas cependant jusqu'à son évolution vers les récits adultes. Astérix convient au goût français et influence la BD française même dans les années 70, où elle prend un style graphique narratif propre grâce à Jodoroswki et Möbius dont l'influence se maintient jusqu'à maintenant.

La surproduction des albums, de perte de richesse du contenu existe en Belgique depuis une dizaine d'années, elle a déjà influencé de grands éditeurs, dont font partie Dupuis et Dargaud dont les séries sont parfois adaptées pour la projection à la télévision en forme de dessins animés.

Un autre aspect est l'influence des mangas sur les BD franco-belges qui a incité certains auteurs belges à s'y intéresser et prendre leur style narratif, graphique, et de format…

Le changement de format de la BD classique est un autre phénomène qui a déjà été adopté par certains éditeurs belges. Le changement de nombre de planches (46), de nombre de pages, jusqu'à 150 à 200 en noir et blanc, est tout à fait acquis en Belgique.

Il faut noter l'enrichissement d'action et de personnages chez les bédéphiles belges, contrairement aux auteurs de manga, qui en produisent sous forme de feuilleton d'une vingtaine de planches par semaine, tendant à rapprocher ce dernier du cinéma. Il ne fait pas de doute cependant qu'elles ne s'influencent pas l'une l'autre, comme le démontre la diffusion de toute sorte de BD dans le monde entier.

Les Mangas

La BD c'est aussi des dessins animés japonais, dont le nom composé de "*man*"

("involontaire") et "*ga*" ("dessin") signifie "image malhabile, esquisse rapide". Le concept trouve ses racines aux XIIIe et XIXe siècles et l'auteur s'appelle "mangaka", c'est-à-dire qui travaille à un rythme très rapide et est soumis au goût public même contre son gré.

En 1978, les mangas sont introduits en France avec la revue *Le cri qui tue*. À fin de les rendre lisibles, il faut les faire passer par quelques filtres et les réécrire au sens occidental, de gauche à droite, à l'horizontal ou retourner les images pour éviter des confusions au lecteur. Cela impose de gros frais. C'est pourquoi il y a quelques années des éditeurs se sont contentés de garder le sens initial même au prix de la réduction du nombre de leurs lecteurs. Ce n'est cependant pas le cas hors de France, notamment aux Etats-Unis.

Malgré leur prix bas, les mangas sont considérés au Japon comme un objet de consommation et c'est en fait en Europe qu'ils vont trouver leur marché. En France, ils font un tiers des tirages et plus d'un quart des revenus de l'ensemble des éditions japonaises. Les mangas sont présents dans les différents festivals en France et en Suisse, y compris Cartooniste, Tokyo zone et Poly mangas.

Contrairement à la BD européenne avec sa quarantaine de planches par série requise par le style et la structure du récit, toute série de mangas paraît en une centaine de planches voire deux cents. Les mangakas s'intéressent moins au décor qu'aux personnages et au récit jusqu'à aller à l'absence de décor pour attirer le lecteur vers le reste.

Le rôle publicitaire des mangas n'est pas négligeable. Du fait de la mondialisation, les mangas font partie des trois rivaux mondiaux : la BD européenne, la BD américaine (comics) et la BD asiatique (manga) qui a bien influencé les deux autres.

Le manhwa

Apparue en Corée, le manhwa est une BD assez dynamique, publiée dans les magazines, diffusée sur le web et les portables. Les chaînes de production coréennes n'ont pas oublié de conquérir la BD dont l'auteur s'appelle "manhwaga". Influencée par la BD chinoise, elle servait au Xe siècle à la diffusion du bouddhisme.

Aux temps modernes, le manhwa, avec ses images très pacifiques, servait à la couverture des romans populaires. Ensuite, tout en gardant sa rigueur, il est entré dans la littérature. Au début du XX siècle, le manhwa présente de nouveaux aspects satiriques et didactiques. Après quelques années, elle commence s'adapter à la BD occidentale en servant la critique de l'oppression militaire japonaise à l'égard de la Corée. Il est intéressant de savoir qu'en même temps, l'armée japonaise l'utilisait comme instrument publicitaire pour inciter les jeunes à s'engager à la guerre. Ainsi, le manhwa a été le compagnon des Coréens pendant la guerre du Japon. Après quoi il a proliféré avec des manhwas propres aux différentes générations, aux différents genres, jusqu'aux années 1980 marquées par son épanouissement.

Il ne faut pas ignorer cependant l'influence des mangas sur les manhwas et la résistance de ce dernier. Actuellement, le web est un bon outil de diffusion des manhwas et favorise même l'apparition de nouveaux genres sonores et différentes formes. D'ailleurs beaucoup d'entreprises de téléphonie mobile en proposent à leurs abonnés. En un mot, l'Europe est en train de se familiariser avec cette sorte de BD à coté des mangas. Yang Young Soon, Lee Yoo Jeong et Kim San- ho font partie des principaux auteurs.

Les comics

Principal rival de la BD européenne et des mangas, les comics existent depuis les années 80 en Amérique. Le terme en exprime clairement le sens. Ils se sont rapidement diffusés en Europe et en Asie pour s'approprier une grande partie du marché de la BD et, comme c'est le cas du Japon, il existe beaucoup de magasins qui leur sont exclusivement consacrés, appelés "comics-shop" où se trouvent des albums très variés. Il y a aussi une autre sorte de comics diffusée par la presse sous forme de feuilleton, dénommée "comic-strips".

Les fumetti

Signifiant "petites fumées" en italien, les fumettis viennent des phylactères dans lesquels les dialogues des personnages sont écrits. Comme en Amérique latine, les fumetti se vendent dans les kiosques en petit format. Sergio et Bonelli, Bottaro et Capiéri font partie des plus célèbres scénaristes et dessinateurs de fumetti.

La tebeo

Inspiré du nom d'un magazine intitulé TBO, la tebeo, la BD espagnole. Dans les années 1950-70 apparaît un nouveau genre d'aventure avec un héros historique - de préférence au super-héros américain. D'autres genres vont apparaître, humoristiques, sérieux etc. qui vont subir un fort contrôle. Dans les années 60, on observe une décadence due aux changements de mode de vie et à la censure plus restrictive qui donne naissance à une tebeo moins critique. C'est là qu'apparaît un changement fondamental en faveur de la BD longue, c'est-à-dire à plusieurs pages, qui met la BD classique hors de combat.

La tebeo a survécu face aux mangas grâce à "Mortadelo y Filemon", l'immortelle Tebeo née en 1958, bien qu'elle ait été souvent limitée.

Francisco Ibanez, Figueras et Gin en sont les auteurs les plus connus.

L'historieta

C'est le nom de la BD en Amérique Latine, qui raconte un évènement qui n'est guère important. Comme les mangas au Japon, l'historieta est considérée comme un objet de consommation. Mais elle existe dans une forme très primitive en Amérique Latine.

Elle ne se publie pas sous forme d'album, mais en série d'une quarantaine de pages, dans les hebdomadaires ou mensuels bons marchés de papier de mauvaise qualité; elle se vend dans les kiosques et attire mensuellement presque deux cents millions de lecteurs qui la jettent le plus souvent à la poubelle après l'avoir lue.

Dans l'ensemble, le point commun de ces différents genres de BD est leur progressive perte d'indépendance et la soumission à des objectifs de rentabilité commerciale. Cependant des artistes en émergent comme Frédéric Boilet, qui s'efforcent de sauver la BD purement artistique en suivant leurs propres méthodes. Ils tâchent de rendre une certaine indépendance à la BD face aux éditeurs. Ils cherchent également à en atténuer l'aspect purement divertissant pour faire réfléchir le lecteur le plus possible. Ils la considèrent comme un "pont" culturel non seulement entre tous les pays, mais tous les continents. C'est un mouvement bien accueilli de la part des autres pays, dont le Japon et Suisse qui ont réalisé d'importants investissements dans ce secteur. ■

Mortéza JOHARI





Le néflier

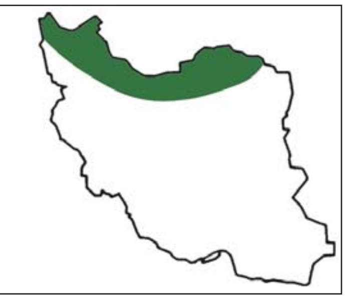
Nom scientifique : *Mespilus germanica*

Nom Persan : Azgil

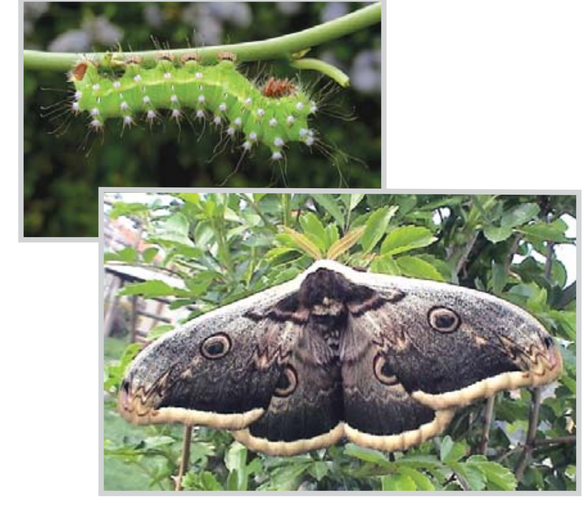
Cet arbre atteint 4 à 8 m de hauteur. L'espèce sauvage de cet arbre produit des fruits ayant parfois jusqu'à 25 mm de diamètre, mais ceux de l'espèce cultivée atteignent les 65 mm de diamètre ou plus. La floraison dure de mai à juin et les graines mûrissent en novembre. La coloration de la fleur est blanche ou rose blanche et les fleurs sont hermaphrodites c'est-à-dire qu'elles possèdent à la fois les organes mâles et les organes femelles. Les graines contiennent de l'acide cyanhydrique et peuvent être toxiques en cas d'ingestion. Les fruits mûrissent en automne.

La plante préfère le sol bien drainé de sable aux sols limoneux ou argileux. Cet arbre aime les régions tempérées et humides.

Les utilisations médicinales : La pulpe de ce fruit est laxative et les feuilles sont astringentes. L'habitat de cet arbre est la forêt et les bois clairsemés. Cette espèce s'étend de l'Europe jusqu'à l'ouest de l'Asie. En Iran, il existe dans toutes les forêts du nord de l'Iran, de la région d'Arrasbârân jusqu'à Bojnourd. ■



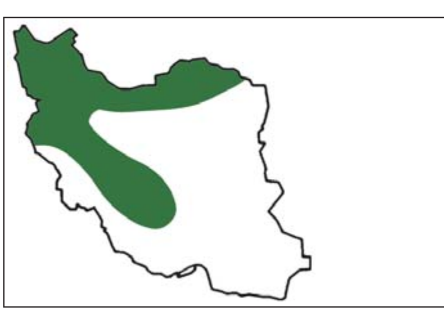
Le grand Paon de Nuit



Nom Scientifique : *Saturnia pyri*

Nom persan : Parvâneh-Par-Tâvoussi

Les ailes sont grises et brun grisâtre, bordées de blanc et de jaune, avec une grande tache ocellée au milieu de chaque aile. Les individus des deux sexes sont très semblables, bien que les femelles soient parfois plus larges. Ce papillon peut atteindre 15 centimètres, ce qui en fait le plus grand papillon d'Iran. Il préfère les plaines et vit dans les vergers dont les arbres lui permettent de s'abriter pendant la journée. La chenille du grand Paon de Nuit a un corps annelé, à la longueur variant de 9 à 12 cm. Elle est d'un vert jaunâtre avec des tubercules bleu ciel, dotés de poils longs et d'épines liquides, qui leur donnent une forme de couronne. Les poils possèdent des propriétés irritantes dont l'animal se sert pour se défendre. La nourriture des chenilles est principalement constituée de fruits divers, en particulier la cerise. A la fin de leur développement larvaire, les chenilles deviennent noires et rouges, puis s'entourent de leur cocon pour devenir des papillons adultes entre mars et juin. Cependant, leur stade de chrysalide dure parfois jusqu'en automne. Cet animal vit principalement dans les zones à climat méditerranéen. En Iran, il vit dans les montagnes d'Alborz et Zagros. ■



- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE **TEHERAN**

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

Adressez votre virement à l'ordre de: Etela'at
Chez Barclays Bank PLC

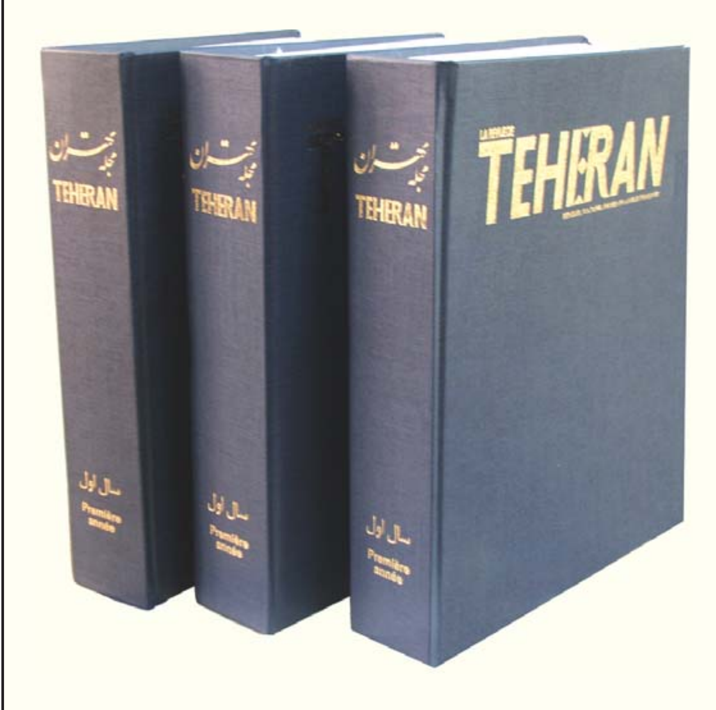
N° de compte: 47496522
Code succursale: 20-10-53

Adresse: Barclays Bank PLC
Bloomsbury & Tottenham Couer Road Branch
P O Box 11345
London W12 8GG
UK

Bulletin à retourner avec votre règlement à :

La Revue de Téhéran, Etelaat,
Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad,
Téhéran, Iran
Code Postal 15 49 951 199

Règlement possible en France et dans tous les pays du monde



دورهٔ یکسالهٔ مجلهٔ تهران، سال اول شامل دوازده شماره، در یک مجلّد عرضه می گردد. علاقه مندان می توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه انتشارات اطلاعات واقع در خیابان انقلاب– روبروی دانشگاه تهران مراجعه نمایند.

L'édition reliée des douze premiers numéros de la Revue de **TEHERAN** est désormais disponible pour la somme de 60 000 rials au siège de la revue ou au point de vente des éditions Etelaat,situé à l'adresse suivante: Avenue Enghelâb, en face de l'université de Téhéran

S'abonner en Iran

LA REVUE DE **TEHERAN**

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

مؤسسه ____________________

نام ____________ نام خانوادگی ____________

آدرس ____________________

کدپستی ____________ صندوق پستی ____________

تلفن ____________ پست الکترونیکی ____________

برای داخل کشور

☐ یک ساله — ۸۴/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه — ۴۲/۰۰۰ ریال

اشتراک از ایران برای خارج کشور

☐ یک ساله — ۲۰۰/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه — ۱۲۰/۰۰۰ ریال

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک (یا فقط اسم و آدرس دقیق) به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran**، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز

مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

تحریریه
اسفندیار اسفندی
املی نُوواگلیز
عارفه حجازی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

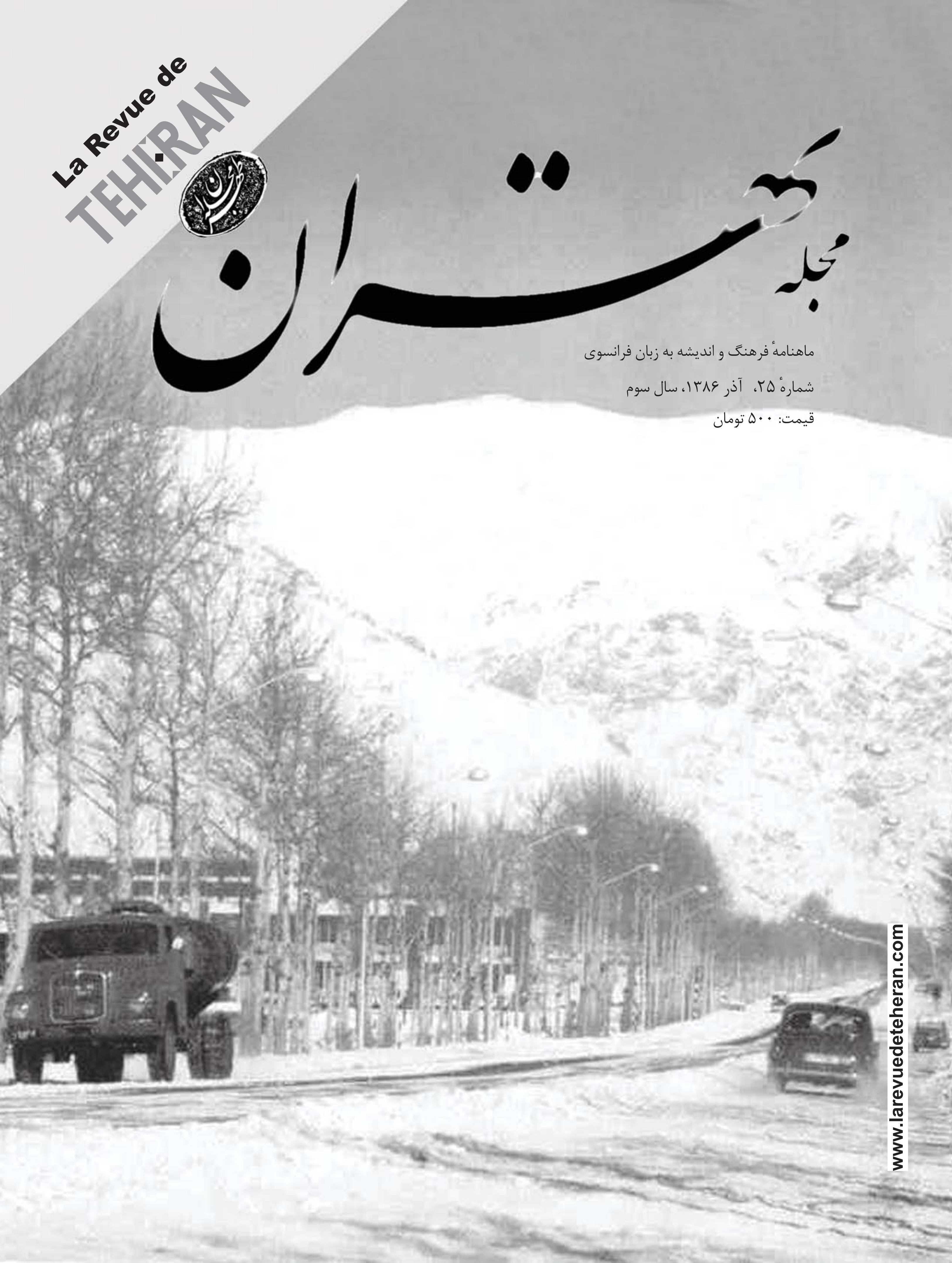
پایگاه اینترنتی
مرتضی جوهری

تصحیح فرانسه
بئاتریس ترهارد

ویرایش فارسی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۱۱۹۹
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: rdt@larevuedeteheran.com
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
L’avenue Vali-e Asr, Téhéran, 1955



La Revue de
TEHERAN
مجله تهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۲۵،   آذر ۱۳۸۶، سال سوم
قیمت: ۵۰۰ تومان
www.larevuedeteheran.com